INÉDIT

Damien Chaussende

HISTOIRE DE LA CHINE ANCIENNE ET IMPÉRIALE



Damien Chaussende

HISTOIRE DE LA CHINE ANCIENNE ET IMPÉRIALE



sais-je?

À lire également en Que sais-je ?

COLLECTION FONDÉE PAR PAUL ANGOULVENT

Mathieu Duchâtel, *Géopolitique de la Chine*, n° 4072.
Rémi Mathieu, *Le Taoïsme*, n° 4126.
Marie Goré, Ai-Qing Zheng, *Le Droit chinois*, n° 4144.

ISBN 978-2-7154-0856-2
ISSN 0768-0066

Dépôt légal – 1re édition : 2022, mars

170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Introduction

Selon le récit national chinois traditionnel, la civilisation chinoise a une histoire plus que trois fois millénaire et plonge ses racines dans une succession d'États aristocratiques ou monarchiques dont le cœur primitif se trouvait dans la grande plaine du nord de la Chine irriguée par le fleuve Jaune et appelée « la Plaine centrale ».

Le nom de la Chine se dit *zhongguo* 中國/中国 [1] en chinois moderne, que l'on traduit improprement par l'expression « empire du Milieu » ; il faudrait plutôt traduire par « pays du Milieu ». En effet, la Chine n'a pas toujours été un empire, et surtout elle n'a pas toujours été unifiée. À de nombreuses reprises dans son histoire, son territoire a été fragmenté entre plusieurs pouvoirs politiques et n'a pas toujours été aussi étendu qu'il l'est aujourd'hui. En outre, le souverain de la Chine n'a pas toujours été… chinois, puisqu'il y eut des empereurs tabgatch (sous la dynastie des Wei du Nord), mongols (sous celle des Yuan) ou mandchous (sous les Qing) ! Le terme de « Chinois » que nous employons en français prête en fait à confusion : d'une part, il peut renvoyer au citoyen de l'État actuel de République populaire qui se présente comme un État pluriethnique, composé de cinquante-six nationalités, parmi lesquelles des Han (la population dominante en nombre), des Mongols, des Mandchous, des Hui, des Ouïghours, des Tibétains, des Zhuang… Dans ce cas, un Mongol de Chine est un Chinois. D'autre part, ce dernier terme peut aussi renvoyer

plus spécifiquement à l'ethnie Han ; il en découle alors qu'un Mongol de Chine n'est pas un Chinois…

Ces exemples nous montrent que les questions de vocabulaire, d'ethnies, de territoire et d'héritage culturel sont un enjeu important de l'écriture de l'histoire de la Chine. L'historien doit-il porter son attention sur le territoire et, ce faisant, projeter sur le passé les frontières de la Chine populaire actuelle ? Par exemple, le Xinjiang ne fut intégré à la Chine que sous les Qing, au XVIIIe siècle. Doit-il alors l'exclure d'un récit historique sur la Chine pour les périodes antérieures ? Doit-il se concentrer uniquement sur le passé de l'ethnie Han, quitte à frayer avec l'anachronisme, puisque, dans les sources anciennes, il n'est pas question d'ethnie Han avant le Ve siècle de notre ère (sous les Wei du Nord) ? Doit-il alors passer sous silence les faits et gestes, les institutions et les réalisations culturelles des populations non han ? Et que faire du récit national chinois traditionnel ? Doit-il l'ignorer, sous prétexte d'avoir un regard extérieur aux traditions endogènes ?

Il convient en ce domaine de faire preuve de pragmatisme et de chercher une voie moyenne en choisissant, selon les époques étudiées, parmi les différentes solutions. Écrire l'histoire de la Chine ancienne et impériale, c'est au fond porter son regard sur un territoire d'Asie orientale, sur une culture particulière – celle des Han et ceux dont ils se disent les héritiers –, sans pour autant ignorer celles qui ont été en contact avec elle, comme les cultures des steppes du nord ou celles des populations des confins intérieurs. C'est aussi prêter attention à la façon dont l'histoire a été écrite – ou réécrite – dans cette partie du monde.

Le présent ouvrage a pour objectif de livrer les grands jalons événementiels, institutionnels et culturels de la longue et riche histoire de la Chine. Qui dit longévité ne veut pas dire immobilisme : même si le système impérial chinois est parvenu à se maintenir pendant plus de deux mille ans, chaque période, chaque dynastie a eu ses particularismes en termes

d’institutions et de productions culturelles. Ce sont ces singularités que nous nous sommes efforcés de mettre en lumière. Nous avons souhaité également accorder une place aux éléments qui, de nos jours en Chine, sont considérés comme relevant de la culture générale de tout un chacun. Ces éléments donneront au lecteur une meilleure compréhension des références culturelles pouvant surgir, par exemple, dans les médias, les discours politiques ou plus simplement au détour d’une conversation.

*
*   *

L’auteur remercie Catherine Despeux, Claude Chevaleyre et Olivier Venture pour leurs suggestions.

CHAPITRE PREMIER

La Chine ancienne

I. – La mythologie des origines et des premiers souverains civilisateurs

Il s'est constitué, en Chine, comme dans d'autres cultures, une riche mythologie des origines du monde et des premiers temps des êtres humains. Ces récits ont été transmis dans divers ouvrages de l'Antiquité et notamment dans le grand œuvre de l'historien Sima Qian (vers 145-86 av. J.-C.), les *Mémoires historiques* (*Shiji*), qui offrent une histoire continue de la Chine depuis sa plus haute antiquité légendaire jusqu'au règne de l'empereur Wu des Han, contemporain de l'auteur. Sima Qian y historicise certains récits transmis qu'il rapporte selon un ordre chronologique à la façon d'annales de règnes de souverains et de successions de dynasties. Ainsi, il rapporte qu'à une série de monarques civilisateurs succédèrent trois dynasties (*sandai* 三代), les Xia, les Shang et les Zhou, l'existence des deux dernières ayant été confirmée par des sources épigraphiques.

Revenons aux débuts de l'humanité. Selon Sima Qian, les êtres humains vivaient une existence précaire avant l'arrivée de trois souverains civilisateurs appelés les Trois Augustes (*sanhuang* 三皇). Le premier, Fuxi, une créature avec un corps de serpent et une tête d'homme, enseigna aux

humains la chasse, la pêche, l’élevage, l’écriture, les rites sociaux et surtout la divination et les trigrammes du *Livre des mutations* (*Yijing*). Le deuxième auguste fut une créature féminine, nommée Nüwa (ou Nügua), possédant comme Fuxi un corps de serpent et considérée, selon les sources, comme la sœur ou l’épouse de ce dernier. Après elle régna Shennong, dont le nom signifie « Divin laboureur ». Il avait le corps d’un homme et une tête de bœuf. Patron de l’agriculture, il inventa les charrues, les binettes et c’est à partir de son époque que les humains semèrent et récoltèrent.

Ces Trois Augustes furent suivis par cinq monarques appelés les Cinq Souverains (*wudi* 五帝), qui sont, eux, décrits comme pleinement humains. Ce sont respectivement le Souverain jaune (Huangdi), Zhuanxu, Ku, puis Yao et Shun. Présentés dans les sources anciennes comme des parangons de vertu et des monarques modèles, les deux derniers sont fréquemment cités dans les discours politiques anciens, notamment parce que Yao préféra se choisir un successeur, en l’occurrence Shun, non pas dans sa parentèle, mais à l’extérieur. Son choix était fondé sur le fait qu’il avait perçu chez ce dernier les qualités nécessaires pour devenir un grand monarque. Il lui céda donc le trône de son vivant. Shun, à son tour, se choisit un successeur en la personne de Yu le Grand, héros civilisateur dont le nom est attaché à des œuvres hydrauliques grandioses. C’est avec lui que commence en Chine la succession héréditaire au trône, car il est considéré dans la littérature antique comme le fondateur de la dynastie des Xia.

Les découvertes archéologiques du XXe et du XXIe siècle racontent une autre histoire, qui ne coïncide, encore que très imparfaitement, avec les récits des historiens chinois de l’Antiquité qu’à partir de la dynastie des Shang.

II. – De nombreux foyers de civilisation en Chine

Les traces de vie humaine sur le territoire chinois remontent au paléolithique (homme de Yuanmou, –1,7 million d'années), la découverte la plus célèbre étant celle de l'homme de Pékin, qui vécut il y a cinq cent mille ans dans un ensemble de cavernes à Zhoukoudian (sud de l'actuelle Pékin). Le mésolithique est relativement mal connu, par manque de découvertes archéologiques. Le néolithique est quant à lui bien représenté, avec des foyers situés dans de nombreuses provinces de la Chine actuelle, aussi bien au nord (bassin du fleuve Jaune) qu'au sud (bassin du Yangzi), et dans les zones côtières : dans l'actuel Henan (culture de Yangshao, 5000-3000 av. J.-C.), au Shandong (culture de Dawenkou, culture de Longshan), au Zhejiang (culture de Hemudu, 5500-3300 av. J.-C.), au Guangdong (culture de Shixia), au Fujian et au nord de Taïwan (culture de Dapenkeng, 4000-2500 av. J.-C.), dans le Jiangsu (culture de Qingliangang, 4800-3600 av. J.-C.), le Sichuan (culture de Daxi, autour de 3000 av. J.-C.), le Yunnan (culture de Baiyangcun, XXIIe-XXIe siècle av. J.-C.). Le Tibet fut également le lieu où se développa la culture de Karuo (3000-1900 av. J.-C.).

Le foyer qui fut considéré rétrospectivement comme le centre primitif de la civilisation chinoise est situé dans la Plaine centrale, c'est-à-dire dans le bassin inférieur du fleuve Jaune, autour de la rivière Luo.

III. – Les débuts de l'âge du bronze : Erlitou

Dans les années 1950, un vaste ensemble archéologique fut découvert à Erlitou, non loin de l'actuelle Luoyang (province du Henan). Cette culture, datée des années 2000-1500 av. J.-C., est marquée non seulement par l'existence d'une architecture palatiale complexe – signe d'une société aristocratique –, mais aussi, entre autres, par des armes et des récipients en bronze qui annoncent les premiers stades des Shang. Bien qu'aucune inscription n'ait été découverte sur les sites liés à la culture d'Erlitou, sa

localisation géographique ainsi que la période durant laquelle elle s'est épanouie coïncident avec la dynastie des Xia décrite chez Sima Qian. Aussi l'hypothèse qu'il s'agirait bel et bien des Xia fait consensus chez les historiens chinois actuels. Les spécialistes occidentaux sont davantage réservés, en l'absence de témoignages écrits contemporains.

IV. – Les Shang et l'apparition de l'écriture en Chine

Selon les sources anciennes, Tang le Victorieux, premier souverain des Shang, aurait vaincu vers 1600 av. J.-C. le dernier roi des Xia, ce qui aurait permis l'épanouissement de sa dynastie, avec à l'origine comme capitale Bo, située peut-être près d'Erlitou (la localisation est discutée). Quatre cents ans plus tard, après avoir changé plusieurs fois de capitale, les Shang l'auraient installée à Yin, actuelle Anyang, dans le Henan. Ainsi, cette dynastie est, selon les ouvrages, appelée tantôt Shang, tantôt Yin.

Après Tang le Victorieux, la dynastie compta vingt-neuf rois que nous ne connaissons que par quelques notations chez Sima Qian, mais dont la très grande majorité des noms posthumes se retrouve dans des inscriptions oraculaires. C'est en effet à Anyang que fut découvert un site Shang exceptionnel, fouillé dès les années 1920, et qui a révélé une culture riche et complexe, marquée par une technique développée du bronze dès la fin du IIe millénaire avant J.-C., l'existence de villes murées et une économie agricole. Le centre du pouvoir était le palais, et des nobles établis dans la capitale ou dans des fiefs dominaient la société. La vie religieuse y était marquée par le culte des ancêtres. Les sépultures royales exhumées à Anyang témoignent de l'importance attachée à la vie d'outre-tombe. Les

souverains y ont été inhumés avec de grandes richesses, des chars d’apparat ainsi que des serviteurs, sacrifiés pour l’occasion.

C’est sous les Shang qu’apparaît une écriture très différente de notre alphabet, reposant sur des combinaisons de signes sémantiques et phonétiques, et permettant la notation d’une langue et de ses différents éléments. Ancêtre de l’écriture chinoise toujours en usage de nos jours, cette écriture est apparue sur différents objets, et en particulier sur des omoplates de bœuf et des carapaces de tortue utilisées comme supports de divination. Ces supports étaient chauffés à l’aide d’une braise et un devin en interprétait les craquelures. Des comptes rendus de divination étaient parfois gravés aux côtés de ces craquelures. Les premiers « textes sur os et carapaces » (*jiaguwen* 甲骨文), comme on les désigne en chinois, furent découverts en 1899. Datant de la période située entre le XIIIe et le Xe siècle av. J.-C., ils se sont révélés être une documentation exceptionnelle témoignant des préoccupations des souverains Shang et de leur entourage, tant pour leur personne même (par exemple leurs maladies) que pour les affaires de l’État, comme les chasses officielles, la guerre, les sacrifices ou les récoltes.

Une des découvertes les plus exceptionnelles du site Shang d’Anyang fut celle, en 1976, de la tombe de Fu Hao, épouse du roi Wu Ding (début du XIIe siècle av. J.-C.). Seule tombe intacte d’un membre de la famille royale des Shang à avoir été exhumée, son mobilier funéraire est extrêmement riche. Le rapport de fouilles mentionne mille neuf cent vingt-huit objets dans la tombe, dont quatre cent soixante-huit bronzes (sans compter des éléments d’ornement de petite taille), souvent inscrits du nom même de Fu Hao, et près de sept mille cauris, coquillages ayant sans doute servi de monnaie à l’époque des Shang. Cette sépulture a permis aux spécialistes non seulement de mieux connaître la société aristocratique des Shang, mais aussi de réviser certaines datations fournies par les textes sur os et sur carapaces.

Selon le récit des historiens de l'Antiquité, la dynastie des Shang entra en décadence au XIe siècle av. J.-C. et fut remplacée par celle des Zhou. L'archéologie montre qu'il s'agissait sans doute de deux pouvoirs politiques concurrents et que la transition entre les deux fut graduelle. On observe en effet une grande continuité culturelle entre la fin des Shang et le début des Zhou, que ce soit du point de vue des styles, des techniques artisanales ou des pratiques religieuses (culte aux ancêtres notamment). Sur le plan géographique, il y a un certain déplacement du cœur du pouvoir depuis l'est vers l'ouest et la vallée de la rivière Wei.

Les Zhou ayant, au VIIIe siècle av. J.-C., déplacé la capitale de leur royaume depuis la région de l'actuelle Xi'an vers celle de Luoyang, à 300 kilomètres plus à l'est, l'usage a été de distinguer les Zhou de l'Ouest et les Zhou de l'Est.

V. – Les Zhou de l'Ouest

Selon les sources littéraires anciennes, le remplacement des Shang par les Zhou était voulu par le Ciel, une divinité régulatrice de l'univers. Les artisans en ont été deux souverains civilisateurs, le roi Wen puis son fils, le roi Wu, ainsi que le frère et conseiller de ce dernier, le duc de Zhou. Ce récit, et l'invention de l'idée selon laquelle le Ciel donnait un mandat (*tianming* 天命) – révocable en cas de manquement[1] – à une famille pour régner sur la Chine, est l'œuvre d'idéologues des Zhou qui légitimèrent ainsi leur conquête après coup, donnant au roi le titre de Fils du Ciel (*tianzi* 天子), que reprirent par la suite tous les empereurs de la Chine. Les premiers règnes des Zhou furent considérés, notamment par Confucius et ceux se réclamant de sa doctrine, comme une sorte d'âge d'or, un modèle politique et éthique auquel il convenait de revenir.

Les premiers rois des Zhou placèrent à la tête des zones conquises des membres de leur clan auxquels ils donnèrent des titres nobiliaires, instituant ainsi un système politique qui n'est pas sans rappeler le système féodal du Moyen Âge occidental. Un système de titres nobiliaires en cinq degrés hiérarchiques fut mis en place, probablement un peu plus tard, sous les Royaumes combattants. L'usage sinologique est de traduire ces titres nobiliaires – *gong* 公, *hou* 侯, *bo* 伯, *zi* 子, *nan* 男 –, par les termes de duc, marquis, comte, vicomte et baron, même si la hiérarchie existant entre ces titres n'est pas claire pour les Zhou de l'Ouest.

De nombreuses cités-États de rangs différents se partageaient l'écoumène chinois, qui s'étendait alors principalement sur la grande plaine du nord et la vallée de la rivière Wei. D'autres principautés, situées dans les régions du moyen et du bas Yangzi, ou plus à l'ouest dans la vallée de la Wei, étaient éloignées du pouvoir royal et de ce fait étaient considérées par les cités-États du cœur historique (les pays du centre, *zhongguo* 中國/中国, qui devait devenir l'un des noms de la Chine), comme à demi-barbare.

L'éloignement des cités de la capitale royale, leur développement économique et militaire propre complexifièrent les relations interétatiques et donnèrent naissance à un système aristocratique très hiérarchisé. Ce système pyramidal se maintint pendant près de trois cents ans, jusqu'au VIIIe siècle av. J.-C., quand débuta alors un lent processus d'affaiblissement de la maison royale des Zhou au profit des feudataires qu'elle avait elle-même mis en place.

VI. – Les Zhou de l'Est

En 771 av. J.-C., les Zhou subirent une poussée de populations du nord-ouest, phénomène auquel s'ajoutèrent des luttes de pouvoir au sein du royaume même. Cela contraignit le souverain à abandonner sa capitale de la

vallée de la Wei pour s'installer au Henan, dans la région actuelle de Luoyang. Ce déplacement, conjugué à l'autonomisation des princes feudataires, allait considérablement affaiblir les rois des Zhou. Les cités-États devinrent alors progressivement de véritables États territoriaux. La source littéraire documentant la période ayant pour titre *Annales des Printemps et Automnes* (*Chunqiu* 春秋), la tradition historiographique chinoise a par la suite désigné la période des VIIIe-Ve siècles av. J.-C. par l'expression « période des Printemps et Automnes ».

Les *Annales des Printemps et Automnes* témoignent de la lente dislocation du système féodal des Zhou et montrent comment un certain nombre de seigneurs (notamment le duc Huan de Qi, 685-643 av. J.-C., et le duc Wen de Jin, 636-628 av. J.-C.) exercent l'hégémonie, reléguant les rois des Zhou à de simples – mais importants – symboles lors de rencontres interétatiques. Les États s'allient, se font la guerre, et les plus puissants, comme ceux de Zheng, de Qi, de Song, de Jin, de Qin ou de Chu, annexent graduellement les plus faibles. Le *Commentaire de Zuo* aux *Annales des Printemps et Automnes* témoigne quant à lui de la lente disparition des entités politiques les plus fragiles entre 722 et 468 av. J.-C. : si cent vingt États sont mentionnés au début de l'ouvrage, il n'en reste qu'une quarantaine à la fin.

Au Ve siècle avant notre ère débute une période que l'historiographie chinoise a baptisée époque des Royaumes combattants (480-256 av. J.-C.). Comme son nom l'indique, elle est marquée par d'innombrables guerres entre les différents États, qui cherchent par tous les moyens à gagner l'hégémonie. Certains vassaux n'hésitent plus à s'arroger le titre de roi (*wang* 王). Durant toute cette période, hormis un souverain rapidement délégitimé, aucun n'ose cependant se proclamer le Fils du Ciel, titre qui reste encore l'apanage du roi des Zhou.

Le complexe système rituel qui, par des règles de bienséance et une étiquette raffinées, assurait la stabilité de ce monde féodal se disloque ainsi

progressivement, car les seigneurs outrepassent leurs prérogatives dans bien des domaines, ce que confirme notamment l'archéologie funéraire : certains d'entre eux se sont en effet fait inhumer avec des richesses dépassant de loin ce que leur permettait leur rang. Sept grands États vont alors dominer : Qin dans le nord-ouest, Zhao, Han et Wei au Shanxi et au Henan, Yan dans la région actuelle de Pékin, Qi au Shandong et Chu, dans le moyen cours du Yangzi.

Confucius (551-479 av. J.-C.) est alors un témoin de cette époque et tout son enseignement invite précisément à un retour aux anciens usages politiques et sociaux, seuls capables, selon lui, de mettre fin au chaos ainsi qu'aux guerres entre les États. Ainsi peut-on lire dans les *Entretiens* :

> La Voie règne sous le Ciel lorsque les cérémonies rituelles, la musique et les expéditions punitives sont dirigées par le Fils du Ciel en personne. La Voie ne règne plus si elles sont prises en main par les vassaux, lesquels restent rarement au pouvoir plus de dix générations[2].

Cette situation de guerres interminables pousse certains souverains à réformer leur État afin de le rendre plus puissant sur les plans économique et militaire. Les administrations s'améliorent, les défrichements progressent et les villes se développent, ce qui entraîne un certain accroissement de la population entre les Ve et IIIe siècles av. J.-C., malgré les guerres. La fonte du fer apparaît en Chine du Nord vers 500 av. J.-C., et, même s'il ne remplacera pas immédiatement le bronze dans la confection des armes, il permettra l'élaboration d'outils agricoles favorisant grandement l'essor économique.

La guerre aristocratique des Printemps et Automnes telle que la représentent, sans doute de manière quelque peu idéalisée, les sources anciennes – guerre pleine de beaux idéaux, où les nobles dirigeaient en

gentilshommes leurs soldats depuis des chars –, laisse place à des techniques nouvelles, à l'armée de fantassins, à la cavalerie (créée à la fin du IVe siècle av. J.-C. sur le modèle des nomades de la steppe), à la ruse et au mensonge, ce dont les traités militaires comme *L'Art de la guerre* de Sunzi (VIe siècle av. J.-C.) se font l'écho.

Les ressources des États sont de plus en plus dirigées vers l'effort de guerre et l'un d'entre eux, celui de Qin, réforme très tôt son administration en ce sens, et de manière radicale, dès le IVe siècle av. J.-C. S'inspirant des idées du penseur légiste Shang Yang (IVe siècle av. J.-C.), le pays de Qin crée alors un modèle d'État centralisé, où l'ancienne noblesse est remplacée par un corps de fonctionnaires mutables et révocables chargés d'administrer des circonscriptions. Priorité est donnée à la production céréalière et à la guerre. Le peuple est contrôlé par un arsenal de lois pénales très dures et des peines collectives ; l'ordre règne à Qin, car toute critique est étouffée et tout contrevenant châtié.

Sima Qian rapporte dans une anecdote que les habitants de la capitale se plaignaient de cette situation. Ne pouvant s'en prendre au prince héritier, qui avait contrevenu à la loi et ainsi donné un mauvais exemple aux sujets du royaume, Shang Yang condamna ses précepteur et enseignant :

> Le lendemain, tout le monde obéissait aux lois et elles restèrent en vigueur pendant dix ans. Le peuple en était content : on pouvait laisser des choses sur la route sans qu'elles soient dérobées ; il n'y avait plus de brigands dans les montagnes ; les foyers avaient tout le nécessaire. Les hommes se battaient avec courage à la guerre, mais craignaient de se livrer à des vendettas personnelles. Les villages et les fiefs étaient bien administrés. Ceux qui s'étaient plaints de ces lois en faisaient même l'éloge. « Ce sont des fauteurs de troubles », dit Shang Yang, et il les fit bannir aux frontières. Dès lors, plus personne n'osa même discuter des lois[3].

Qin devient ainsi une machine de guerre particulièrement efficace et, en l'espace de moins d'un siècle et demi, étend considérablement son territoire et annexe les autres royaumes. En 256 av. J.-C., il n'hésite pas à conquérir le domaine royal des Zhou, mettant ainsi fin à la royauté qui portait le Fils du Ciel au sommet du système féodal. Cela fut ressenti dans les États chinois comme une catastrophe indescriptible, dont l'écho nous est transmis au travers d'une encyclopédie intitulée les *Printemps et Automnes de Lü Buwei* (*Lüshi chunqiu*) :

> Le Souverain d'une époque avisée fait régner l'ordre, et les sages occupent les plus hauts postes. Le Souverain d'une époque dépravée fait régner le désordre, et les sages se trouvent au bas [de l'échelle sociale]. Aujourd'hui, la dynastie des Zhou est déchue et il n'y a plus de Fils du Ciel, or il ne saurait y avoir pire désordre que l'absence de Fils du Ciel. Lorsqu'il n'y a pas de Fils du Ciel, le fort l'emporte sur le faible, ceux qui sont seuls succombent sous le nombre, les armes s'entrechoquent et il n'y a point de répit. C'est dans cet état que se trouve notre époque[4].

Il revint précisément à celui qui patronna la compilation de ce texte d'incarner le nouveau Fils du Ciel qui manquait tant à la Chine : il s'agit de Ying Zheng, le roi du pays de Qin, plus connu sous le nom de « Premier empereur des Qin ». C'est ce souverain qui instaura en Chine un système politique qui devait se maintenir par la suite pendant deux mille cent trente-deux ans : le système impérial.

VII. – Les autres cultures de l'âge du bronze et du fer

Si la tradition historiographique a rétrospectivement considéré les Shang et les Zhou comme le cœur antique de la civilisation chinoise, ceux desquels les Han se disent les héritiers, d’autres cultures ou États se sont épanouis au sein du territoire qui devait devenir la Chine. Deux de ces cultures méritent l’attention, parce qu’elles ont livré de nombreuses découvertes archéologiques ou ont été en étroit contact avec les « dynasties » chinoises antiques.

La culture de Sanxingdui (三星堆), du nom du lieu-dit où ont été faites les découvertes archéologiques la concernant, s’est épanouie tout au long du IIe millénaire av. J.-C. près de Chengdu, au Sichuan. En 1986 ont été exhumés les vestiges d’une cité de 4 kilomètres carrés lors d’une fouille à grande échelle (12 kilomètres carrés). Différentes fosses ont livré quantité d’objets en bronze ou en jade, dont des têtes, des masques, des statues, ainsi que des milliers de cauris et plusieurs défenses d’éléphant, témoignages d’une civilisation riche, contemporaine des Shang, probablement un peu moins avancée concernant la métallurgie et plus conservatrice en matière de décors artistiques. Cette culture avait des rapports assez distants avec les Shang, mais semble avoir eu des relations plus étroites avec celles du cours moyen du Yangzi. Aucune écriture n’a été découverte à Sanxingdui, qui n’est donc établie que par des vestiges archéologiques, mais son existence montre une fois de plus que le territoire de la Chine a connu plusieurs foyers de civilisation. Celui de la Plaine centrale, bien qu’ayant été l’un des principaux, fut loin d’être le seul. Très récemment (2019-2021), de nouvelles fouilles ont livré quantité d’autres vestiges qui préciseront assurément nos connaissances sur cette culture.

Le royaume de Chu 楚 se développa quant à lui dans la plaine du Yangzi, avec comme cœur initial Jingzhou, au Hubei, puis la région de l’actuelle Changsha, au Hunan. Situé dans le monde sinisé, mais en dehors du système féodal des Zhou, le royaume de Chu, qui connut son apogée aux Ve et IVe siècles av. J.-C., apparaît dans les sources anciennes comme une

sorte d’État voyou, à la limite du monde civilisé. Les nombreuses fouilles archéologiques, et en particulier celles de trois mille cinq cents tombes, ont cependant révélé une culture brillante, influencée par celle de la Plaine centrale tout en étant singulière, en particulier sur le plan religieux.

VIII. – Les principaux courants de pensée politique de l’Antiquité

La période des Royaumes combattants, outre les conflits incessants qui la caractérisent, est marquée par une grande effervescence intellectuelle. C’est en effet la grande période des maîtres à penser dont les œuvres irriguèrent la civilisation chinoise, et notamment l’idéologie politique, pour des siècles, et dont l’influence sur la création de l’empire fut déterminante.

Les maîtres-penseurs souhaitaient convaincre les souverains et l’élite au pouvoir du bien-fondé et de l’efficacité de leurs propositions ; certains y parviendront, comme Shang Yang et Han Fei dans le pays Qin, d’autres échoueront, du moins de leur vivant, comme Confucius (551-479 av. J.-C.). Ce sont les discours de ces penseurs qui ont constitué à des degrés divers les fondements idéologiques du système impérial.

Traditionnellement, on regroupe les différents maîtres-penseurs de l’Antiquité en six grands ensembles, ou six écoles (*liujia* 六家), suivant ainsi une typologie élaborée par le père de Sima Qian, Sima Tan, et reprise par ce dernier dans ses *Mémoires historiques* : l’école du yin et du yang (*yinyang* 陰陽/阴阳) ; l’école des lettrés (*ru* 儒) ; l’école mohiste (*mo* 墨), du nom du philosophe Mozi (*fl.* V^e^-IVe siècle av. J.-C.) ; l’école légiste (*fa* 法) ; l’école des logiciens (*ming* 名) ; l’école taoïste (*dao* 道).

Trois de ces écoles ont exercé une grande influence à l’époque même et bien après. Ces trois courants sont le légisme, le taoïsme, et la doctrine des

lettrés, cette dernière devant donner lieu, sous les Han, à un syncrétisme auquel il a été donné en Occident, sans doute à tort, le nom de confucianisme.

Le **légisme**, école représentée par Shang Yang, qui fut ministre au pays de Qin au IVe siècle av. J.-C., puis par Han Fei au IIIe, qui a inspiré le Premier empereur et son ministre Li Si (280-208 av. J.-C.), prône la loi et rien que la loi. Cette loi, placée au-dessus de tout, est un système automatique de châtiments et de récompenses qui ne doivent pas, en théorie, tenir compte du rang social de la personne. Le souverain est tenu de s'effacer et de s'impliquer le moins possible dans les affaires de l'État, en laissant ses ministres gérer la politique.

La **doctrine des lettrés** se rattache à la personne de Confucius et à son enseignement, mais pas seulement. On range dans cette école deux autres grands penseurs de la période, postérieurs à Confucius, Mencius (vers 370-390 av. J.-C.) et Xunzi (312-230 av. J.-C.). Ce courant met tout d'abord l'accent sur le respect de la hiérarchie sociale : piété filiale (*xiao* 孝) au sein de la famille, et respect du souverain et du système féodal dans le domaine politique. On y fait grand cas des rites (*li* 禮/礼) et de l'étiquette, qui assurent le bon ordre dans les relations entre les hommes, ainsi que de l'étude (*xue* 學/学), moyen pour l'homme de s'améliorer non seulement sur le plan des connaissances, mais aussi du point de vue éthique. Confucius pensait que si le monde chinois se délitait, c'était parce que l'on ne respectait plus les normes sociales et rituelles du passé. La vertu cardinale prônée par le confucianisme est, outre la piété filiale, la bienveillance (*ren* 仁), traduit également par « sens de l'humain » ou « humanité ».

Pour le confucianisme, le souverain doit être un modèle de vertu qui civilise son royaume par son exemple, tel un soleil rayonnant aux quatre orients : « Qui gouverne par la vertu est comparable à l'étoile Polaire, immuable sur son axe, mais centre d'attraction de toute planète[5] », dit Confucius. En ce sens, la doctrine des lettrés s'oppose radicalement aux

mesures prônées par le légisme : à l'automaticité d'une loi dure et impersonnelle, les lettrés préfèrent l'éducation (qui mène à la vertu), le respect de la place de chacun dans la société et l'intériorisation de la morale. « Gouvernez par la vertu, harmonisez par les rites, le peuple non seulement connaîtra la honte, mais de lui-même tendra vers le bien[6] », dit encore Confucius.

La doctrine des lettrés est fondée sur un corpus de textes appelés « Classiques » (*jing* 經), qui ont été le fondement de l'éducation des élites jusqu'à la fin de l'empire au début du xxe siècle. Leur nombre ainsi que leur liste ont évolué au cours du temps, mais le cœur antique de cet ensemble était constitué de cinq ou six ouvrages abondamment cités par Confucius (dont la tradition a fait l'éditeur de certains d'entre eux) et par ses successeurs. La liste la plus courante est la suivante :

- le *Livre des odes* (*Shijing*), un recueil d'environ trois cents poèmes que Confucius aurait choisis parmi un ensemble plus vaste qui ne nous a pas été transmis.
- le *Livre des documents* (*Shujing*), un recueil de discours modèles mis dans la bouche de souverains et de grands ministres de l'Antiquité.
- le *Livre des mutations*, aussi connu sous le nom de *Yijing* / *Yiking*, un ouvrage de divination.
- le *Cérémonial* (*Yili*) ou, à partir des Han, le *Mémoire sur les rites* (*Liji*), qui décrivent tous deux certains cérémonials anciens.
- les *Annales des Printemps et Automnes* (*Chunqiu*), chroniques de la principauté de Lu, patrie de Confucius, dont la rédaction est traditionnellement attribuée à celui-ci. On y adjoint en général trois commentaires, celui de Zuo (*Zuozhuan*), celui de Gongyang et celui de Guliang. Le premier complète les annales par différents récits et dialogues, les deux autres sont davantage philologiques et philosophiques.

Le **taoïsme** philosophique (par opposition au taoïsme religieux, qui naît au IIe siècle de notre ère) est représenté par deux grands textes antiques : le *Livre de la voie et de sa vertu* (*Daodejing*) attribué à un sage légendaire du nom de Laozi, et un autre texte qui tranche beaucoup avec tous les textes de la période, le *Zhuangzi*, composé en opposition aux autres grands courants que sont le légisme et la doctrine des lettrés (confucianisme). Le taoïsme prône la culture intérieure, la préservation de soi et le retrait. L'une de ses notions cardinales est le non-agir (*wu wei* 無為 / 无为), une absence d'ingérence dans le cours naturel des choses : « Qui ne fait rien peut tout », trouve-t-on dans le chapitre 48 du *Livre de la voie et de sa vertu*[7]. S'il n'a jamais été appliqué en politique dans sa version la plus radicale, certaines idées du taoïsme ont influencé le légisme et le confucianisme. Certains ministres ont eu en effet tout intérêt à ce que les souverains se conformassent au non-agir afin de diriger eux-mêmes l'État…

Si légisme, taoïsme et confucianisme s'opposèrent sur de nombreux points, un certain consensus apparut chez les maîtres-penseurs à mesure que les guerres faisaient rage dans la Chine des Royaumes combattants. Ce consensus partait du constat que le monde chinois nécessitait un souverain unique et effectif (et non plus symbolique) capable d'unifier les États et de mettre fin à leurs conflits. Le système multiétatique qui s'était, de fait, épanoui pendant la période des Royaumes combattants n'était plus souhaitable, tant il engendrait de malheurs et de troubles[8]. La recherche de la stabilité devint l'obsession des penseurs et des politiques. C'est en partie ce qui explique la naissance de ce nouveau système politique qu'est l'empire et la raison de sa longévité.

CHAPITRE II

Les premiers empires des Qin et des Han (221 av. J.-C.-220 apr. J.-C.)

Le Premier empereur a voulu marquer une grande rupture avec les usages politiques de son temps en créant un empire unifié et centralisé à marche forcée. Les Han ne remirent pas en cause les grandes lignes idéologiques de ce système, mais assouplirent les mesures les plus radicales et firent de la doctrine des lettrés (le confucianisme) l'idéologie officielle du régime, ce qui leur permit d'intégrer à l'État les lettrés qui devinrent les chevilles ouvrières de l'empire en se muant en un corps de fonctionnaires dévoués.

Les Han jouèrent par la suite un rôle politique et culturel si puissant que le mot « Han 漢/汉 » est devenu progressivement – et en particulier lorsque la Chine était dominée par des peuples venus de l'extérieur, comme les Mongols –, un ethnonyme signifiant « Chinois ».

I. – La création de l'empire par Ying Zheng, le Premier empereur

Le système impérial est instauré en l’an 221 av. J.-C. par Ying Zheng (r. 247-210 av. J.-C.), souverain du Qin, lorsqu’il conquiert le dernier des royaumes qui lui résistait, celui de Qi, après avoir annexé les États de Han, Zhao, Wei, Chu et Yan.

Dès lors, Ying Zheng lance, avec son ministre Li Si, une série de réformes qui mettent fin au système nobiliaire et féodal du monde politique de l’époque et étendent à tous les territoires conquis le système légiste qui a fait le succès de son royaume. L’empire est donc découpé en circonscriptions administratives gérées par des fonctionnaires mutables et révocables, les commanderies, au nombre de trente-six. C’est ce système administratif, appelé à l’époque système des commanderies et des districts (*junxian zhi* 郡縣制/郡县制), qui est traduit par « empire » dans les langues occidentales, par opposition au système de type féodal qu’il remplaçait, le *fengjian zhi* 封建制, littéralement le « système de fondation de fiefs ».

Parallèlement à cette réforme territoriale, Ying Zheng s’engage dans une série de changements politiques et symboliques de grande ampleur. En premier lieu, il crée pour lui-même et ses descendants un nouveau titre, venant remplacer celui de roi (*wang* 王), qui était largement galvaudé à son époque. Il accole deux termes antiques, *huang* 皇 et *di* 帝, qu’on pourrait traduire par « auguste » et « souverain », et forme le nouveau vocable de *huangdi* 皇帝, traduit généralement par « empereur ». Il décide alors de se faire appeler le Premier empereur de Qin (*Qin shihuangdi* 秦始皇帝), ses successeurs seraient ainsi le Deuxième empereur, le Troisième, etc. De nom géographique, Qin devient pour ainsi dire un nom dynastique ; c’est ainsi que les dynasties impériales chinoises seront en réalité non des dérivés de noms de famille (comme c’est le cas en Occident), mais des noms donnés à l’État à la création de la dynastie, en référence à d’anciens terroirs ou principautés (Qin, Han, Tang…) ou en fonction du sens du terme choisi (Yuan signifie « la Primordiale », Ming « la Lumineuse », Qing « la Claire »).

Durant dix ans, de 220 à 210 av. J.-C., le Premier empereur parcourt son empire lors de tournées d'inspection, faisant ériger çà et là plusieurs stèles inscrites à la gloire de son règne, dont l'historien Sima Qian a transmis le texte. Le territoire étant unifié sous l'égide d'un seul monarque absolu, celui-ci étend à son nouvel empire les lois, les règles, les poids, les mesures, les écartements des essieux propres au pays de Qin, ainsi que son écriture – car les caractères de l'écriture pouvaient varier d'un pays à l'autre. C'est sans doute là que réside l'apport le plus important de ce souverain à la civilisation chinoise : l'idée prégnante que l'état normal et souhaitable de la Chine est l'unité territoriale et la centralisation.

Parallèlement, de grands travaux de terrassement, d'irrigation et de construction d'un réseau routier sont entrepris. Les murailles qui autrefois séparaient certains États sont abattues, mais celles qui protégeaient le territoire contre les incursions de populations nomades venues des steppes du nord sont reliées, ce qui jeta les fondements de la Grande Muraille. Cette enceinte est toutefois largement symbolique puisqu'elle n'a jamais empêché les flux de circulation ni les raids des nomades nordiques.

L'État de Qin parvint en quelques années à mettre en place une administration centralisée particulièrement efficace qui draina les richesses de son immense territoire à la capitale, Xianyang (actuelle Xi'an). Le Premier empereur s'est en outre rendu tristement célèbre pour avoir, en 213 av. J.-C., ordonné, sur le conseil de Li Si, un autodafé destiné à détruire tous les ouvrages non expressément autorisés par l'État. L'année suivante, il fit exécuter plus de quatre cents lettrés récalcitrants. Il s'agissait là d'une véritable mise au pas idéologique de tout l'empire.

La dynastie mise en place par Ying Zheng, qu'il souhaitait voir se maintenir pour l'éternité, ne lui survécut guère. La dureté du système législatif et la lourdeur des corvées provoquèrent une grande hostilité au régime dans le peuple. La terreur intellectuelle suscita l'opposition de l'élite instruite. Dès la mort de Ying Zheng en 210 av. J.-C., le pays commença à

se révolter. Son fils, intronisé Second empereur (*ershi huangdi* 二世皇帝), fut assassiné en 207 av. J.-C. Un petit fonctionnaire des Qin aux origines populaires, Liu Bang, profita des troubles pour fédérer divers groupes insurgés, et mettre officiellement à bas la dynastie des Qin en fondant la sienne, les Han, du nom d'un fief qui lui fut donné par un autre chef insurgé rapidement vaincu, Xiang Yu (232-202 av. J.-C.).

Les purges, la dureté de la loi ainsi que les grands travaux qui marquèrent son règne firent du Premier empereur un véritable repoussoir dès le début des Han. Les idéologues de cette dynastie construisirent une image particulièrement négative du monarque afin de mieux légitimer et rehausser leur propre dynastie.

La mégalomanie du Premier empereur aurait pu passer pour une légende noire, pour une invention des auteurs des Han, mais une découverte archéologique majeure effectuée dans les années 1970 tend à crédibiliser les sources anciennes, au moins sur la démesure manifestée par le souverain. En 1974, furent en effet découvertes fortuitement, à 35 kilomètres de l'actuelle ville de Xi'an, des fosses contenant des soldats de terre cuite, environ huit mille guerriers tous différents et de près de 2 mètres de haut, ce qui tranche considérablement avec les pratiques funéraires de l'époque. Les archéologues ont vite compris qu'ils venaient de trouver la nécropole du Premier empereur, un vaste ensemble funéraire s'étendant sur 52 kilomètres carrés. Les fosses contenant les huit mille guerriers couvrent 25 000 mètres carrés. La chambre funéraire où repose l'empereur mesurerait 80 mètres de long sur 50 de large et serait haute de 15 mètres. Les quelque six cents fosses annexes situées près du mausolée contiennent de véritables trésors. En plus des guerriers, ont été exhumés des ensembles de chariots et de chevaux en bronze, pesant chacun plus de 2 tonnes, et ornés avec 15 kilos d'or. Ont été découvertes, entre autres, des statues en bronze (des animaux comme des oies, des grues), des armures en pierre, de nombreuses armes, en bronze principalement, qui équipaient l'armée de terre cuite. Ces lances,

hallebardes, épées, arbalètes et flèches ont sans doute véritablement servi lors de batailles. Certaines portent des inscriptions avec des dates, des premières années du règne du Premier empereur jusqu'à 228 av. J.-C. Le tombeau proprement dit n'a pas encore été l'objet de fouilles, les équipes d'archéologues se concentrant sur les fosses annexes. Cela étant, il est indéniable que l'immensité du site et la richesse des vestiges exhumés témoignent bien de l'*hybris* de ce souverain.

II. – Les premiers Han

Les soixante premières années des Han, de 202 à 141 av. J.-C., sont une ère de consolidation du nouveau pouvoir. Liu Bang et ses successeurs (l'empereur Hui, l'impératrice Lü, les empereurs Wen et Jing) mettent en place les institutions nécessaires à la gestion d'un vaste empire en voie de centralisation. Il n'est en effet pas encore tout à fait centralisé, car Liu Bang crée sur toute la moitié orientale du territoire impérial une sorte de noblesse d'empire en distribuant à ses compagnons d'armes, à ses généraux les plus valeureux et à d'autres dignitaires des fiefs héréditaires et des titres de rois afin de s'assurer de leur fidélité. S'ajoutent ensuite à la liste des rois certains membres du clan impérial et des familles des impératrices et concubines. Les rois sont tenus de vivre sur leurs terres et ont peu d'influence sur la politique impériale. Quelques-uns disposent d'une cour brillante, comme le roi de Huainan, Liu An, à l'origine de l'ouvrage encyclopédique *Huainan zi*. Toutefois, l'existence même des rois est un danger pour le gouvernement central des Han. Plusieurs rébellions ont d'ailleurs lieu, la plus importante étant celle dite des Sept Royaumes, à l'initiative du royaume de Wu. Cette révolte, matée en 154 av. J.-C., entraîne un plus grand contrôle des royaumes par l'État impérial. Leur démantèlement est de surcroît considérablement accéléré en 127 av. J.-C.

lorsque l'empereur Wu supprime le droit d'aînesse dans les royaumes : à la mort d'un roi, son fief est désormais divisé entre tous ses fils.

Si l'empire des Qin avait pour idéologie officielle le légisme, les Han sont marqués par ce qu'il est coutume d'appeler la « victoire du confucianisme », ou plus précisément celle de la doctrine des lettrés (*rujiao* 儒教), un syncrétisme contenant des idées propres à Confucius et ses épigones (respect des rites, des hiérarchies, de la piété filiale, exhortation à l'étude), mais aussi une forte proportion de concepts liés à la cosmologie corrélative, qui stipule que le monde humain, le monde politique et le macrocosme se répondent au sein de corrélations complexes, à la base desquelles se trouvent Cinq agents cosmologiques (Eau 水, Feu 火, Bois 木, Métal 金, Terre 土).

Les premiers Han consacrent bien des efforts à se construire une légitimité en faisant des Qin et du Premier empereur de véritables repoussoirs, montrant que le Ciel leur avait retiré son mandat et l'avait confié à Liu Bang et ses descendants. En particulier, les Han mirent en avant leur pouvoir civilisateur qui, telle une aura, était censé rayonner sur tout l'empire. C'est ainsi qu'il ne s'est pas développé en Chine d'aristocratie guerrière (le civil a toujours eu la prééminence sur le militaire), excepté lorsque des populations étrangères, issues des steppes nordiques, instaurèrent des régimes de type khanatique en Chine du Nord.

III. – Le règne de l'empereur Wu (141-87 av. J.-C.)

Les Han connurent leur apogée lors du long règne de l'empereur Wu, qui demeura cinquante ans sur le trône impérial. Il était encore jeune lors de son intronisation, mais dès 131 av. J.-C., à la mort de son oncle et tuteur

Tian Fei, il prit en main les rênes de l'État et gouverna lui-même, à la différence de ses prédécesseurs qui laissaient volontiers le champ libre à leur Premier ministre. L'empereur Wu commença par dompter les grands féodaux et réorganisa l'administration centrale en donnant plus de poids à son secrétariat. En outre, il limita considérablement l'emprise des grandes familles en donnant l'ordre aux gouvernements locaux de les démanteler, voire, si besoin, de les ruiner. Sur le plan idéologique, les décisions prises par l'empereur Wu renforcèrent l'autorité du monarque et étayèrent le concept dynastique. Il s'agissait de donner une identité propre aux Han en se démarquant encore davantage du passé. Un nouveau calendrier – qui tranche avec celui des Qin qui était utilisé jusque-là – fut adopté en 104 av. J.-C. tandis que l'emblème cosmologique de la dynastie fut changé : les Han abandonnèrent l'Eau, vertu sous laquelle régnaient les Qin, pour la Terre, élément censé l'emporter sur l'Eau. L'empereur Wu voulait ainsi montrer que les Han succédaient aux Qin qu'ils avaient conquis et supplantés.

Même si sa politique volontariste releva, dans certains domaines, de pratiques légistes, l'empereur Wu renforça la prééminence de la doctrine des lettrés, notamment sous l'égide du philosophe Dong Zhongshu (179-104 av. J.-C.). Afin de diffuser cette doctrine et d'en faire le soubassement de l'État, en 124 av. J.-C. fut créée l'université impériale (littéralement la « Grande école », *Taixue* 太學/太学), qui comprenait différentes chaires de professeurs spécialisés dans chacun des cinq Classiques du confucianisme. De même, dans chaque circonscription administrative – les commanderies – fut instituée une école officielle dirigée par un ancien élève de l'université impériale. Ces écoles furent de véritables pépinières de fonctionnaires confucéens, lesquels furent autant de maillons qui contribuèrent à un mouvement d'uniformisation et d'unification culturelle et idéologique du pays.

L’empereur Wu s’est en grande partie rendu illustre pour sa politique étrangère, particulièrement belliciste et, c’est le cas de le dire, impérialiste. C’est d’ailleurs de là que lui vient son nom posthume de Wu, qui signifie « martial ». Au long de son règne, il lança des campagnes victorieuses vers la Mongolie, l’Asie centrale, la Corée ainsi que vers le sud, encore loin d’être sous contrôle à l’époque.

L’expédition de Zhang Qian († vers 112 av. J.-C.) ordonnée par l’empereur Wu en 138 av. J.-C. révéla aux Han un nouveau monde : l’Asie centrale, que les sources anciennes désignent par le terme « régions occidentales » (*xiyu* 西域). Ces dernières sont traversées par plusieurs voies de transport qui mirent en contact indirect la Chine et l’Europe. Au XIXe siècle, ces voies furent appelées en Occident la « route de la soie » (routes au pluriel étant cependant préférable).

En 135 av. J.-C. fut lancée une expédition contre le royaume de Minyue, situé dans la région côtière de l’actuel Fujian. Cet État fut annexé en 110 av. J.-C. Entre 120 et 105 av. J.-C., les armées de l’empereur Wu pénétrèrent le Guangdong, le Yunnan et finalement annexèrent le royaume du Nanyue (Guangdong, Guangxi et Nord Viêt Nam actuels). Entre 109 et 102 av. J.-C., elles allèrent jusqu’en Asie centrale, où elles conquirent le Ferghana.

Entre 128 et 108 av. J.-C. furent lancées plusieurs expéditions contre la Corée, aussi bien par voie maritime que terrestre. La côte occidentale de la péninsule coréenne passa alors sous tutelle chinoise pour plusieurs siècles.

L’une des plus grandes réussites militaires et diplomatiques de l’empereur Wu fut sa politique face aux Xiongnu. Il lança dès 133 av. J.-C. une vaste offensive de trois cent mille hommes, suivie d’autres expéditions. Une victoire décisive fut remportée en 119 av. J.-C. Ces campagnes militaires s’accompagnèrent d’actions politiques visant à diviser les tribus de la steppe ainsi qu’à rallier aux Han les chefs des oasis du Xinjiang actuel. Cette politique continua au long du Ier siècle av. J.-C. et aboutit en

l'an 43 av. J.-C. à la dislocation du grand empire Xiongnu qui contrôlait la steppe depuis le IIIe siècle av. J.-C.

IV. – La dynastie déchue de Wang Mang (9-23 apr. J.-C)

À la fin du Ier siècle av. J.-C., le pouvoir impérial des Han s'affaiblit au profit de ministres et de parents de l'empereur. Wang Mang, neveu de l'impératrice douairière Wang Zhengjun (épouse de l'empereur Yuan, r. 48-33 av. J.-C.), est précisément l'un de ces hommes. Il obtint de hautes fonctions ministérielles dès l'an 8 av. J.-C. et en l'an 1 de notre ère, détint tous les pouvoirs alors qu'un enfant, l'empereur Ping, monta sur le trône et succéda au souverain qui venait de décéder.

Dès lors, Wang Mang purgea la cour des membres des clans qui lui avaient été hostiles. Parallèlement, il prit modèle, dans sa politique, sur les institutions de la dynastie des Zhou, une époque qu'il admirait. En l'an 6 de notre ère, le jeune empereur décéda et Wang Mang choisit un nourrisson âgé de 2 ans seulement pour lui succéder, lui-même exerçant la réalité du pouvoir. Trois ans plus tard, le 10 janvier de l'an 9, Wang Mang franchit le pas : il monta sur le trône impérial et créa sa propre dynastie, en lieu et place de celle des Han. Il lui donna le nom de Xin, ce qui signifie littéralement « la Nouvelle ». Le message était clair : Wang Mang, durant ses quinze années de règne en tant qu'empereur des Xin, lança de nombreuses réformes qui tranchent considérablement avec la politique des Han. Malheureusement, il s'aliéna, par certaines mesures radicales, et son peuple et l'aristocratie. Il changea le monnayage à plusieurs reprises, introduisant en tout six sortes de monnaies, ce qui provoqua la confusion. Sur le plan agricole, il tenta d'appliquer une politique utopique de

redistribution des terres qui entraîna l'opposition des grands propriétaires terriens. Sa politique étrangère fut un désastre : il rétrograda les rois des États barbares, comme les Xiongnu, au rang de simples marquis et fit exécuter le fils d'un souverain retenu en otage dans la capitale Chang'an. Cet acte signa la fin des relations pacifiques entre la Chine et les Xiongnu qui prévalaient depuis 51 av. J.-C., notamment grâce à une politique de diplomatie matrimoniale.

Ces réformes et ces erreurs, auxquelles s'ajoutèrent diverses calamités naturelles dans le Nord, provoquèrent la chute irrémédiable du régime mis en place par Wang Mang. Des bandes de paysans, touchés par la famine, se liguèrent en 22 et provoquèrent la rébellion dite des Sourcils rouges, appelés ainsi à cause du signe distinctif qu'ils se donnaient. En 23, un parent lointain du clan impérial, Liu Xiu, chef d'une autre insurrection, marcha avec ses troupes sur la capitale. Wang Mang fut alors exécuté avec ses hommes, ouvrant ainsi la voie à une restauration des Han.

V. – Les Han postérieurs (25-220)

En 25, Liu Xiu se proclama empereur des Han et installa sa capitale à Luoyang, ancienne capitale des Zhou. C'est le début des Han postérieurs, ou orientaux (Luoyang est en effet située à l'est de Chang'an), que l'historiographie distingue des Han antérieurs ou occidentaux. La restauration des Han ne se fit pas sans mal. Liu Xiu, plus connu sous son titre posthume d'empereur Guangwu, mit en effet onze ans, jusqu'en 36, pour mettre fin à la guerre civile qui ravageait alors le pays.

Les Han postérieurs connurent leur apogée lors des règnes des trois premiers empereurs : Guangwu (r. 25-57), son fils Ming (r. 57-75) et son

petit-fils Zhang (r. 75-88). L’empire était alors, malgré un relatif déclin démographique, assez prospère, ce qui permit un certain nombre de grands travaux, comme la réparation des canaux et des digues du fleuve Jaune, mais aussi des constructions nouvelles dans la capitale. Toutefois, un phénomène fatal pour la dynastie se mit alors en place : la montée en puissance non seulement de l’aristocratie – notamment les clans que l’empereur Guangwu avait dû s’allier et fieffer pour asseoir son pouvoir – mais aussi des eunuques, qui dominèrent la bureaucratie palatiale puisqu’ils contrôlaient l’information transmise à l’empereur ou celle qu’il diffusait. À la fin du Ier siècle et au début du IIe, le fragile équilibre entre les eunuques et les grandes familles alliées aux empereurs s’effrita. Au demeurant, pendant près d’un siècle, ce furent des empereurs enfants qui montèrent sur le trône, laissant le champ libre à d’énergiques régentes (telle l’impératrice Deng Sui [81-121]) ou à des familles entières, comme le clan Liang, qui domina l’État de 125 à 159, date à laquelle l’empereur Huan se débarrassa finalement de cette famille encombrante à l’issue d’une purge sanglante. Ce fut le début d’une crise majeure qui vit s’opposer lettrés-fonctionnaires et eunuques, et qui culmina en 166 par une nouvelle purge, s’exerçant cette fois-ci contre les fonctionnaires. Pendant que la cour était déchirée par ces rivalités, l’aristocratie terrienne locale et l’administration territoriale pressuraient le peuple. La misère s’accrut, le banditisme prospéra et les migrations, notamment vers le sud, qui avaient commencé dès le Ier siècle, reprirent. Se développèrent alors divers mouvements millénaristes d’inspiration taoïste. Le plus important d’entre eux est celui des Turbans jaunes (nommé ainsi à cause du signe distinctif que se donnaient les fidèles) qui se transforma en quelques années en un véritable mouvement de masse. En 184, il devint une insurrection générale dont l’objectif était de mettre fin aux Han et d’installer une nouvelle dynastie. Les armées impériales réprimèrent le mouvement avec une grande férocité qui fit plus de cinq cent mille morts.

L’empire, considérablement fragilisé, passa alors aux mains de puissants chefs de guerre installés ici et là sur le territoire, dont le célèbre Cao Cao. À partir de 190, les Han n’existaient plus que nominalement – leur capitale Luoyang fut d’ailleurs pillée et incendiée par l’un des chefs de guerre, Dong Zhuo († 192). Les souverains n’étaient plus que des pantins, des instruments de légitimité que l’on s’arrachait. Cette guerre civile dura trente ans et le territoire se disloqua progressivement. La fin officielle des Han se produisit en l’an 220, lorsque le fils de Cao Cao, Cao Pi, reçut l’abdication de l’ultime souverain, l’empereur Xian, monta sur le trône et installa sa propre dynastie, celle des Wei.

VI. – L’héritage culturel, politique et matériel des Han

Jusqu’à la fin de l’empire en Chine en 1911, les Han ont été un modèle à de multiples points de vue. L’idéal d’unité et de centralisation, pensé sous les Royaumes combattants puis mis en œuvre sous les Qin et les Han, s’installa si profondément dans les esprits des élites qu’il ne fut jamais remis en cause. Même lors de périodes de fragmentation territoriale – du IIIe au VIe siècle, entre les Han et les Tang, puis au Xe siècle, entre les Tang et les Song –, les souverains eurent tous pour objectif ultime de réunifier le territoire en annexant les royaumes adverses. C’est ce qui explique en grande partie pourquoi la Chine ne suivit pas la voie dans laquelle s’engagea l’Europe après la chute de l’Empire romain et la fondation des royaumes barbares.

La doctrine des lettrés (le confucianisme) est aussi l’un des héritages fondamentaux des Han. Durant les siècles qui suivirent la dynastie, les lettrés s’emploieront à transmettre, éditer et commenter le corpus confucéen

(les Classiques et la paralittérature associée) construit sous les Han. Sur les plans administratif et juridique, les institutions furent reproduites et améliorées, jusqu'à atteindre un nouvel apogée sous les Tang (618-907). En outre, l'idée que les ministres et les fonctionnaires devaient être recrutés en fonction de leurs aptitudes et de leur moralité, et non selon leur arrière-plan familial (Liu Bang, le fondateur des Han, était après tout lui-même issu du peuple), fit graduellement son chemin et aboutit, sous les Tang, à la naissance des examens mandarinaux, qui rappellent de loin les concours administratifs modernes.

La prospérité économique que connurent les Han stimula les progrès techniques. La sidérurgie se développa, si bien que les Chinois maîtrisèrent l'acier dès le IIe siècle de notre ère. C'est surtout dans le domaine agricole que les principales avancées techniques furent réalisées. Des canaux furent percés, notamment à travers les terres nouvellement défrichées, et permirent une bien meilleure irrigation des terres. Les ustensiles en fer s'améliorèrent et l'usage de l'araire tracté par des bœufs se généralisa. La préparation des céréales (décorticage, vannage, broyage) connut également de nets progrès, tout comme le réseau routier, qui n'avait d'égal, à cette époque, que celui de l'Empire romain. Les routes étaient larges (23 mètres), et leur centre réservé aux courriers impériaux. L'information circulait vite et bien. Tous les 5 kilomètres se trouvait un relais postal réservé aux fonctionnaires qui comprenait des écuries, une auberge et des geôles, pour les transports de prisonniers. Ce réseau fut véritablement l'épine dorsale de l'empire et lui permit de s'étendre tant sur le plan militaire que culturel.

Dans le domaine des lettres, on assista à la naissance d'une littérature de cour ainsi qu'au genre de la rhapsodie (*fu* 賦/赋), long texte à la frontière entre prose et poésie prenant pour thème les chasses, les parcs, les palais des cours princières et impériales. Trois grands hommes de lettres s'illustrèrent dans ce domaine : Sima Xiangru, Yang Xiong et Ban Gu. Les Han sont également célèbres pour le développement d'une nouvelle forme

poétique, la poésie à l’antique (*gushi* 古詩/古诗) en vers rimés de cinq caractères, dont les fleurons sont les fameux *Dix-Neuf Poèmes anciens*[1].

Enfin, c’est sous les Han que l’histoire devint un genre à part entière, avec les deux histoires de Sima Qian et de Ban Gu. Sima Qian succéda à son père Sima Tan dans la charge de grand scribe de l’empereur Wu des Han en 110 av. J.-C. Il décida de poursuivre l’œuvre paternelle et commença la rédaction d’une histoire universelle, étayée par une importante documentation, puisque, grâce à sa fonction, il avait un accès privilégié aux archives impériales. Ayant pris la défense d’un général défait par les Xiongnu, il fut disgracié par l’empereur et condamné à la peine infamante de la castration. Il fut ensuite amnistié et retourna à la cour servir son souverain. Il acheva son œuvre en 91 av. J.-C. Intitulée *Mémoires historiques* (*Shiji*), celle-ci couvre une période très étendue, des origines légendaires jusqu’à l’époque de l’auteur. Sima Qian est souvent présenté comme l’Hérodote chinois.

Autre grand historien de l’Antiquité, Ban Gu vécut sous les Han postérieurs. Il est l’auteur d’une *Histoire des Han* (*Hanshu*) consacrée aux Han antérieurs. Ban Gu s’y conforme au modèle constitué par les *Mémoires historiques*, dans lesquels il puisa beaucoup de matière qu’il compléta pour les derniers règnes non traités par Sima Qian.

VII. – Le problème Xiongnu

Concernant les frontières, les Han étendirent sensiblement les limites de l’écoumène chinois : au nord, dans le corridor du Gansu, vers l’Asie centrale, et vers le sud, zone qui ne sera vraiment sinisée qu’après la chute des Han au IIIe siècle de notre ère. Cependant, le plus grand problème des Han pour leur sécurité était la menace de peuples nomades des steppes du nord et du nord-ouest, en particulier les Xiongnu 匈奴, qui exerçaient une

pression constante sur les frontières. Les Han y répondirent tantôt par les armes, tantôt par des cadeaux pour acheter la paix, mais aussi par la diplomatie matrimoniale (*heqin* 和親/和亲), en mariant des princesses chinoises à des khans Xiongnu.

Les Xiongnu étaient une confédération de peuples qui nomadisaient en Chine du Nord et sur le territoire de l'actuelle République de Mongolie. Bons cavaliers, extrêmement rapides, ils se procuraient les denrées qui leur manquaient par razzia auprès des agriculteurs sédentaires chinois. Ils devinrent au IIIe siècle av. J.-C. une puissance politique et militaire largement capable de rivaliser avec l'Empire chinois alors en formation. Ils furent cependant arrêtés dans leur progression sous le règne de l'empereur Wu des Han.

Leur identité ethnique est sujette à discussion chez les spécialistes, qui hésitent à les classer tantôt comme des proto-Turcs, tantôt comme des proto-Mongols. Il est d'ailleurs possible, mais la question demeure complexe, que le nom de Hun soit apparenté à celui de Xiongnu. Certains des Huns d'Asie centrale, cousins de ceux qui déferlèrent en Occident aux IVe et Ve siècles de notre ère, se seraient peut-être prétendus les héritiers des Xiongnu.

VIII. – Les routes de la soie

Grâce à l'extension territoriale des Han vers l'ouest, le commerce entre la Chine et l'Asie centrale s'intensifie. Différentes voies de communication terrestres relient alors la vallée du fleuve Jaune à la Méditerranée et traversent les villes de l'actuel Gansu, les oasis du Xinjiang, les Pamirs, la Transoxiane, l'Iran, l'Irak et la Syrie. L'un des grands centres de transit est l'oasis de Khoten.

Des routes commerciales, appelées improprement « route de la soie » depuis le XIX[e] siècle, ont relié l'Empire romain à l'Empire chinois des Han (206 av. J.-C.-220 apr. J.-C.) dès le I[er] siècle de notre ère, et même avant, pendant l'époque républicaine. Il existait deux types de routes : les routes terrestres, qui passaient par différents oasis et États de l'Asie centrale (comme Turfan, Kucha, Kashgar, Ferghana, l'empire Kushan, la Parthie), et les routes maritimes, qui, depuis le golfe Arabo-Persique, longeaient l'Inde et l'Asie du Sud-Est.

La Chine exportait sa soie, qu'elle produisait en grande quantité, et qui faisait les délices des élites d'Asie centrale, ainsi que des matrones de la bonne société romaine. Un texte célèbre, la *Dispute sur le sel et le fer* (*Yantie lun*), qui offre le compte rendu (sans doute largement remanié) d'un débat économique qui eut lieu en 81 av. J.-C. à la cour impériale chinoise, met dans la bouche des défenseurs du commerce international ce passage évocateur :

> Nous grignotons les richesses de nos ennemis en échangeant avec eux une pièce de soie chinoise contre des marchandises qui valent des monceaux d'or. Mules, ânes et chameaux franchissent les passes en longues caravanes, alezans et chevaux pommelés viennent remplir nos haras ; marmottes, zibelines, renards, blaireaux, couvertures bariolées et tapis chamarrés s'entassent dans nos magasins impériaux ; jades précieux, coraux, cristaux font maintenant partie de nos trésors. Les richesses des pays étrangers affluent chez nous, l'importation de marchandises étrangères nous procure l'abondance, et le peuple ne manque de rien puisque les bénéfices ne s'enfuient pas à l'étranger[2].

Ce passage fait écho à Pline l'Ancien (23-79), qui se désole, dans son *Histoire naturelle* (XII, 84), que « selon l'estimation minimale, ce sont cent

millions de sesterces que l'Inde, les Sères et cette péninsule arabique enlèvent tous les ans à notre empire : tant nous coûtent cher les plaisirs et les femmes[3] ! ».

De fait, l'Empire chinois exporte des quantités considérables de soie, en partie sous forme de dons aux souverains d'Asie centrale et des steppes nordiques (les redoutables Xiongnu) afin d'acheter la paix. D'Asie centrale, il importe des chevaux, des chameaux, des ânes ; d'Inde et d'Asie du Sud-Est, des aromates, des épices, de la verrerie, des perles. On a retrouvé quelques récipients en verre fabriqués dans l'Empire romain dans une tombe datée du Ier siècle av. J.-C. à Canton, au sud de la Chine. Deux monnaies romaines ont été retrouvées lors de fouilles archéologiques au Sud Viêt Nam, dans le delta du Mékong.

C'est à partir du Ier siècle de notre ère que le commerce entre la Chine et l'Empire romain commence son apogée, et c'est dans ce contexte qu'il faut replacer la mention, dans un ouvrage historique chinois, l'*Histoire des Han postérieurs* (*Hou Hanshu*), de la venue d'une ambassade de l'Empire romain (appelé le Daqin) en l'an 166. Le passage mentionne le nom du souverain de ce pays : Andun. Il s'agit très probablement de l'empereur Marc Aurèle (Marcus Aurelius Antoninus), qui régnait à Rome à cette époque. L'ambassade serait arrivée par le sud, par les voies maritimes, et aurait offert comme cadeaux des défenses d'éléphant, des cornes de rhinocéros et des écailles de tortue, qu'elle a sans doute achetées sur le trajet en Inde. Aucune ambassade de la sorte n'apparaît dans les sources romaines, et en fait d'ambassade officielle, il a dû s'agir de marchands qui se sont fait passer pour des diplomates envoyés par Marc Aurèle. Quant à savoir s'ils étaient de vrais Romains, le mystère demeure entier.

Les Han s'effondrent dès la fin du IIe siècle de notre ère en raison de dissensions internes à la cour. Se produit alors un phénomène qui se répétera à de nombreuses reprises dans l'histoire de la Chine : des seigneurs régionaux profitent de la faiblesse du pouvoir central pour se tailler des

territoires autonomes qui deviennent pour certains d’entre eux de nouveaux États. La Chine entre alors dans une période de fragmentation où plusieurs États se partagent le territoire de l’ancien empire des Han.

CHAPITRE III

Le haut Moyen Âge (IIIe-VIIe siècles)

Les trois siècles qui suivent la chute des Han sont une période de grande instabilité politique durant laquelle le territoire chinois est disputé entre plusieurs États, certains se réclamant de la tradition politique des Han, d'autres davantage influencés par les pratiques khanatiques des peuples des steppes du nord. Ce monde chinois divisé est marqué par une grande effervescence intellectuelle, artistique et religieuse qui voit l'acclimatation du bouddhisme en Chine et la naissance de plusieurs courants taoïstes.

I. – Les Trois Royaumes et la brève réunification des Jin de l'Ouest

L'empire Han, dès la fin du IIe siècle de notre ère, fit face à une série de crises politiques qui affaiblirent considérablement son autorité sur les provinces. Profitant de cette situation, de nombreux chefs de guerre locaux se taillèrent des territoires autonomes en démembrant l'écoumène impérial. La soldatesque ravagea alors le pays, en proie à d'innombrables batailles,

razzias ou insurrections, le tout sur fond de mouvements religieux millénaristes, tel celui des Turbans jaunes de 184. Graduellement, trois chefs prirent l'ascendant sur les autres, chacun se prétendant le véritable défenseur de l'empire Han en danger. L'un d'entre eux, Cao Cao, avait un avantage sur les deux autres : il disposait à ses côtés de l'empereur légitime des Han, souverain fantoche certes, mais paré du prestige impérial. Redoutable stratège, Cao Cao parvint en une vingtaine d'années à unifier tout le nord du pays, mais se heurta en 208 à la coalition des deux autres chefs, Sun Quan et Liu Bei, qui, lors de la fameuse bataille fluviale de la Falaise rouge, brisèrent ses prétentions méridionales. Dès lors, l'empire fut scindé en trois, et en 220, le fils de Cao Cao mit officiellement un terme à la dynastie des Han : il contraignit le dernier empereur à l'abdication, se proclama Fils du Ciel (c'est-à-dire empereur) et fonda une nouvelle dynastie, les Wei. Les deux autres chefs ne tardèrent pas à suivre le même chemin et fondèrent eux aussi leur propre dynastie impériale. Il y eut dès lors trois empereurs en Chine, chacun établi dans un centre économique et stratégique : Luoyang au nord (royaume de Wei), Nankin au sud-est (royaume de Wu) et Chengdu à l'ouest (royaume de Shu). La situation était intolérable sur le plan idéologique car l'idée impériale d'unité et de centralisation, un legs du Premier empereur, demeurait la norme. Dans ce système, il ne pouvait y avoir qu'un seul Fils du Ciel. Les trois souverains concurrents prétendirent donc chacun être le véritable empereur, et pendant une quarantaine d'années, les trois royaumes tentèrent par tous les moyens de s'annexer les uns les autres. L'unification eut finalement bien lieu, elle ne fut cependant pas le fait de l'un de ces trois États mais celui de leur successeur, l'empire Jin.

La création des Jin est l'aboutissement d'un coup d'État particulièrement sanglant ourdi dans le royaume de Wei par un militaire du nom de Sima Yi. Ce dernier réussit en 249 à s'emparer brusquement du pouvoir alors aux mains du clan Cao, tout comme celui-ci l'avait confisqué

aux empereurs des Han. Trois générations de Sima se succédèrent ensuite en tant que « maire du palais » à la tête du royaume de Wei, purgeant celui-ci de ceux qui leur étaient hostiles, tout en continuant la lutte contre les deux autres royaumes. En 264, le Wei, le plus puissant des trois royaumes, parvint à annexer celui de Shu. Cette victoire assura au clan Sima un prestige immense qu'il exploita sur le plan politique. Deux ans plus tard, le dernier empereur des Wei fut contraint à l'abdication – il n'avait été placé sur le trône que dans cette optique – et transmit le pouvoir à un Sima, consacrant ainsi la liquidation des Wei et leur remplacement par la nouvelle dynastie des Jin, celle du clan Sima.

Le premier empereur de cette nouvelle dynastie, l'empereur Wu, petit-fils de Sima Yi, eut la lourde tâche de réorganiser l'État et de lui donner une identité propre. Le territoire chinois n'était cependant pas totalement sous son contrôle puisque le royaume de Wu, couvrant le sud-est du pays, n'est pas encore annexé ; il le sera plus tard, en 280, soit quinze ans après son accession au trône. Cette période relativement longue s'explique non par la difficulté de la conquête, mais essentiellement par des divergences de vues et des rivalités entre certains ministres à la cour.

En 280, la Chine fut donc réunifiée et pacifiée, une situation qu'elle n'avait plus connue depuis un siècle, voire davantage. La crise représentée par la fragmentation des Trois Royaumes était achevée. Mais cette grande réussite entraîna chez le souverain une grave erreur de jugement : trop confiant dans l'avenir, au lendemain de l'annexion du royaume de Wu, il démobilisa les armées régionales et locales, c'est-à-dire celles qui dépendaient des gouverneurs de provinces et des chefs des circonscriptions administratives inférieures ; il ne laissa aux mains des fonctionnaires locaux que des forces de gendarmerie. Or l'empereur Wu avait, dès son intronisation, distribué quantité de fiefs, notamment princiers, aux membres de son clan et aux familles alliées, afin de remercier les partisans de son clan. Au long de son règne, il confia également de plus en plus de

responsabilités militaires aux princes. La démobilisation des armées régionales après la conquête du royaume de Wu leur donna encore plus de puissance, si bien qu'à la mort du souverain en 290, le pouvoir militaire était presque exclusivement détenu par des membres du clan impérial, répartis aux quatre coins de l'empire.

Cette situation explosive, combinée à diverses intrigues de palais, fut la source de grandes rivalités entre les princes, qui débouchèrent sur ce que l'historiographie chinoise a appelé les « désordres des Huit Princes » (291-306). En 307, à l'issue de ces événements complexes, l'empire Jin était exsangue, rongé de l'intérieur par ces guerres et menacé sur ses frontières par de nombreuses populations non chinoises (des Barbares, pour reprendre le terme utilisé dans l'histoire gréco-romaine), en particulier des Xiongnu et des Jie. Certains chefs barbares, profitant de la faiblesse de l'Empire chinois, montèrent en puissance et fédérèrent diverses tribus, au point de fonder à leur tour de véritables petits États, en n'hésitant pas à se proclamer eux-mêmes empereurs. En définitive, l'unification réalisée sous les Jin n'avait pas tenu très longtemps – une vingtaine d'années à peine – et dès le début du IVe siècle, quantité de petits royaumes plus ou moins éphémères furent fondés, parfois même au cœur de l'ancien territoire impérial des Jin. L'historiographie traditionnelle chinoise a donné le nom de « Seize royaumes des Cinq peuples barbares » (*wuhu shiliuguo* 五胡十六國/五胡十六国) aux différentes entités politiques qui se développèrent en Chine du Nord entre 304 et 439, mais en réalité, on décompte plus d'une vingtaine d'États et de chefferies au cours de la période. L'une de ces entités, les Wei du Nord, issu du petit État de Dai, parviendra à unifier le Nord en 439.

Principaux États barbares de la période de fragmentation
(IIIe-Ve siècles)

Les États suivis d'un astérisque sont ceux de la liste traditionnelle des « Seize royaumes des Cinq peuples barbares ».

Nom des États	*Origine ethnique des souverains et région occupée (province actuelle)*	*Clan au pouvoir*	*Dates*
Chouchi 仇池	Di 氐 (Gansu)	Yang 楊/杨	296-371 puis 385-443
Liang antérieurs* 前涼	Chinois (Gansu)	Zhang 張/张	301-376
Zhao (Han) antérieurs* 前趙/前赵	Xiongnu 匈奴 (Hebei)	Liu 劉/刘	304-329
Cheng Han* 成漢/成汉	Di (Sichuan)	Li 李	304-347
Zhao postérieurs* 後趙/后赵	Jie 羯 (Hebei)	Shi 石	319-351
Yan antérieurs* 前燕	Xianbei 鮮卑 (Hebei)	Murong 慕容	337-370
Dai 代	Xianbei (Mongolie intérieure, Shanxi)	Tuoba 拓跋	338-376
Ran Wei 冉魏	Chinois (Hebei)	Ran 冉	350-352
Qin antérieurs* 前秦	Di (Shaanxi)	Fu 苻	351-394
Yan postérieurs* 後燕/后燕	Xianbei (Hebei)	Murong	384-409
Qin postérieurs* 後秦/后秦	Qiang 羌 (Shaanxi)	Yao 姚	384-417
Yan de l'Ouest 西燕	Xianbei (Shanxi)	Murong	384-394
Qin de l'Ouest* 西秦	Xianbei (Gansu)	Qifu 乞伏	385-431
Liang postérieurs* 後涼/后涼	Di (Gansu)	Lü 呂	386-403

Liang du Sud* 南涼	Xianbei (Gansu)	Tufa 禿髮/秃发	397-414
Liang du Nord* 北涼	Xiongnu (Gansu)	Duan 段	397-439
Yan du Sud* 南燕	Xianbei (Shandong)	Murong	400-410
Liang de l'Ouest* 西涼	Chinois (Gansu)	Li 李	400-421
Xia* 夏	Xiongnu (Shaanxi)	Helian 赫連/赫连	407-431
Yan du Nord* 北燕	Chinois (Liaoning)	Feng 馮/冯	409-436

Si l'empire Jin parvint à se maintenir dans le Sud (ce sont les Jin dits « de l'Est »), le Nord échappa totalement à son autorité. Pendant trois siècles, jusqu'à l'unification réalisée sous la dynastie des Sui en 589, la Chine fut à nouveau fragmentée, non pas en trois royaumes, mais en deux grandes zones : au sud se succédèrent des dynasties chinoises, au nord, des États fondés, dans leur grande majorité, par des souverains barbares. Cette période est désignée couramment par l'expression « Dynasties du Sud et du Nord » (*Nanbei chao* 南北朝).

II. – Les cours chinoises du Sud

L'actuelle Nankin (appelée Jiankang sous les dynasties du Sud) avait été la capitale du royaume de Wu de 229 jusqu'à sa conquête par les Jin en 280. Jouissant d'un grand prestige et d'une situation stratégique, en aval du Yangzi, c'est dans cette cité qu'un prince d'une lignée collatérale des Jin, Sima Rui, témoin de la chute du Nord aux mains de populations barbares, se proclama empereur des Jin, maintenant la dynastie dans le Sud. Progressivement, une aristocratie composée de grandes familles du Sud et de clans ayant quitté le Nord pour échapper aux pouvoirs politiques barbares se mit en place à la tête de l'État. Cinq régimes se succédèrent

ainsi à Nankin (Jin de l’Est, Song, Qi du Sud, Liang et Chen), en répétant un schéma de transition rappelant la prise du pouvoir des Sima sous les Wei : une crise survenait à la cour et dans les provinces, comme celle qu’avait provoquée Huan Xuan à la fin des Jin de l’Est ou celle de Hou Jing à la fin des Liang. Un homme fort en profitait pour prendre le pouvoir et gouverner en tant que « maire du palais ». Au moment opportun, il contraignait l’empereur régnant – souvent un fantoche mis sur le trône pour assurer la transition – à lui céder le trône, citant pour ce faire les précédents antiques des souverains Yao et Shun. En général, le souverain abdicataire était éliminé quelque temps plus tard.

De fait, les grandes familles qui se sont maintenues pendant la période ne sont pas celles qui ont occupé le trône, mais celles qui ont fourni au pouvoir impérial des conseillers, des ministres ou des gouverneurs de province. Ces grandes familles furent illustres par leur pedigree, mais également par leur pouvoir économique, fondé sur de grandes propriétés terriennes qu’elles mettaient en fermage, par leur puissance militaire locale et par leur culture. Elles jouissaient d’un certain monopole sur le recrutement des fonctionnaires de l’administration impériale et étaient en quelque sorte une aristocratie de service. Les souverains ont parfois tenté de contourner ces familles, en recrutant parmi les clans dits « de porte froide » (*hanmen* 寒門/寒门), c’est-à-dire de familles de plus basse extraction, moins prestigieuses.

Progressivement, une brillante culture de cour se développa à Nankin, où les lettrés rivalisaient lors de joutes poétiques, créant au passage de nouvelles formes littéraires. Le bouddhisme gagna les élites aristocratiques qui se reconnaissaient notamment dans le *Sûtra de Vimalakīrti*, mettant en scène le Bouddha et un riche laïc sensible à ses enseignements et bon connaisseur de la doctrine. L’un des souverains de la période, l’empereur Wu des Liang, au règne cinquantenaire, fut l’un des plus grands zélateurs de cette religion, patronnant non seulement la construction de nombreux

monastères à Nankin et dans les provinces – les Liang ont compté jusqu’à deux mille huit cent quarante-six temples et plus de cent mille religieux –, mais abandonnant également quatre fois sa personne à la communauté bouddhique. Il s’agissait, en plus du symbole, de financer cette religion en se faisant racheter à grand prix par le Trésor impérial.

La tradition historiographique chinoise a désigné cette période par l’expression de « Six dynasties » (*liu chao* 六朝), incluant dans le décompte le royaume de Wu.

III. – Les royaumes barbares du Nord

Le Nord fut marqué davantage que le Sud par les ravages de la guerre et de la soldatesque, non seulement pendant la période des « Seize royaumes des Cinq peuples barbares », mais aussi après, lors de l’éclatement des Wei du Nord.

Les **Wei du Nord** furent installés officiellement en 386 lorsqu’un souverain d’un clan nommé Tuoba 拓跋 (sans doute la transcription d’un mot de langue turcique « Tabgatch »[1]), lui-même issu de l’ethnie Xianbei, se proclama empereur. En 398-399, les Wei, dont la capitale était située très au nord de la Chine, à Shengle (dans l’actuelle Mongolie intérieure), la déplacèrent plus au sud, à Pingcheng, sur l’emplacement actuel de Datong, à un peu moins de 300 kilomètres à l’ouest de Pékin, ce qui les rapprocha du cœur historique de la civilisation chinoise. Depuis cette ville stratégique, les Wei se renforcèrent militairement et parvinrent à unifier le Nord sous leur autorité en 439, mettant ainsi fin à la période troublée des « Seize royaumes ». Un pas de plus vers la sinisation fut franchi sous l’égide de l’empereur Xiaowen, qui décida en 494 de déplacer la capitale à Luoyang. Il s’agissait d’un symbole important puisque Luoyang avait été capitale impériale sous les Zhou de l’Est, les Han de l’Est, les Wei (Trois

Royaumes) puis les Jin de l’Ouest. Ce déplacement s’inscrivait dans le cadre d’une série de réformes commencées une quinzaine d’années auparavant visant à siniser la cour et la société des Wei du Nord : les cultes Xianbei furent proscrits au profit du culte impérial chinois, obligation fut faite de porter des vêtements chinois, les mariages mixtes Chinois-Xianbei furent encouragés, la langue Xianbei fut interdite à la cour et les noms de famille Xianbei furent abandonnés au profit de noms chinois. La famille impériale Tuoba prit ainsi le nom de Yuan. L’économie se développa chez les Wei à la suite d’importantes mesures de redistribution des terres. Pendant une trentaine d’années, Luoyang brilla d’une culture resplendissante et fut un centre important de la foi bouddhique, qui accueillit de grands moines venus d’Inde et d’Asie centrale, comme Bodhidharma, fondateur du bouddhisme Chan (Zen). La ville comptait alors 500 000 habitants, et les Wei du Nord étaient l’État le plus puissant d’Asie orientale.

Leur apogée ne dura qu’une trentaine d’années et s’effondra en grande partie à cause de dissensions entre factions Xianbei. Certains groupes restaient attachés aux valeurs steppiques et n’apprécièrent pas la sinisation à marche forcée de la société. En 523, une insurrection connue sous le nom de « Révolte des Six garnisons » éclata au nord de la Plaine centrale chez des militaires. Il s’ensuivit une guerre civile qui dura dix ans jusqu’à l’éclatement des Wei du Nord en deux entités rivales (534), chacune ayant sur son trône un souverain Tuoba, fantoche de puissants généraux : les **Wei de l’Ouest**, installés à Chang’an (actuelle Xi’an), étaient sous le contrôle d’un « maire du palais » nommé Yuwen Tai, et les **Wei de l’Est**, installés à Ye (sud du Hebei), étaient quant à eux sous la coupe de Gao Huan. Yuwen Tai, lui-même Xianbei, retourna dans une certaine mesure à l’héritage steppique, en rétablissant par exemple les noms de famille Xianbei interdits depuis 496. Gao Huan, en revanche, eut à cœur de ménager l’antagonisme

Chinois-Xianbei, n’hésitant pas à user d’un discours différent selon les populations. Une source ancienne rapporte ce témoignage éloquent :

> S’il parlait aux Xianbei 鮮卑, il leur disait : « Les Chinois (*hanmin* 漢民/汉民) sont vos esclaves. Les hommes labourent pour vous, les femmes tissent pour vous. Ils vous fournissent les céréales et les tissus pour que vous soyez au chaud et rassasiés. Pourquoi les maltraiteriez-vous ? » S’il s’adressait aux Chinois (*huaren* 華人/华人), il leur disait : « Les Xianbei sont vos hôtes. Pour une mesure de blé et pour une pièce de soie qu’ils obtiennent de vous, ils se battent contre les brigands pour que vous soyez tranquilles. Pourquoi leur en voudriez-vous[2] ? »

Rapidement, les régents des deux entités Wei installèrent formellement leur propre dynastie : les Wei de l’Est donnèrent naissance en 550 aux **Qi du Nord**, et ceux de l’Ouest aux **Zhou du Nord** en 557. Ces derniers finirent par absorber les Qi en 577. Ils opérèrent une certaine fusion entre la tradition politique chinoise – avec un interventionnisme de l’État qui rappelle certains principes légistes – et l’héritage de la steppe, notamment dans la répartition des terres agricoles et l’existence de milices fournies par l’aristocratie. Souhaitant se démarquer de la tradition politique de la dynastie Han, les Zhou du Nord prirent modèle sur les Zhou de l’Antiquité en calquant leur administration sur celle qui est décrite dans un ouvrage antique, les *Rites des Zhou* (*Zhouli*), ce qui explique le choix de leur nom dynastique. Peu de temps après la création des Zhou, un général allié de la famille impériale, Yang Jian, héritier du titre de duc de Sui, prit la régence lors d’une vacance du pouvoir. Il en profita pour faire le vide parmi les membres de la famille impériale des Zhou puis monta officiellement sur le trône en 581, inaugurant ainsi la dynastie des Sui. Il sera connu sous son nom posthume d’empereur Wen des Sui.

IV. – L’unification des Sui

L’empereur Wen, une fois sur le trône, revint à une administration traditionnelle proche de celle des Han. Il stabilisa son régime sur le plan économique en créant des greniers, en faisant creuser un canal vers la capitale afin de faciliter le convoyage des céréales, en diminuant les impôts et en redistribuant les terres. Les Sui se renforcèrent à tous points de vue. Cela incita le souverain à lancer une vaste offensive afin d’annexer l’État de Chen, ce qui se concrétisa en 589. La Chine fut alors réunifiée, une situation qu’elle n’avait plus connue depuis les Jin de l’Ouest entre 280 et 317.

L’empereur Wen mourut en 604 et le pouvoir échut alors à son fils l’empereur Yang, qui devait devenir l’un des souverains les plus controversés de l’histoire de la Chine. Immédiatement après son intronisation, il lança la construction d’une nouvelle capitale à Luoyang ainsi qu’un réseau de transport terrestre (par routes) et surtout fluvial (en faisant creuser différents canaux), afin non seulement de resserrer les liens entre les différentes régions de l’empire, mais aussi afin de faciliter le transport des denrées alimentaires du sud, zone riche et prospère, vers la capitale. Le réseau qu’il mit en place fut appelé « Grand Canal ». Il devait rester en service jusqu’aux Song.

L’empereur Yang se rendit célèbre pour sa prodigalité et sa recherche des plaisirs. Il aimait tout particulièrement la culture raffinée du Sud et fut lui-même un bon poète. Les grands travaux qu’il entreprit et les nombreuses expéditions militaires qu’il lança (en particulier contre la Corée) exigèrent du peuple de nombreuses corvées et de lourds impôts, d’autant que le monarque demandait en outre aux provinces de lui faire parvenir, pour son agrément, de nombreux objets rares et précieux. À la fin de son règne, le pays tout entier fut marqué par de nombreux soulèvements et alors que l’empereur se rendit pour la troisième fois dans le Sud, différents chefs de

guerre tentèrent de prendre le pouvoir. Deux d’entre eux, Li Yuan et son fils Li Shimin, prirent le dessus sur les autres et furent à l’origine de la dynastie des Tang. L’empereur Yang mourut dans le Sud assassiné par l’un de ses généraux.

V. – Le bouddhisme et le taoïsme

Le **bouddhisme** est, rappelons-le, une religion née en Inde du Nord, fondée par un prince d’un petit royaume au pied de l’Himalaya, Gautama Śākyamuni, qui vécut entre le VIe et le Ve siècle av. J.-C. La doctrine qu’il enseigna, faisant fond sur la religion védique de l’époque, était une sotériologie, une voie vers la libération des êtres, qu’on considérait comme prisonniers d’un cycle de réincarnations infini. Gautama résuma le fondement de la doctrine sous une forme sentencieuse appelée « les Quatre Nobles Vérités » : (1) tout est souffrance ; (2) cette souffrance a une cause, l’ignorance ; (3) cette souffrance peut être supprimée ; (4) il existe un chemin menant à la suppression de cette souffrance. Sortir de ce cycle était l’objectif ultime, l’état à atteindre étant appelé le *nirvāṇa*, qui signifie en sanskrit « extinction ». L’adepte ayant réussi à se dégager du carcan qui le retenait prisonnier est alors appelé un bouddha, un « éveillé ». Le bouddhisme s’est par la suite ramifié en trois grandes tendances : (1) le Petit Véhicule, où le *nirvāṇa* est atteint en sortant du monde, en prenant l’habit monastique, et en suivant un ensemble de pratiques rigoureuses ; (2) le Grand Véhicule, où l’objectif n’est plus tant de devenir bouddha pour soi, mais d’aider les autres à y parvenir, en devenant un boddhisattva, un « être d’éveil ». C’est cette forme de bouddhisme qui s’est le plus diffusée en Asie, notamment parce qu’elle n’exigeait pas des laïcs de devenir moine ou moniale ; (3) le Véhicule de diamant, où l’éveil est atteint, entre autres, par des pratiques magiques. Ce courant, appelé en chinois « bouddhisme

ésotérique », est souvent improprement qualifié en Occident de lamaïsme ou bouddhisme tibétain.

Le bouddhisme s'implante en Chine dès la dynastie des Han, de manière très localisée, sans doute à la suite de l'arrivée de moines venus de l'étranger. On compte alors trois foyers : Luoyang, Pengcheng (région du bas Yangzi) et le Tonkin (Nord Viêt Nam). Son influence dans la société sous cette dynastie est alors limitée.

C'est après la chute des Han, au début du IIIe siècle, que le bouddhisme connaît en Chine un développement sans précédent ; on assiste alors à une véritable « conquête bouddhique de la Chine », pour reprendre le titre d'un ouvrage d'Erik Zürcher (*The Buddhist Conquest of China : The Spread and Adaptation of Buddhism in Early Medieval China*). Cette religion gagne progressivement toutes les couches de la société, depuis le petit peuple, qui fréquente les monastères, jusqu'aux souverains, dont certains deviennent de grands défenseurs du bouddhisme, comme l'empereur Wu des Liang (r. 502-549) ou Yao Xing (r. 393-415), souverain des Qin postérieurs. Le nombre de moines, de moniales et de monastères connaît une croissance quasi exponentielle : au sud, de mille sept cent soixante-huit monastères et vingt-quatre mille moines sous les Jin de l'Est, on passe à deux mille huit cent quarante-six monastères et quatre-vingt-deux mille sept cents moines sous les Liang. Au nord, on compte à la fin des Wei du Nord trente mille monastères et deux millions de moines et de moniales.

Une intense activité éditoriale marque toute la période, notamment au nord : de très nombreux textes sanskrits ou palis, principalement des sûtras, mais aussi des traités ou des ouvrages de discipline monacale, sont alors traduits en chinois et diffusés partout, après avoir été copiés parfois en plusieurs milliers d'exemplaires. D'autres textes sont rédigés directement en chinois, en laissant parfois entendre aux lecteurs qu'il s'agit de traductions d'ouvrages indiens. Des catalogues et des collections (des « canons ») sont élaborés à plusieurs reprises pendant la période. Le

premier canon fut commandité par l'empereur Wu des Liang au début du VIe siècle ; il se composait de mille trente-trois titres en trois mille sept cent quarante et un *juan* (ou chapitres).

Dans le Nord comme dans le Sud, la piété bouddhique et le soutien de certains souverains donnèrent lieu à des réalisations artistiques et intellectuelles exceptionnelles. C'est près de Datong que fut réalisé, sous les Wei du Nord, à partir de l'an 460, un ensemble de sculptures grandioses, les grottes bouddhiques de Yungang comprenant cinquante-trois grottes et cinquante mille sculptures de bouddhas et de divinités bouddhiques. Certaines statues dépassent les 14 mètres de haut. Luoyang, qui fut capitale des Wei à partir de la fin du Ve siècle, était couverte d'édifices bouddhiques grandioses ; les monastères y étaient si nombreux qu'ils étaient « aussi serrés que les dents d'un peigne », est-il écrit dans une source ancienne décrivant ces monastères par le menu[3].

Cependant, le bouddhisme ne fut pas toujours bien vu par les souverains, notamment parce que les monastères, étant de grands propriétaires terriens, ont représenté à certaines époques une puissance économique dangereuse pour le pouvoir impérial. Le fait que cette religion fût d'origine étrangère, contrairement au taoïsme et au confucianisme, et qu'elle encourageât les gens à quitter leur famille pour devenir des religieux furent d'autres arguments avancés par ses contempteurs. Le bouddhisme fut ainsi proscrit sous les Wei du Nord pendant une vingtaine d'années au Ve siècle, puis sous les Zhou du Nord, dans les années 574-577, la première fois en faveur du taoïsme, la seconde au profit du confucianisme.

Le **taoïsme** est quant à lui présent, au IIIe siècle, sous la forme d'un courant intellectuel appelé étude du Mystère (*xuanxue* 玄學/玄学) désigné en Occident par le terme de néotaoïsme. Représentée par des penseurs comme Wang Bi, célèbre pour un commentaire au *Livre de la voie et de sa vertu*, ou par un groupe de lettrés connu sous le nom de « sept sages du bosquet de bambous (*zhulin qixian* 竹林七賢/竹林七贤) », cette école

philosophique faisait la part belle aux spéculations métaphysiques et fut mal perçue par les confucéens conservateurs, notamment certains souverains Sima à l'origine de la dynastie des Jin.

Le taoïsme s'incarna également dans plusieurs courants religieux organisés autour de lignées de patriarches, de textes révélés ou de sanctuaires, souvent situés sur les montagnes sacrées, comme le Maoshan au Jiangsu et le Lushan au Jiangxi, mais pas seulement, tel le monastère Louguan, au Shaanxi. Certains courants se structurèrent selon un système hiérarchisé, avec une distinction entre des prêtres ordonnés (des « libateurs », *jijiu* 祭酒, hommes comme femmes) et des adeptes laïques. La plus importante église structurée est celle du Maître céleste (*tianshi dao* 天師道/天师道), qui, fondée sous les Han postérieurs, essaima ensuite aussi bien en Chine du Sud qu'au Nord. Un autre courant des plus anciens est celui de la Grande clarté (Taiqing 太清), qui naquit en Chine du Sud et dont la figure la plus connue est le philosophe et alchimiste Ge Hong (283-343/363), auteur d'un traité intitulé *Baopu zi* (« Le Maître qui embrasse la simplicité »). La rencontre des traditions du Maître céleste et des idées alchimiques développées en Chine du Sud est à l'origine d'un courant appelé Clarté supérieure (Shangqing 上清), qui aurait eu pour fondatrice une matriarche du nom de Wei Huacun (252-334). Un autre courant taoïste, celui du Joyau sacré (Lingbao 靈寶/灵宝), se développa également pendant la période. Il subit nettement l'influence du bouddhisme et des adeptes de cette religion allèrent jusqu'à dénoncer certains textes du Joyau sacré comme étant des plagiats de leurs sûtras.

CHAPITRE IV

Les Tang et les Cinq Dynasties (618-960)

La longue dynastie des Tang, qui se maintint près de trois siècles, profita de l'œuvre unificatrice des Sui et lui emprunta nombre de ses institutions politiques. L'empire s'étendit, en direction de l'Asie centrale, et la stabilité du régime, du moins jusqu'au milieu du VIIIe siècle, fit de la capitale Chang'an une cité cosmopolite, véritable phare culturel en Asie orientale. La rébellion du général An Lushan en 755-756 marqua un tournant historique majeur et le début d'un lent déclin qui aboutit à l'orée du Xe siècle à l'éclatement de l'empire en de multiples États. L'historiographie traditionnelle appela cette période celle des Cinq Dynasties et des Dix Royaumes.

I. – L'installation des Tang et leur expansion

Les Tang furent fondés par un père et son fils, Li Yuan (566-635, connu sous son nom posthume impérial de Gaozu des Tang) et Li Shimin (598-649, Taizong des Tang), qui profitèrent des troubles de la fin des Sui pour s'emparer du trône impérial.

Lorsque Gaozu monta sur le trône impérial en 617, il nomma prince héritier son aîné Li Jiancheng. Taizong, étant un cadet, dut se contenter d'un titre nobiliaire. L'empire n'était alors pas totalement sous contrôle et pendant six ans, Taizong s'employa à éradiquer les chefs de guerre qui prétendaient au pouvoir et à contenir la menace des Turcs orientaux sur les frontières nord. Le prince héritier, jaloux des succès de Taizong, chercha à lui nuire. En retour, Taizong fomenta avec quelques amis et partisans une conjuration qui se solda en 626 par l'assassinat du prince héritier et d'un autre frère de Taizong. Peu après, Gaozu abdiqua en faveur de Taizong – sans doute sur pression de celui-ci –, qui, désormais souverain, ne conduisit plus aucune campagne militaire lui-même. Le temps des armes était révolu et laissait place aux vertus civiles.

Les premières années du règne du nouvel empereur furent toutefois consacrées à la question turque, réglée en 630 par une grande victoire contre le Khan Xieli, ce qui provoqua le démantèlement de la confédération des Turcs orientaux en Chine du Nord. Le principal ennemi des Tang étant désormais anéanti, Taizong put alors concentrer son attention sur l'administration de son empire.

Bien qu'étant le deuxième empereur de la dynastie, Taizong régna durant la période de fondation des Tang et donna à son nouvel État une identité propre, tant sur le plan politique que dans les domaines idéologique et culturel. Il lui fallait en effet se démarquer de la dynastie précédente – les Sui – tout en préservant les aspects positifs de son administration en intégrant mieux le sud du pays à l'empire, qui n'avait été unifié qu'en 589. Taizong créa notamment un nouveau type de circonscription administrative, le circuit (*dao* 道), base de ce qui deviendra plus tard les provinces. Il fit également réviser le Code pénal, trop sévère à son goût, et en promulgua une nouvelle version en 637. Il fit édifier des écoles supérieures dans la capitale afin de former les futurs hauts fonctionnaires et sélectionna lui-même les candidats à la fonction publique, dispositif qui donnera

graduellement naissance aux examens mandarinaux. La capitale Chang'an devint alors un grand centre intellectuel, si bien que des milliers de lettrés y vinrent se former. Immanquablement, des débats se firent jour à propos de l'interprétation des classiques confucéens, fondement de l'éducation. Afin de doter l'État d'une édition orthodoxe des classiques, Taizong demanda à des lettrés d'en établir une version officielle (afin d'en fixer le contenu) et de la pourvoir d'un commentaire. Une première version de l'ouvrage, intitulé le *Sens Correct des Cinq Classiques* (*Wujing zhengyi*), parut en 642, et fut révisée jusque dans les années 650. Cet ouvrage devint le fondement idéologique de l'État durant toute la dynastie.

Taizong fit écrire l'histoire des dynasties précédentes, dont celle des Sui, afin de constituer une vulgate historique sur ces périodes. Par la même occasion, il institua un Bureau de l'histoire chargé de compiler les annales du souverain en exercice. Dès lors, l'écriture de l'histoire, surveillée de près par le pouvoir, fut compilée collectivement au sein d'un organe administratif consacré à cette tâche.

Taizong marqua la culture politique chinoise par son écoute, sa modération et ses choix judicieux. Il forma avec son proche conseiller Wei Zheng un couple souverain-ministre devenu légendaire et largement mis en avant dans la formation des élites politiques. À la mort de Wei Zheng, l'empereur aurait eu ces mots entrés dans l'histoire :

> Le bronze, en tant que miroir, permet d'ajuster l'habillement. Le passé, en tant que miroir, permet de connaître la grandeur et la décadence des États. L'homme, en tant que miroir, peut mettre en lumière les mérites et les échecs. J'ai toujours pris soin de ces trois miroirs, afin de me prémunir contre mes propres égarements. Aujourd'hui, Wei Zheng a trépassé, j'ai perdu l'un de mes miroirs[1].

Les multiples réformes appliquées par Taizong assirent sa dynastie et c'est un empire prospère qu'il transmit à son fils Gaozong à sa mort en 649. Ce dernier associa à son règne l'une de ses concubines qu'il promut au titre d'impératrice qui, cas unique dans l'histoire de la Chine, se proclama empereur. Il s'agit de Wu Zetian (624-705).

La Chine fut à plusieurs reprises gouvernée par des femmes. Celles-ci gouvernèrent soit au titre d'épouse d'empereur (*huanghou* 皇后, que l'on traduit par « impératrice »), soit au titre de mère d'empereur (*taihou* 太后, traduit habituellement par « impératrice douairière »). Wu Zetian fut successivement les deux, puis gravit une marche de plus. Issue d'une famille qui avait aidé les premiers empereurs des Tang à prendre le pouvoir, Wu Zetian commença sa carrière au palais comme concubine de bas rang de Taizong. À la mort de celui-ci, elle fut envoyée dans un couvent bouddhique, comme d'autres épouses sans enfants, puis fut rappelée quelque temps plus tard par Gaozong, qui l'intégra à son gynécée. Cela constituait à l'époque une sorte d'inceste, puisque Wu Zetian fut successivement la concubine d'un père puis de son fils.

À la suite de diverses manœuvres parfois sanglantes – que les historiens et les romanciers se sont plu à conter, voire inventer, non sans arrière-pensée hostile au pouvoir des femmes –, Wu Zetian parvint à se faire nommer impératrice (655) et profita de la faiblesse de son époux pour exercer le pouvoir à travers lui pendant les décennies qui suivirent. Chaque fois qu'il tenait audience à la cour, est-il rapporté, elle s'asseyait en arrière, derrière un écran. Gouverner ainsi, derrière un écran, devait devenir la norme pour les régentes par la suite.

L'empereur Gaozong mourut en 683, et Wu Zetian plaça successivement deux de ses fils sur le trône, puis elle le prit pour elle-même en 690, date à laquelle elle se proclama empereur (utilisant le terme *huangdi* 皇帝 réservé normalement à des hommes) et fonda sa propre dynastie, celle des Zhou 周, qui se maintint quinze ans. En 705, un groupe

de ministres légitimistes déposèrent l'impératrice octogénaire, restaurèrent les Tang et remirent sur le trône l'un des fils de Taizong que Wu Zetian avait destitué, Zhongzong. Wu Zetian mourut quelques mois plus tard. Son exemple devait conduire à une plus grande hostilité au pouvoir des femmes de manière générale.

Wu Zetian a apporté beaucoup à la construction de l'État chinois, en particulier parce qu'elle a stimulé le recours aux examens mandarinaux pour le recrutement des fonctionnaires, afin de renouveler l'élite et de contrer l'influence des vieilles familles aristocratiques. Elle était aussi une fervente bouddhiste, et se fonda sur un sûtra pour légitimer sa prise de pouvoir. Le bouddhisme connut une grande floraison sous son règne, comme en témoigne la grotte des Dix Mille Bouddhas à Longmen (Henan), réalisée en 680, à l'époque même de Wu Zetian.

Après la mort de l'impératrice, et à la suite d'une période relativement troublée sur le plan politique, les Tang connurent un nouvel apogée sous l'empereur Xuanzong, dont le règne quarantenaire (712-756) se termina par une crise politique et militaire qui affaiblit considérablement la dynastie. Le règne de Xuanzong est associé à une histoire romanesque qui inspira historiens, poètes et dramaturges jusqu'à nos jours : celle des amours du souverain avec sa concubine Yang Guifei.

Vers l'âge de 50 ans, après un règne brillant, l'empereur Xuanzong tomba amoureux de l'une des femmes de l'un de ses fils. Elle s'appelait Yang Yuhuan. Il la voulut pour lui-même, mais ne pouvait la prendre directement à son fils, il lui fallait un prétexte. Il ordonna donc à cette femme de quitter son mari pour devenir nonne taoïste. Après quelques années de patience, en 745, il la rappela au palais et l'intégra à son gynécée, en tant que concubine. L'empereur avait eu dans le passé deux impératrices, mais la dernière fut destituée vingt ans auparavant, et il n'en avait plus nommé par la suite.

La concubine Yang fut pourvue du titre honorifique de *guifei* 貴妃/贵妃 qui signifie favorite. Elle eut un rang très élevé dans la hiérarchie des femmes du harem impérial, était traitée comme une impératrice, bien qu'elle n'ait jamais porté ce titre. Sa parenté, en particulier ses trois sœurs, ses parents, et un oncle, reçut divers honneurs, et l'un de ses cousins devint le Premier ministre. La favorite Yang fut la compagne des vieux jours de l'empereur, qui se désintéressa peu à peu des affaires de l'État pour passer du temps avec elle – on ne sait si ces éléments sont authentiques, mais c'est ainsi que les historiens médiévaux présentent les choses, reprenant ainsi le lieu commun du souverain de perdition qui conduisit son empire à la ruine.

II. – La révolte d'An Lushan et la dislocation de l'empire

L'empereur et la favorite avaient un protégé, un militaire du nom d'An Lushan aux origines sogdiennes et turques, qui avait ses entrées au palais. Profitant de la faiblesse du pouvoir impérial, il fomenta une rébellion qui manqua de peu de mettre à bas la dynastie. L'empereur et sa concubine s'enfuirent de la capitale Chang'an, mais en chemin, les soldats du monarque exigèrent que la dame fût tuée avant de poursuivre leur route. Les soldats ne faisaient que traduire une idée partagée par de nombreuses personnes : le désastre était dû à la passion du monarque pour sa maîtresse et aux faveurs qu'il avait accordées au cousin de celle-ci, le Premier ministre, qui était un ennemi d'An Lushan. La favorite Yang fut exécutée sur la route qui menait l'empereur au Sichuan. Ce dernier abdiqua ensuite son trône en faveur de son fils, Suzong, qui réprima la rébellion d'An Lushan en 757. Les troubles durèrent jusqu'en 763.

Malgré le retour au calme, les Tang ne retrouvèrent jamais la puissance et l'unité dont ils jouissaient avant les troubles provoqués par An Lushan. L'armée devint une institution qui menaçait en permanence l'empire et divers satrapes se taillaient régulièrement des territoires aux marges de l'écoumène impérial. Au IX[e] siècle, les mutineries, insurrections, expéditions militaires et luttes des gouverneurs régionaux entre eux et contre le pouvoir central se multiplièrent. Les révoltes populaires gagnèrent en importance, ainsi celle de Huang Chao, qui ravage la Chine de Chang'an à Canton de 875 à 884. Dès lors, les Tang ne régnèrent plus que nominalement, les provinces étant sous la coupe de seigneurs de la guerre. L'empereur n'était qu'un pantin entre les mains d'eunuques pour qui il n'était guère plus qu'un moyen de survie.

En 903, l'un de ces seigneurs de la guerre, Zhu Wen, extermina les eunuques de la cour et quatre ans plus tard déposa le souverain des Tang.

III. – Les Cinq Dynasties et les Dix Royaumes

Après avoir mis fin aux Tang, Zhu Wen proclama la naissance d'une nouvelle dynastie, les Liang postérieurs, dont il installa la capitale à Kaifeng, à l'est de Luoyang, alors dépeuplée. Cinq pouvoirs politiques se succédèrent à Kaifeng, que l'historiographie traditionnelle a rétrospectivement considérés comme les successeurs légitimes des Tang et donc désignés par le nom de « Cinq Dynasties » (*wudai* 五代). Pas moins de treize empereurs s'y relayèrent en l'espace de cinquante-trois ans tant les crises politiques et les changements dynastiques furent nombreux.

Hormis ces entités, d'autres États se sont développés sur l'ancien territoire des Tang, et dix d'entre eux ont retenu l'attention des historiens médiévaux, qui les ont appelés les « Dix Royaumes » (*shiguo* 十國/十国). N'ayant pas été considérés comme légitimes, ils n'ont pas eu droit à

l'appellation valorisante de « dynastie », mais, hormis le fait qu'ils contrôlaient un territoire plus réduit, ils n'en étaient pas moins semblables aux Cinq Dynasties sur le plan politique. Ces royaumes furent relativement épargnés par les guerres qui frappaient alors la plaine centrale et certains d'entre eux, comme les Tang du Sud, purent jouir d'une paix relative pendant plusieurs décennies.

Cinq Dynasties (capitale Kaifeng)		*Dix Royaumes (localisations variées)*	
Liang postérieurs 後梁/后梁	907-923	Wu 吳/吴 (Jiangxi)	902-937
Tang postérieurs 後唐/后唐	923-936	Wuyue 吳越/吴越 (Zhejiang)	907-978
Jin postérieurs 後晉/后晋	936-946	Jiangnan 江南 (Hubei)	907-963
Han postérieurs 後漢/后汉	947-950	Chu 楚 (Hunan)	907-951
Zhou postérieurs 後周/后周	951-960	Shu antérieurs 前蜀 (Sichuan)	907-925
		Min 閩/闽 (Fujian)	909-945
		Han du Sud 南漢/南汉 (Canton)	911-971
		Shu postérieurs 後蜀/后蜀 (Sichuan)	934-965
		Tang du Sud 南唐 (Jiangxi)	937-975
		Han du Nord 北漢/北汉 (Shanxi)	951-979

En 960, Zhao Kuangyin, un commandant de l'armée des Zhou postérieurs, se souleva contre le trône. Il mit fin à la dynastie et fonda la

sienne, qu’il nomma Song. Il lui fallut une quinzaine d’années pour annexer les autres royaumes qui se partageaient le territoire et unifier la Chine.

IV. – La civilisation des Tang

Les Tang marquent un tournant dans la construction de l’État impérial en Chine en ce qu’ils correspondent à « l’organisation définitive du mandarinat », pour reprendre les mots d’Étienne Balazs[2]. Ce mandarinat est lié à la figure du lettré-fonctionnaire qui, sous cette dynastie, est de plus en plus recruté par voie de concours. Il existe plusieurs types d’examens mandarinaux (*keju* 科舉/科举), qui ne donnent pas systématiquement un poste dans l’administration, mais correspondent davantage à une sorte d’inscription sur une liste de qualifications. Le plus prestigieux des titres conférés par ces examens est celui de *jinshi* 進士, « lettré accompli », aussi traduit par le terme de « docteur ». Le contenu des examens était fondé essentiellement sur la connaissance et l’exégèse des Classiques confucéens ; on testait peu les candidats sur leurs compétences techniques (en droit par exemple). Ce qui comptait surtout était leur compétence en matière de rédaction et les qualités morales qu’ils étaient censés avoir intériorisées grâce à l’étude des Classiques.

Le gouvernement central s’organisait autour de trois grands organes : le Grand Secrétariat (*zhongshusheng* 中書省/中书省), la Chancellerie (*menxiasheng* 門下省/门下省) et, le plus important des trois, le département des Affaires d’État (*shangshusheng* 尚書省/尚书省) qui chapeautait six ministères : Fonction publique (*libu* 吏部), Finances (*hubu* 戶部), Rites (*libu* 禮部/礼部), Armées (*bingbu* 兵部), Justice (*xingbu* 刑部), Travaux publics (*gongbu* 工部). Cette organisation restera essentiellement la même dans ses grandes lignes jusqu’à la fin de l’empire au début du XXe siècle.

La capitale des Tang, Chang'an, comptait sous Xuanzong 1 million d'habitants, dont de nombreux étrangers : Syriens, Arabes, Arméniens, Tartares, Tibétains, Coréens, Vietnamiens, Persans ou Japonais. La ville était un immense rectangle enceint de remparts de 9,7 par 8,6 kilomètres, maillé d'avenues nord-sud et ouest-est délimitant ainsi une centaine de quartiers fermés. Les Japonais s'inspireront de ce modèle pour construire la ville de Nara. Chang'an était l'aboutissement des routes de la soie qui connectaient la Chine à l'Occident par l'Asie centrale. Il s'agissait de routes non seulement commerciales, mais aussi diplomatiques. Par exemple, à partir de 711, Byzance envoya des ambassades chez les Tang tous les dix ans environ. L'influence chinoise se faisait sentir loin et c'est la bataille de Talas (du nom d'une rivière de l'actuel Kirghizistan) qui, en 751, opposa les Tang aux Abbassides, et qui mit un coup d'arrêt à l'avancée des Tang dans la région du Syr-Daria. Cela n'empêchera pas Haroun Al-Rachid d'envoyer en 798 une mission à Chang'an afin de nouer une alliance avec les Tang contre les Tibétains.

Sur le plan religieux, les Tang sont l'un des apogées du bouddhisme, notamment sous le règne de l'impératrice Wu Zetian, et aussi à la suite de la guerre civile de 755-763, qui stimule la ferveur. Mais en 845, cette religion subit une grande proscription de la part de l'empereur Wuzong (un fervent taoïste), qui s'attaqua également à toutes les religions étrangères, comme le nestorianisme. Cette Église chrétienne présente en Chine sous les Tang est connue notamment par la célèbre stèle dite « de Xi'an » érigée à Chang'an en 781 et découverte en 1623. Les violentes proscriptions seront abolies par le successeur de Wuzong dès 846.

Le taoïsme était quant à lui encouragé par le pouvoir impérial car la tradition voulait que le nom de famille de Laozi soit Li 李, le même que le clan impérial des Tang. Au VIII[e] siècle, dans les cérémonies officielles, le clergé taoïste avait la prééminence sur le clergé bouddhiste. Certains souverains de la fin de la dynastie firent même confectionner par des mages

taoïstes divers élixirs d'immortalité qu'ils essayèrent eux-mêmes, au grand dam des lettrés confucéens qui les conseillaient.

Dans le domaine culturel, les Tang sont passés à la postérité comme l'âge d'or de la poésie. Des poètes comme Li Bai, Du Fu, Wang Wei, Han Yu ou Bai Juyi, pour ne citer que quelques-uns des plus illustres, ont composé des centaines de quatrains, de huitains ou de ballades plus ou moins longues qui emplissent encore de nos jours les anthologies littéraires. L'une d'entre elles, élaborée au XVIIIe siècle, est devenue un classique en elle-même, les *Trois Cents Poèmes des Tang* (*Tangshi sanbaishou*).

Les thèmes favoris des poètes sont, outre la peinture de paysage (les « poèmes de montagnes et d'eau », *shanshui shi* 山水詩/山水诗, comme cela se dit en chinois), l'histoire, la nostalgie du pays natal ou le vin. Le poème de circonstance, notamment la visite à un ami ou la séparation, est également très pratiqué. La guerre civile des années 755-763 a également été un sujet important. Le poème le plus connu de Du Fu, le huitain « Scène de printemps » (*Chunwang* 春望), écrit en 757 en plein conflit, commence par ces distiques percutants :

> L'État en lambeaux, la nature persiste :
> En ville ce printemps, la végétation est dense.
> Ému par les événements : les fleurs me font pleurer.
> Défait par la séparation : les oiseaux sont poignants[3].

L'histoire tragique des amours de Yang Guifei et de l'empereur Xuanzong a aussi inspiré les poètes, et notamment Bai Juyi, né une vingtaine d'années après la fin tragique de la favorite. Il écrivit un long poème de près de cent vingt vers intitulé le « Chant des regrets éternels » (*Changhen ge* 長恨歌/长恨歌), qui se termine par ces mots que tous les Chinois connaissent par cœur :

Au ciel nous serons comme deux oiseaux
qui volent d’une seule paire d’ailes
Sur terre nous serons comme deux branches
qui s’entrecroisent sur un même tronc.
Terre et Ciel finiront par disparaître :
mais nous notre regret est éternel[4].

CHAPITRE V

Les Song
(960-1279)

Les Song représentent une rupture importante dans l'histoire de la Chine impériale. Ils sont souvent considérés comme la transition d'une période médiévale à des temps modernes. Il n'est pas un secteur des institutions politiques, de la société ou de l'économie qui ne soit profondément transformé durant cette dynastie. Cependant, l'un des bouleversements les plus durables, qui avait commencé sous les Tang, concerne l'élite administrative au pouvoir : les familles de vieille souche laissent en effet la place à une nouvelle classe, celle des lettrés-fonctionnaires, recrutés par des concours fondés sur des épreuves écrites. Cette méritocratie livresque s'imposera définitivement en terre chinoise.

L'histoire des Song est marquée par leurs rapports conflictuels avec leurs voisins du Nord, qui pèsent considérablement sur la politique intérieure, notamment en matière économique. On distingue deux périodes durant ces trois siècles : la première est celle des Song dits du Nord (960-1127), pendant laquelle la capitale est à Kaifeng (Henan). En 1127, les Song abandonnent le Nord, tombé aux mains des Jürchen, et ne contrôlent plus que la région située au sud du fleuve Huai. La capitale est Hangzhou (appelée Lin'an à l'époque), qui devient notamment un grand centre

culturel et économique. Cette période est celle des Song du Sud (1127-1279).

I. – La menace constante de la steppe

En 960, Zhao Kuangyin (connu sous le nom de Taizu des Song), un commandant des Zhou postérieurs, fonde la dynastie des Song et, en l’espace d’une quinzaine d’années, unifie le territoire en annexant les royaumes qui se partageaient la Chine. Il installe sa capitale à Kaifeng (comme les Cinq Dynasties qui l’avaient précédé). Si la Chine retrouve son unité après un demi-siècle de fragmentation – et même davantage, puisque la fin des Tang est marquée par une grande autonomie des seigneurs régionaux –, elle contrôle un territoire plus restreint que les Tang. Les Khitans, issus des steppes nordiques, dirigent alors Pékin.

Zhao Kuangyin et ses deux successeurs mettent en place un État centralisé efficace, en renforçant le pouvoir impérial, mais ils ne parviennent pas à se défaire de la pression des Khitans au nord, qui attaquent régulièrement les positions Song. En janvier 1005, une paix est finalement signée mais le prix à payer pour les Song est très lourd puisqu’ils sont contraints de verser un tribut annuel aux Khitans s’élevant à deux cent mille pièces de soie et 100 000 taels d’argent.

En 1038, une nouvelle menace se fait jour : celles des Tangut, qui s’installent à l’ouest et fondent l’État des Xi-Xia (Xia occidentaux). Ils dominent alors sur la boucle des Ordos et le couloir du Gansu. Les Khitans, quant à eux, s’étendent : ils progressent à l’est vers la Corée et à l’ouest, poussent jusqu’à l’actuelle Kashgar au Xinjiang.

En 1044, les Song signent un traité avec les Xi-Xia et s’engagent à leur verser à eux aussi un lourd impôt annuel sous forme de soieries, d’argent et de thé. Les Khitans renégocient à la hausse le tribut qu’ils reçoivent, ce qui

accroît un peu plus la pression économique de celui-ci sur les finances des Song.

II. – Réformistes et conservateurs

Face aux menaces septentrionales, le pouvoir impérial des Song cherche à réformer sa politique. Le premier des réformateurs est Fan Zhongyan, précurseur d'un mouvement à venir plus important. Nommé chancelier de 1040 à 1045 afin de contrecarrer la progression des tangut Xi-Xia, il ne propose au fond qu'un aménagement d'institutions déjà existantes. C'est sous le règne de l'empereur Shenzong (r. 1067-1085) que les réformes les plus importantes sont entreprises, après la nomination de leur architecte, Wang Anshi. Le programme de celui-ci, appelé « Nouveaux Modèles » (*xinfa* 新法), inspiré par des conceptions libérales et par des préoccupations pratiques d'administration, concerne aussi bien les institutions (recruter et gérer le personnel administratif), que les domaines économiques (accroître les revenus de l'État) et militaires (renforcer l'appareil militaire). Une forte opposition se fait jour dans les rangs mêmes des ministres ; le chef de file des conservateurs est alors Sima Guang, un lettré et un historien de premier plan. Ce sont au fond deux factions – réformistes contre conservateurs – qui vont lutter pendant plus d'une vingtaine d'années, jusqu'au début du XIIe siècle.

Les réformes ne réussissent toutefois pas à redresser la situation intérieure. La misère paysanne ne disparaît pas, les finances sont en danger et la menace barbare au nord s'alourdit. En 1120, une importante insurrection éclate dans le Zhejiang, menée par Fang La, et une autre, dirigée par Song Jiang, ravage le Shandong. Les Song en viennent à bout, mais sont affaiblis. En 1125, les Jin (Jürchen) annexent l'empire Liao des Khitans. Débarrassés de leurs vieux rivaux, ils se tournent vers les Song et

l’année suivante, prennent Kaifeng et font prisonnier l’empereur Huizong, qui venait d’abdiquer en faveur de son fils, Qinzong, lui aussi capturé. Trois mille personnes de la cour des Song passent ainsi aux mains des Jin. Huizong mourra en captivité. Il laisse à la postérité le souvenir d’un artiste égaré sur le trône : esthète accompli, grand calligraphe, poète émérite, il fut un piètre souverain.

III. – Le repli des Song au sud

Huizong et Qinzong une fois capturés par les Jin, au nord, un frère de ce dernier se proclame alors empereur des Song à Nankin en 1127. En 1138, il installe sa capitale sur l’actuelle Hangzhou, qui devait briller de mille feux pendant plusieurs siècles et qui fera l’émerveillement de Marco Polo lorsqu’il s’y rendra à la fin du XIIIe siècle, puis d’Odoric de Pordenone un peu plus tard. Malgré la menace constante des Jin, qui attaquent régulièrement le nord de l’empire Song et le contraignent à de lourds tributs et indemnités, une certaine douceur de vivre marque les Song du Sud – qui ne chercheront même plus à reconquérir le Nord –, où l’on voit fleurir philosophie, littérature et historiographie.

Sur le plan économique, deux phénomènes attirent l’attention : l’essor du commerce et le contrôle de l’État. Le volume des échanges entre régions s’accroît, notamment du fait des voies de communication fluviales, le long du Yangzi et des différents canaux qui existent au sud. Le commerce extérieur se développe également, par la mer (grâce à l’usage de la jonque de haute mer) puisque les routes d’Asie centrale sont alors coupées. Les Song exportent des soieries et des céramiques ; celles-ci ont été retrouvées jusqu’en Inde et à Zanzibar (Tanzanie) ou au Caire (Égypte). Ils importent des bois précieux, des parfums, des perles, de l’ivoire ainsi que des épices. L’État interdit l’exportation de pièces de monnaie et encourage les échanges

en nature. Il a le monopole des émissions de monnaie et de billets de banque ainsi que de celui du commerce du thé et du sel.

Il se développe ainsi une classe de riches marchands, notamment à Hangzhou mais aussi à Suzhou, qui se font bâtir d'immenses villas pourvues de jardins d'agrément restés célèbres.

L'installation de la cour à Hangzhou a considérablement bénéficié à la ville, qui s'est embellie et agrandie : elle passe ainsi de 500 000 habitants en 1170, à 1 million en 1275. Hangzhou est une cité lacustre : de nombreux canaux la traversent et elle compte cent dix-sept ponts en 1271. L'intense activité commerciale et culturelle qui y règne en fait un centre où l'on trouve tout ce qui se produit dans l'empire. Les lieux de divertissement y sont nombreux, et l'on ne compte plus les cabarets, restaurants et maisons de thé où tout un chacun se presse. La ville est limitrophe d'un vaste lac (15 kilomètres de circonférence et 3 mètres de profondeur en 1275), le lac de l'Ouest (*Xihu* 西湖), qui est en plein centre de la cité actuelle du fait du développement urbain. Sous les Song, le lac est couvert de bateaux de toutes tailles et de tous genres. Nombreuses sont les embarcations de plaisance qui proposent chanteuses, restauration et jeux divers. Marco Polo, qui visite la ville une vingtaine d'années après sa conquête par les Mongols, livrera cette description, proche de celle que l'on trouve dans les sources chinoises de l'époque :

> On voit sur ce lac un grand nombre de bateaux et de barques de toutes dimensions, destinés en partie aux plaisirs […] Quiconque désire prendre un divertissement avec sa famille ou avec ses amis n'a qu'à choisir une de ces barques ; il s'en trouve toujours qui sont garnies de beaux sièges, tables et tout l'attirail nécessaire à une réception. […] Vraiment une excursion sur ce lac est un divertissement plus agréable qu'aucun de ceux que l'on peut goûter à terre. […] Il s'étend sur toute la longueur de la ville si bien que les

spectateurs dans les barques, de la distance où ils se trouvent, découvrent en son entier, dans toute sa beauté et sa grandeur, un admirable panorama d'innombrables palais, de temples, de monastères, de jardins remplis de hauts arbres et descendants jusqu'au bord de l'eau[1].

En quatre siècles, des Tang aux Song, l'Empire chinois s'est métamorphosé : il s'est considérablement animé, a vu son commerce se développer comme jamais et a montré une grande avidité pour les plaisirs et les divertissements, notamment dans les grands centres comme Hangzhou. La figure du lettré-fonctionnaire s'est imposée et la carrière dans la fonction publique par le biais des concours est devenue l'aspiration majeure des jeunes gens pouvant y prétendre. Mais d'un autre côté, la petite paysannerie s'est quant à elle enfoncée un peu plus dans la misère et la précarité.

La menace de la steppe eut raison des Song. Ce ne furent pas leurs ennemis héréditaires, les Khitans, qui y parvinrent, mais un autre peuple non moins guerrier : les Mongols.

IV. – Une culture lettrée

Dans le domaine des arts visuels et des techniques, les Song se sont illustrés par leur peinture et leur céramique. Parmi les plus grands peintres figure Mi Fu, qui est aussi auteur de divers textes critiques et de traités sur l'art de la peinture. L'empereur Huizong, parce qu'il est lui-même bon peintre, surveille de près son Académie de peinture, impose sujets et style et suscite une forme d'académisme. Sa passion des beaux objets et des peintures le fait enrichir considérablement les collections impériales. Pour ce qui est des céramiques, les grès et les porcelaines cuits à haute température sont de mieux en mieux maîtrisés. Aboutissement d'un

processus commencé dès la fin du VIII[e] siècle, la production se développe considérablement afin de répondre à une demande urbaine de plus en plus forte et exigeante en termes de qualité et de décors.

Dans le domaine littéraire, les Song représentent la grande époque de la poésie lyrique appelée *ci* 詞/词. Pièces brèves dont la prosodie se fonde sur un corpus limité d'airs préexistants, les *ci* ont commencé à être composés dès les Tang et les Cinq Dynasties. Le genre s'épanouit sous les Song et reste depuis attaché à cette dynastie, bien qu'il ait également été très pratiqué sous celle des Qing. Tous les grands lettrés des Song ont composé des *ci*, y compris les souverains, mais les noms de Su Shi (Dongpo), Huang Tingjian, Lu You, Xin Qiji, ou celui de la poétesse Li Qingzhao sont entrés dans le panthéon littéraire chinois. Le poème le plus connu de cette époque – du moins aujourd'hui – est sans doute celui qu'écrivit Su Dongpo à l'occasion d'une fête de l'automne, où l'on célèbre la lune en pensant à ses proches :

> Depuis quand existe la lune argentée ?
> Une coupe à la main je demande au Ciel bleu
> Quel jour de l'année
> Ce serait aujourd'hui dans le palais des cieux. […]
> Pourquoi quand on se sépare est-elle toujours ronde ?
> On s'unit dans la joie et on se quitte dans la peine ;
> Ainsi elle décroît voilée ou pleine.
> La perfection n'est pas de ce monde.
> J'espère qu'on vivra longtemps et que même séparés
> De mille lieues, on pourra admirer sa beauté[2].

Le théâtre (*zaju* 雜劇/杂剧) connaît également un certain essor, ainsi que les contes populaires (*huaben* 話本/话本), annonçant par là les

développements sans précédent que connaîtront ces genres à l'époque des Ming.

La philosophie est marquée par un palier important : sous les Song se déploie en effet une nouvelle philosophie appelée néoconfucianisme en Occident, mais que la tradition chinoise nomme quant à elle *lixue* 理學/理学, littéralement « étude de l'ordre naturel » (aussi traduit par « étude du principe »), ou *daoxue* 道學/道学, « étude du Dao ». Cette école de pensée est attachée au nom de Zhu Xi (1129-1200), mais de nombreux autres penseurs avant lui et après ont contribué au mouvement des idées sous les Song, tels Zhou Dunyi, Zhang Zai, les frères Cheng ou encore Lu Xiangshan. Les écrits de Zhu Xi – fort nombreux – et son interprétation de la tradition morale confucéenne – qu'il replace dans un système cosmologique et métaphysique riche et complexe – exerceront une influence considérable et deviendront l'orthodoxie de l'État jusqu'à la fin de l'empire.

Parallèlement à la philosophie, nombre de lettrés et de personnalités politiques se consacrent à l'histoire et à l'élaboration d'imposants ouvrages ou collections, souvent à l'initiative du pouvoir impérial. L'heure est en effet à la synthèse et à la redécouverte du passé : l'archéologie, la philologie, l'épigraphie et plus largement l'antiquarisme se développent. En cela, on pourrait dresser un parallèle entre les Song et la Renaissance occidentale. Citons quelques-unes de ces entreprises. Le lettré Ouyang Xiu, insatisfait des ouvrages historiques disponibles, rédige à nouveaux frais une *Nouvelle Histoire des Tang* (*Xin Tangshu*) puis une *Nouvelle Histoire des Cinq Dynasties* (*Xin Wudaishi*) qui remplacent rapidement les histoires plus anciennes. Sima Guang, chef de file des conservateurs à la cour des Song du Nord, élabore, en prélevant des textes dans les sources anciennes, une vaste histoire de la Chine de 403 av. J.-C. à 959 apr. J.-C. sous forme annalistique intitulée *Miroir général pour aider à gouverner* (*Zizhi tongjian*), qui devient un modèle en la matière. Li Tao s'en inspire et en

compose une suite consacrée aux Song du Nord, la *Version longue de la suite au Miroir général pour aider à gouverner* (*Xu zizhi tongjian changbian*). Zhu Xi abrège quant à lui Sima Guang et produit un *Compendium du Miroir général* (*Tongjian gangmu*) où il exprime sa propre vision moralisante de l'histoire.

Dans le domaine encyclopédique, plusieurs ouvrages sont à retenir. La *Monographie complète* (*Tongzhi*) de Zheng Qiao et la *Critique générale des textes et des documents* (*Wenxian tongkao*) de Ma Duanlin, d'une part, qui portent principalement sur l'histoire, l'administration et l'État. Quatre autres ouvrages de grande envergure se sont d'autre part imposés comme des chefs-d'œuvre et ont été surnommés les « Quatre Grands Livres des Song » (*Song si dashu* 宋四大書/宋四大书). Il s'agit soit d'encyclopédies soit de compilations : l'*Anthologie du Parc de la littérature* (*Wenyuan yinghua*), l'*Encyclopédie impériale de l'ère Taiping* (*Taiping yulan*), la *Vaste anthologie de l'ère Taiping* (*Taiping guangji*) ainsi que le *Miroir historique de la bibliothèque impériale* (*Cefu yuangui*). On peut mentionner également la *Géographie universelle de l'ère Taiping* (*Taiping huanyu ji*).

Sous les Song, la plupart des fonctionnaires sont recrutés par le biais de concours écrits. Il existe trois niveaux de concours, et ils sont organisés tous les trois ans : au niveau local, dans les préfectures, au niveau provincial, dans les capitales de provinces, et au palais impérial. Le nombre de candidats est très élevé : de l'ordre de plusieurs milliers dans chaque province. Le sud-est (actuelles provinces de Zhejiang, Jiangsu et Fujian) est une pépinière de lettrés, les candidats y sont particulièrement nombreux. Le recours aux examens mandarinaux stimule considérablement l'imprimerie – les étudiants ont en effet besoin de manuels et de textes classiques sur lesquels portent les épreuves. Les balbutiements de l'imprimerie remontent aux VIIIe-IXe siècles, sous les Tang, lorsque les autorités religieuses ont souhaité diffuser images pieuses et sutras bouddhiques. La technique employée alors est celle de la xylographie : les pages des textes sont

gravées sur des planches de bois, qui sont ensuite imprégnées d’encre, à la manière de tampons. Cela permet une reproduction rapide des textes comme des images ; les planches xylographiques peuvent notamment être conservées dans des dépôts pour de nouveaux tirages ultérieurs. La collection des manuscrits de Dunhuang conservée à la British Library abrite, par exemple, en son sein l’un des plus anciens textes xylographiés au monde : un exemplaire du *Sûtra de diamant* (*Jingang jing*) datant de l’année 868. Il s’agit d’un rouleau de 5 mètres de long par 27 centimètres de large.

L’impression par caractères mobiles existe en Chine dès le XIe siècle, mais, procédé complexe et coûteux, il ne remplace véritablement la xylographie que très tard, au XIXe siècle.

Des voix se sont élevées sous les Song contre cette innovation technique qui banalisait, d’une certaine manière, le livre, faisant de lui un objet trop simple à se procurer et qui perdait ainsi le respect qui lui était dû. On rapporte que Zhu Xi dit un jour :

> L’imprimerie a fait que les livres sont devenus sans valeur. Les jeunes gens et les enfants y sont si habitués qu’ils ne les considèrent pas plus que des choses ordinaires ou des ustensiles[3].

Su Dongpo, quant à lui, se désespéra de constater que face à la surproduction de livres, les étudiants étaient devenus paresseux :

> J’ai rencontré de vieux lettrés qui disaient que dans leur jeunesse ils ne pouvaient acquérir le *Shiji* (de Sima Qian) et le *Hanshu* (de Ban Gu), et quand par bonheur ils y parvenaient, ils copiaient eux-mêmes ces livres et les récitaient jour et nuit de peur de ne pas s’en souvenir. […] Les livres sont tellement nombreux et si aisément accessibles que les étudiants devraient multiplier par deux ou par

> cinq leurs capacités dans les compositions littéraires et les disciplines scientifiques par rapport aux gens de jadis. Pourquoi donc les jeunes gens lettrés et les candidats aux examens abandonnent-ils leurs livres et ont-ils des discussions sans fondement ?

Malgré ces critiques, l'imprimerie xylographique s'installa durablement en Chine et contribua à la diffusion et au développement des savoirs et des techniques. L'avance de la Chine sur l'Europe à cette époque et peu après frappera d'étonnement – à juste titre – les voyageurs européens médiévaux comme Marco Polo.

CHAPITRE VI

La Chine sous tutelle mongole (1276-1368)

Après la chute des Song du Sud en 1276-1279, et pendant un siècle, la Chine ne fut pas dirigée par des souverains chinois, mais par des empereurs mongols qui adaptèrent, sans le bouleverser, le système impérial chinois à la *yasa*, la loi organique mongole. La Chine n'était pas elle-même un empire : elle était alors l'une des quatre composantes d'un empire plus vaste, sur lesquelles régnaient des descendants de Gengis Khan. Ces quatre domaines (appelés Ulus en mongol), issus de la partition du vaste empire de Gengis Khan entre ses quatre fils (Ögödei, Jochi, Djaghataï et Tolui), étaient : le domaine du Grand Khan, en Chine et en Sibérie ; la Horde d'or, à l'ouest, qui incluait des principautés russes ; le domaine de Djaghataï, en Asie centrale ; l'Ilkhanat, de la Turquie à la Perse.

Théoriquement, le Grand Khan avait la suprématie sur les autres, mais au cours du XIIIe siècle, ce pouvoir ne devint guère plus que symbolique. De fait, les quatre domaines étaient des pouvoirs indépendants.

La paix mongole qui caractérisa ce vaste édifice permit au XIIIe et au XIVe siècle de nombreux échanges commerciaux et diplomatiques entre l'Europe et l'Asie, le voyage de Marco Polo étant le plus illustre d'entre eux.

I. – Gengis Khan et la conquête mongole

Les Mongols sont, à l'origine, un peuple qui nomadisait dans une zone située au nord de la Chine et au sud du lac Baïkal. À la fin du XII[e] siècle et au début du XIII[e], un chef du nom de Temüjin (qui signifie « le forgeron »), né vers 1162, fédéra les clans sous son autorité, se fit élire Grand Khan (c'est-à-dire grand souverain) en 1206 lors d'une assemblée des chefs et prit le nom de règne de Gengis Khan, le « Souverain Océan » (« au pouvoir vaste comme l'océan »).

Contrairement au système impérial chinois, qui privilégiait la succession par primogéniture mâle, le pouvoir, chez les Mongols, se transmettait selon le principe de la tanistrie, qui voulait que ce soit le plus valeureux guerrier adulte du clan royal qui prenne la suite du khan décédé, parfois au terme d'une véritable lutte. Cette élection, qui opposait le plus souvent les fils de l'ancien khan, était décidée lors d'une assemblée appelée khuriltaï. C'est là le cœur du système khanatique du monde turco-mongol. Sur son lit de mort (1226), Gengis Khan fit en sorte que ce soit son fils aîné, Ögödei, qui lui succède. La génération suivante pratiqua à nouveau la tanistrie – Möngke, neveu d'Ögödei, triompha de ses cousins – et Kubilaï, frère de Möngke, parvint quant à lui au pouvoir non seulement par sa force, mais aussi par son habilité politique. Il fut élu Grand Khan des Mongols en 1260 et c'est son nom qui est attaché à la conquête de la Chine. Les empereurs mongols qui régnèrent par la suite en Chine pendant un siècle ne furent qu'à deux reprises seulement les fils de celui qui précéda, ce qui montre toute la force du système khanatique pendant la dynastie mongole.

La conquête mongole ne fut pas rapide, mais se révéla d'une efficacité redoutable, les Mongols régnant par la terreur qu'ils inspiraient, malgré leur nombre limité. Cette conquête s'étendit, depuis les steppes du nord, vers l'Asie orientale, et sa partie sud. L'Iran fut conquis en 1256, Bagdad prise en 1258. La conquête finira par toucher l'Europe dès les années 1240 : les

Mongols furent à Moscou en 1237, à Kiev en 1240 et aux faubourgs de Vienne en 1242. La Horde d'or régnera sur la Russie jusqu'au XIVe siècle, et se maintiendra en Crimée jusqu'au XVIe.

Sur le front de l'Asie orientale, la progression mongole fut un peu plus lente, notamment après l'unification du nord de la Chine. Un traité fut signé en 1210 avec les Tangut (Xi-Xia), ce qui ouvrit la voie vers le sud. En 1215, Zhongdu (Pékin) fut prise et les Jin furent obligés de se déplacer plus au sud, à Kaifeng. En 1226, les Xi-Xia furent annexés. L'année suivante marqua le décès de Gengis Khan auquel succéda son fils Ögödei, qui poursuivit les conquêtes en Chine. Kaifeng tomba aux mains des Mongols en 1233. L'année d'après marqua l'annexion des Jin ; les Mongols étant désormais maîtres de la Chine du Nord, leur cible principale fut alors les Song du Sud. Ils mirent quarante ans à annexer les Song, du fait de nombreuses dissensions internes mais aussi parce que le centre de la Chine regorge de rivières, de montagnes et d'agglomérations urbaines. La guerre à la mongole n'y était guère possible, il fallait pratiquer une guerre de sièges, ce qui n'était pas la spécialité des cavaliers de la steppe.

II. – Les Yuan

En 1260, Kubilaï devint Grand Khan et préféra Pékin (nommée à l'époque Khanbalik, la « ville du Khan ») à la Karakorum de Mongolie, capitale de l'empire depuis Ögödei en 1235. En 1271, il fonda une dynastie « à la chinoise » à laquelle il donna le nom de Yuan 元, qui signifie « la primordiale », « l'origine », en référence à un texte du *Livre des mutations* (*Yijing*).

De 1268 à 1273, au prix d'un siège de cinq ans, il parvint à prendre les places fortes de Xiangyang et de Fancheng au Hubei, ce qui lui ouvrit la voie vers le moyen Yangzi. À la fin de 1275, toutes les armées descendirent

par la vallée du fleuve et convergèrent vers Hangzhou, capitale des Song du Sud. En 1274, l'empereur Duzong des Song, décédé, fut remplacé sur le trône par un enfant de 4 ans. Deux années plus tard, Hangzhou fut prise, mais l'enfant souverain ne fut pas tué, bien au contraire : il fut envoyé à Kubilaï qui le traita avec humanité, en lui octroyant une rente. Le dernier empereur des Song devait mourir presque cinquante ans plus tard de mort naturelle. Un dernier sursaut de résistance Song se maintint toutefois à Canton, où des légitimistes Song intronisèrent un autre enfant souverain ; mais en 1279, il fut jeté dans la mer par l'un de ses serviteurs qui ne voulait pas qu'il tombe aux mains de l'ennemi. La Chine se retrouva alors pour la première fois de son histoire sous la domination d'un peuple étranger sur l'intégralité de son territoire.

Une fois sur le trône du Fils du Ciel, Kubilaï voulut continuer ses conquêtes en Asie orientale et du Sud-Est. Si la Corée accepta sa suzeraineté, les corps militaires qu'il envoya au Japon (1274, 1281) subirent des échecs. En 1281, c'est un typhon qui empêcha les armées mongoles d'accoster au Japon : ce vent divin, *shenfeng* 神風 / 神风 , est appelé *kamikazé* en japonais et c'est de là que vient le terme de kamikaze. En Asie du Sud-Est, les campagnes contre le Tonkin (Nord Viêt Nam) et le royaume de Champa (Sud Viêt Nam) (1283, 1285, 1287) furent des échecs. C'est en Chine que Kubilaï s'imposa avec un certain succès, par son intelligence politique et administrative mais aussi par sa longévité : il mourut octogénaire, en 1294.

Durant son règne, il reprit à son compte le système des Song et rallia à sa dynastie suffisamment de lettrés-fonctionnaires chinois pour faire fonctionner l'État. L'économie fut stimulée notamment par une politique de grands travaux qui donnèrent naissance au Grand Canal des Yuan (fondé en grande partie sur un système préexistant), qui permettait l'acheminement des produits depuis Hangzhou jusqu'à Pékin. Cela étant, les Mongols au pouvoir en Chine s'installèrent en maître partout et mirent en place des

militaires aux points stratégiques. Inférieurs sur le plan numérique, ils organisèrent la société en pratiquant une discrimination raciale assez vexatoire pour les Chinois. En effet, afin de se prémunir contre de possibles insurrections des peuples soumis, la société fut divisée selon une hiérarchie de quatre groupes : en premier venaient les Mongols, les plus privilégiés ; en deuxième, les peuples d'Asie du Nord et d'Asie centrale (les Turcs ouïghours par exemple, alliés des Mongols pendant la conquête, mais aussi les Tibétains, les Iraniens de Transoxiane), qui jouissaient d'avantages ; en troisième, les Chinois du Nord, qui vivaient sous la domination des Jin, mais aussi les Jurchen ; en dernier, les Chinois du Sud, anciens sujets des Song, les derniers à s'être soumis aux Yuan.

Cette hiérarchie entraînait des répercussions tant dans l'administration que dans la justice. Les Chinois, au bas de l'échelle, ne pouvaient ni porter des armes ni apprendre la langue mongole ; de plus, ils étaient soumis à des couvre-feux. Les mariages mixtes leur étaient interdits.

Sur le plan religieux, les Mongols eurent une politique de tolérance. Le bouddhisme, le taoïsme, le christianisme ainsi que l'Islam cohabitaient dans l'empire. Les Mongols eux-mêmes se tournèrent vers le bouddhisme tibétain, le lamaïsme, favorisé par les souverains, sans toutefois abandonner la vieille religion chamanistique des steppes. C'est sous les Yuan que se constituèrent au Turkestan oriental (le Xinjiang actuel), au Gansu et au Yunnan des communautés musulmanes, chinoises et ouïghoures. Le nestorianisme, quant à lui, était la principale école chrétienne qui prospérait à l'époque.

Le fossé culturel qui séparait Mongols et Chinois était très grand et explique en grande partie pourquoi l'État des Yuan ne parvint pas à se maintenir au-delà d'un siècle. En effet, la construction politique des Yuan commença à se fissurer dans les années 1350. À partir de cette date, diverses révoltes populaires éclatèrent, sur fond de sectes religieuses, parmi lesquelles celle des Turbans rouges. La réaction nationale chinoise au joug

mongol se cristallisa en la personne de Zhu Yuanzhang, futur fondateur des Ming.

III. – Un monde ouvert

Si la conquête mongole a été particulièrement sanglante, y compris en Europe de l'Est (Kiev est mis à sac en 1240), la *pax mongolica* qui a suivi a facilité considérablement les échanges commerciaux et diplomatiques d'un bout à l'autre du continent eurasiatique. Les Mongols ont fait tout leur possible pour permettre la circulation des hommes et des marchandises en construisant ou réhabilitant des routes et en mettant en place un réseau de relais de poste très efficace. Un système de péage fut également élaboré, ce qui permit au Grand Khan de percevoir des taxes. Pour faciliter le commerce, le papier-monnaie, qui existait depuis le IXe siècle sous la forme de billets au porteur ou de lettres de change, fut massivement utilisé par l'État, ce qui évita ainsi aux commerçants d'avoir à transporter des valeurs comme l'or ou l'argent. Cette monnaie fut l'un des instruments de l'unité du grand empire et fit l'émerveillement de Marco Polo :

> Tous ces billets portent le sceau du seigneur. Il [le Grand Khan Kubilaï] en fait faire chaque année une grande quantité – cela ne lui coûte rien – de quoi payer tous les trésors du monde. Et quand ces billets ont été faits comme je vous ai dit, il s'en sert pour tous ses paiements, il fait interdire par toutes ses provinces, par toutes ses cités et partout où il est le suzerain que nul, s'il tient à la vie, ne les refuse, car il serait sans tarder mis à mort. Je vous assure que chacun les accepte volontiers parce que partout où on va, c'est la terre du Grand Khan, qu'on les y accepte et qu'on s'en sert pour payer les

marchandises qu’on achète et qu’on vend comme s’ils étaient d’or fin[1].

Graduellement, les rentrées fiscales se firent de moins en moins importantes, si bien que l’État mongol multiplia les émissions de papier sans couverture suffisante. Ce système fortement inflationniste s’effondra avec la dynastie.

Une dizaine d’ambassades et de missions furent envoyées depuis l’Europe sur une cinquantaine d’années entre 1250 et 1300, sans toutefois laisser une trace substantielle dans la documentation historique. L’histoire a tout de même gardé la mémoire de religieux envoyés en ambassade et de voyageurs qui ont parcouru les milliers de kilomètres séparant l’Europe de l’Asie orientale ; parfois, les récits de leurs pérégrinations ont été conservés. Marco Polo est certes le plus illustre d’entre eux, mais il fut précédé par quelques autres. L’un des premiers, Jean du Plan Carpin (vers 1182-1252), un moine franciscain italien, fut envoyé à Karakorum en 1245 auprès du Grand Khan Ögödei par le pape Innocent IV pour faire la paix et évangéliser. Il revint l’année d’après avec une lettre fort menaçante… Huit ans plus tard (1253), c’est le moine Guillaume de Rubrouck qui fut envoyé par le roi de France saint Louis. La mission fut aussi un échec sur le plan diplomatique, mais comme Jean du Plan Carpin, le récit qu’il fit de son voyage est une mine de renseignements sur les contrées traversées. En 1289, le pape Nicolas IV envoya en Perse Jean de Montecorvino et lui demanda de pousser jusqu’en Chine. Il prit la mer en 1291 puis ne donna plus signe de vie jusqu’en 1305. Nommé archevêque de Pékin, il poursuivit sa mission évangélisatrice en Chine, construisit des églises, fit traduire la Bible en mongol. Il mourut à 80 ans dans sa patrie d’adoption après une vie digne d’un roman. Le moine franciscain italien Odoric de Pordenone séjourna quant à lui trois ans à Pékin entre 1316 et 1329. Il s’y rendit par

voie terrestre jusqu'en Iran puis par voie maritime, d'abord à Canton puis à Fuzhou.

Le plus connu de tous ces explorateurs fut sans conteste Marco Polo, issu d'une riche famille de marchands vénitiens. Son père et son oncle firent le voyage en Chine en 1265 et en revinrent porteurs d'une lettre de Kubilaï pour le pape. Ils repartirent en Chine en 1271, avec Marco, munis d'une lettre du pape pour Kubilaï. Ils restèrent dix-sept ans en Chine, et il semblerait que Kubilaï se soit pris d'amitié pour le jeune Marco, à qui il confia plusieurs missions ici et là dans l'empire. Les Polo rentrèrent en Europe en 1295, par voie de mer, à l'occasion d'une ambassade envoyée par le Grand Khan en Perse. Lors de la guerre entre Venise et Gênes, Marco Polo fut emprisonné (ou peut-être simplement pris en otage) pendant trois ans et profita de ce temps pour raconter son voyage à son codétenu Rustichello de Pise, qui le mit par écrit. Le manuscrit original est perdu, mais il s'est transmis en ancien français (parmi d'autres versions) sous le titre *La Description du monde*. Grâce au récit de Marco Polo, les Européens en surent davantage sur les Yuan qu'ils n'en avaient jamais su sur aucune période précédente de l'histoire de la Chine. Son récit est globalement à prendre au sérieux, même s'il est émaillé de notations parfois difficilement crédibles ou vérifiables, ou même d'emprunts à des récits fabuleux assez connus. Il décrit non seulement les pays traversés durant son long périple, mais aussi la cour et le faste du règne de Kubilaï, l'administration de la Chine, les campagnes militaires du Grand Khan et l'histoire des gengiskhanides. Les contemporains de Marco Polo crurent avoir affaire à un récit imaginaire, et ce n'est qu'au XVe siècle que les réalités topographiques qu'il décrit furent prises en compte dans la cartographie.

Les Occidentaux ne furent pas les seuls à entreprendre un grand voyage dans le vaste empire mongol. À la même époque que Marco Polo, l'Ouïghour nestorien Rabban Bar Sauma, né en 1225 à Pékin et mort en 1294 à Bagdad, fut reçu en ambassade par l'empereur byzantin Andronic II

Paléologue puis par plusieurs souverains européens, dont Philippe le Bel (1287). L'Ilkhan Arghun l'avait envoyé afin de sceller des alliances pour combattre les musulmans du Moyen-Orient. Ce fut un échec sur ce plan, mais la mission permit à Sauma de découvrir Byzance et l'Europe qu'il décrivit avec son regard singulier dans son journal.

Ibn Battuta, célèbre voyageur marocain, se rendit quant à lui en Chine par voie de mer (il accosta à Quanzhou) au milieu du XIVe siècle, où il s'émerveilla, entre autres, du papier-monnaie, de l'usage du charbon ou des objets en laque.

En 1951 fut découverte à Yangzhou la stèle funéraire d'une Italienne décédée en Chine en 1342, Catherine de Viglione. Elle témoigne de l'existence d'une communauté de marchands italiens installés dans cette ville où Marco Polo aurait eu une charge administrative une soixantaine d'années auparavant.

IV. – Les Mongols après les Yuan

Après l'effondrement des Yuan, et plus généralement la dislocation des quatre domaines hérités de Gengis Khan au XIVe siècle, les Mongols ne disparurent pas de l'histoire. En Chine, ils représentaient toujours un danger pour la dynastie des Ming et furent, sous les Qing, des alliés des Mandchous ; leur influence culturelle sur ceux-ci n'est pas négligeable. En effet, l'écriture servant à noter le mandchou est reprise de celle des Mongols au XVIIe siècle (ceux-ci l'avaient eux-mêmes empruntée aux Ouïghours) ; le bouddhisme tibétain, largement patronné par les Mandchous et notamment l'empereur Qianlong (sa tombe est couverte d'inscriptions bouddhiques en tibétain), fut un facteur de rapprochement entre les deux peuples ; il est possible que les Mandchous se soient convertis au

bouddhisme pour reproduire le précédent politique des Mongols. De nombreuses épouses de souverains ou de nobles mandchous furent en outre choisies dans l’aristocratie mongole, certaines parmi les descendantes de Gengis Khan. Ce fut le cas de la mère de l’empereur Shunzhi, Bumbutai, épouse de Huang Taiji, empereur fondateur des Qing. Sous les Qing, les Mongols bénéficiaient d’une relative autonomie administrative ainsi que d’un régime juridique spécial. Le fait que Mandchous et Mongols partageaient une histoire et des coutumes venues de la steppe explique cette alliance.

L’héritage de Gengis Khan, politique comme symbolique, sera revendiqué par plusieurs souverains ou communautés au cours du temps. Par ses descendants directs, les gengiskhanides, évidemment, mais aussi les princes moscovites médiévaux. En effet, ces princes n’hésitèrent pas à se présenter comme des khans… C’est au XVIe siècle, avec Ivan le Terrible, que le terme de tsar (une variante de César) vint remplacer le terme khan et la référence à l’héritage mongol. Les Moghols d’Inde font eux aussi partie des héritiers de Gengis Khan, par la lignée de Tamerlan (1336-1405), qui, d’ascendance turque, prit soin de prendre une épouse gengiskhanide. Leur nom même de Moghol est une déformation de Mongol.

Actuellement, les Mongols se répartissent entre la République de Mongolie, où ils sont 3,3 millions, la Russie, où ils sont 600 000 (Bouriates et Kalmouks), et la Chine (principalement la province de Mongolie intérieure), où leur nombre est de près de 6 millions. Il y a ainsi davantage de Mongols en Chine qu’en Mongolie.

CHAPITRE VII

La restauration nationale des Ming (1368-1644)

Les Ming furent fondés par Zhu Yuanzhang, un chef d'insurgés aux origines paysannes, qui avait été moine bouddhiste dans sa jeunesse. Habile meneur d'hommes, il se démarqua des autres chefs de guerre qui s'étaient soulevés dans le Sud contre le joug mongol en traitant avec humanité les villes et villages qui tombaient sous sa coupe. Considéré comme un libérateur par les populations locales, il se rendit maître de la région de Nankin en 1356 et, en 1367-1368, eut sous son autorité tout le Sud. Il marcha alors sur Pékin.

I. – Zhu Yuanzhang, l'empereur Hongwu

Zhu Yuanzhang n'eut guère d'efforts à fournir pour prendre la capitale des Yuan, tant les dissensions et les rivalités entre les chefs mongols étaient grandes. En septembre 1368, le dernier souverain des Yuan, Toghan Temür, s'enfuit de Pékin pour aller se réfugier en Mongolie. Zhu Yuanzhang fut alors proclamé empereur par ses soldats et fonda officiellement la dynastie des Ming. Il adopta alors comme nom d'ère Hongwu et ne devait plus en

changer jusqu’à sa mort. Il inaugura ainsi un nouvel usage des noms d’ère, qui devinrent dès lors une façon de désigner l’empereur, puisque chaque souverain n’ouvrait qu’une seule ère, à son intronisation ou peu après.

Hongwu ne déplaça pas sa capitale, il la maintint à Nankin. Les provinces du Nord étaient en effet saturées d’éléments « barbares » après presque deux siècles et demi de domination non chinoise. La restauration nationaliste partit donc du Sud, mais Hongwu prit soin non seulement de faire administrer le Nord par des fonctionnaires du Sud et d’y installer des domaines princiers, mais aussi de faire venir du Nord des gens qu’il affecta dans le Sud. En 1370, il restaura le système des examens mandarinaux, afin de fournir à l’État un nouveau vivier d’agents administratifs.

Du fait du départ des Mongols de la Plaine centrale, les terres agricoles, devenues vacantes pour une bonne part d’entre elles, furent données aux paysans pauvres ainsi qu’aux soldats, ce qui suscita un essor de l’agriculture. On estime qu’au milieu du règne de Hongwu, la production de céréales était le double de celle des Yuan. Le commerce profita également de cet élan général, d’autant que le Grand Canal, trait d’union entre le Nord et le Sud, fut rapidement remis en état.

La société elle-même fut réorganisée avec en premier lieu l’abandon du système ethnique des Yuan. La population fut enregistrée, des cadastres précis furent établis, et des responsables chapeautant une centaine de familles furent mis en place afin de permettre une meilleure surveillance et de rendre difficiles les émigrations. Les familles avaient en effet interdiction de changer de lieu de résidence. Un nouveau Code pénal, intitulé *Code des Grands Ming* (*Da Ming lü*), fut proclamé.

L’administration impériale se fit progressivement de plus en plus autocratique et absolutiste, Hongwu acceptant à la fin de son règne de moins en moins les contradictions et étant enclin à la paranoïa. En 1380, il fit exécuter un haut fonctionnaire et les quelque trente mille personnes impliquées dans l’affaire et supprima le poste de Premier ministre. En 1393,

à la suite d’un complot, il fit supplicier quinze mille personnes à Nankin. Peu de ceux qui l’avaient aidé à fonder sa dynastie eurent une fin heureuse.

Hongwu appliqua une politique de fermeture maritime (*haijin* 海禁) qui interdisait toute activité commerciale par voie de mer. Le commerce international se déroulait par le biais du système du tribut, très encadré. Cette politique fut assouplie plusieurs fois durant la dynastie, mais elle se maintint sous les Qing.

II. – L’empereur Yongle et ses successeurs

Fils cadet de Hongwu, Yongle ne lui succéda pas directement, mais fut le troisième empereur des Ming après avoir déposé son neveu. Son règne marque l’un des apogées de la dynastie dans les domaines économique, politique et culturel. Il eut en particulier, comme son père, une politique relativement agressive face aux Mongols et parvint à saper l’autorité des gengiskhanides en jouant des rivalités entre clans.

Yongle ordonna la dix-huitième année de son règne (1406) le début des travaux des palais de la Cité interdite[1] de Pékin, son fief, où il décida de déplacer la capitale, donnant au centre de la ville les contours qu’elle possède encore, avec un gigantesque ensemble fermé de 1 kilomètre de long et 760 mètres de large. Les travaux s’étalèrent sur quinze ans et nécessitèrent la participation de deux cent mille ouvriers. Le transfert de la capitale eut lieu en 1421. Dès lors, Pékin devint capitale d’un empire chinois, ce qu’elle n’avait jamais été auparavant. Yongle la préféra à Nankin car il souhaitait dominer à la fois la Chine propre et les steppes mongoles du nord.

Yongle fut un grand patron des arts et des lettres. Il commandita en particulier la plus grande encyclopédie jamais réalisée en Chine jusqu’à cette époque : le *Grand Compendium de l’ère Yongle* (*Yongle dadian*),

publié en 1408. Il s’agit d’un recueil de citations classées thématiquement – c’est ainsi que se présentent les encyclopédies dans la Chine traditionnelle – provenant de sept à huit mille ouvrages différents. Le *Grand Compendium* contenait près de vingt-trois mille *juan*, onze mille volumes (dont soixante d’index) et nécessita quatre cents lettrés et mille huit cents copistes pour être réalisé. Il ne fut jamais imprimé parce que la dépense aurait été trop importante, mais une copie fut réalisée en 1567. L’original disparut au milieu du XVIIe siècle lors de plusieurs incendies ; quant à la copie, elle disparut morceau par morceau au cours des XVIIIe et XIXe siècles, notamment du fait des destructions et spoliations dues aux puissances étrangères occidentales. De nos jours, il n’en reste plus qu’environ quatre cents volumes, dont plusieurs centaines dans des bibliothèques étrangères (Angleterre, France, États-Unis et Japon).

Les Ming eurent, à l’instar des Mongols mais d’une manière différente, des visées expansionnistes, notamment en direction de l’outre-mer. C’est sous cette dynastie, sous le règne de Yongle puis de son successeur Xuande, que furent lancées de grandes expéditions maritimes. Il s’agissait alors de faire reconnaître par des pays tiers (notamment en Asie du Sud-Est et dans l’océan Indien) la puissance et le prestige de l’Empire chinois. Yongle (puis Xuande) lança une série d’expéditions dont il confia le commandement à un eunuque musulman, Zheng He, qui avait servi dans son gynécée avant qu’il ne monte sur le trône. Zheng He partit sept fois entre 1405 et 1433 et ses voyages le menèrent en Asie du Sud-Est (Champa, Java, Sumatra, Siam), en Inde (Ceylan, Calicut, Cochin), dans le Golfe persique (Ormuz), en mer Rouge (Djedda) et jusqu’en Afrique (Mogadiscio). Ces expéditions comprenaient plusieurs dizaines de très grandes jonques qui embarquaient plus de vingt mille personnes à chaque fois. La marine chinoise surpassait alors celles du Portugal et de l’Espagne de l’époque, qui ne se lancèrent dans des voyages aussi longs qu’à la toute fin du XVe siècle (Vasco de Gama). Elle eut ainsi raison de la piraterie japonaise qui avait infesté les

mers de Chine au début du siècle. Zheng He laissa un souvenir si vivace en Asie du Sud-Est qu'il y fut divinisé et que son culte est toujours vivant, notamment au temple de Sam Poo Kong à Semarang (Java).

Le retour de Zheng He lors de la septième et dernière expédition marqua la fermeture de l'empire Ming et son repli. Sa puissance maritime déclina considérablement, et la piraterie japonaise repartit de plus belle au XVIe siècle (1540-1565), ravageant les côtes orientales. Cela renforça chez les Ming une tendance au contrôle des étrangers et à une restriction du commerce privé. Les Mongols subirent de plein fouet cette politique et exercèrent des pressions sur les frontières nord. Pékin fut même assiégée quelques jours en 1552 et l'un des souverains Ming, Zhengtong, fut fait prisonnier par les Mongols à l'occasion d'une campagne militaire ayant mal tourné en 1449. Il resta un an chez les Mongols et l'un de ses frères fut intronisé en son absence. Il ne dut son retour au pouvoir qu'à une révolution de palais.

III. – Les derniers feux des Ming et le problème des eunuques

La fin du XVIe siècle, et plus précisément les débuts du règne de l'empereur Wanli (1573-1619), fut une période relativement faste pour les Ming, un *modus vivendi* ayant été établi avec les Mongols. La petite bourgeoisie urbaine se développa, une classe de grands marchands et d'hommes d'affaires connut un certain essor, et la société fut marquée par des progrès techniques tant sur le plan artisanal (métiers à tisser, imprimerie, céramique) qu'agricole (l'arachide, la patate douce, le sorgho). La Cour, dirigée habilement pendant la minorité de Wanli par un régent et ministre nommé Zhang Juzheng, mena une politique de restauration

économique en réduisant ses propres dépenses, en prenant la défense de la petite paysannerie face aux gros propriétaires et en régulant les eaux du fleuve Jaune, sempiternel problème dans la Plaine centrale. La mort de Zhang Juzheng en 1582 marqua le retour au pouvoir des eunuques et le déclin des finances publiques. Au train de vie somptuaire de la Cour s'ajoutèrent le coût d'une ruineuse guerre de Corée (1593-1598) contre les Japonais, et les rentes versées aux membres d'une famille impériale toujours plus nombreux.

Les eunuques étaient théoriquement des hommes castrés dans leur enfance pour servir dans la partie privée du palais impérial, qu'on a coutume d'appeler le gynécée, puisque c'est dans cette zone que vivaient les femmes de l'empereur. La raison pour laquelle ces hommes étaient castrés était évidemment qu'ils ne puissent être à l'origine de bâtards impériaux. Certains eunuques, en contact direct et régulier avec le souverain, devinrent des confidents, des amis, des conseillers de celui-ci. Lorsque la Cour était faible, ils parvenaient à se faire nommer ministre et, dans certains cas, à avoir la haute main sur les affaires de l'État. Les eunuques captèrent le pouvoir à plusieurs reprises dans l'histoire de la Chine : sous les Han postérieurs, à la fin des Tang et sous les Ming. Leur influence sous cette dernière dynastie est grandement liée à la création d'un nouvel organe à la Cour, le Conseil privé, qui court-circuitait les structures ministérielles traditionnelles. Un eunuque a particulièrement marqué les mémoires : il s'agit de Wei Zhongxian (1568-1627), devenu sous la plume des historiens l'archétype de l'eunuque ivre de pouvoir. Il se serait fait castrer adulte afin d'obtenir un emploi au palais pour payer des dettes de jeu. Nommé en 1621 directeur des Tombeaux impériaux, il noyauta la Cour et contrôla rapidement l'administration centrale. Un parti de fonctionnaires légitimistes (le parti de l'académie Donglin) s'opposa à lui, en vain, et subit ses purges sanglantes. Wei nomma ses partisans un peu partout et rapidement la corruption s'étendit ; diverses insurrections populaires

éclatèrent alors aux quatre coins de l'empire. Wei Zhongxian mourut assassiné à la veille de l'intronisation du dernier souverain des Ming, Chongzhen.

La dynastie était alors déjà mourante. La conjonction de crises de subsistances, de plusieurs rébellions menées par Li Zicheng et Zhang Xianzhong et d'une mauvaise décision pour les réprimer lui fut fatale. Les Mandchous s'emparèrent du trône impérial en 1644. Peu avant, l'empereur Chongzhen avait quitté le palais et s'était pendu à la branche d'un arbre de la colline de Charbon (au nord de la Cité interdite). Il laissa à la postérité ce mot désespéré : « Ayant laissé le pays m'échapper, je ne puis regarder mes ancêtres dignement et ne mérite pas de m'éteindre dans les appartements impériaux[2]. »

IV. – La culture des Ming

L'histoire a retenu les noms de quatre grands peintres surnommés les « Quatre Maîtres des Ming » (*Ming sijia* 明四家) : Shen Zhou (1427-1509), Wen Zhengming (1470-1559), Tang Yin (1470-1523), et Qiu Ying (vers 1494-1552). Les trois premiers se firent un nom pour leurs peintures, mais aussi pour leur poésie et leurs calligraphies. La dynastie est également marquée par un développement de la peinture de portrait, notamment funéraire, qui gagne en réalisme et en précision. La peinture de paysage atteint des sommets, grâce à l'usage de la couleur.

Les Ming sont l'une des grandes époques de la céramique. Dès la fondation de la dynastie, Hongwu fait rebâtir la manufacture impériale de Jingdezhen au Jiangxi, où se centralise presque toute la production. C'est à Gaoling, situé près de ce site, que provient une argile blanche à laquelle sera donné en Occident le nom de kaolin, à la base de la fabrication de porcelaine. Elle est exportée jusqu'à Ispahan (Iran), en Égypte et à Istanbul.

La spécialité Ming est la polychromie et le décor historié. Les porcelaines de type « bleu et blanc » (*qinghua* 青花), celles aux « trois couleurs » (*sancai* 三彩, vert-jaune-violet aubergine), ou aux « cinq couleurs » (*wucai* 五彩, avec addition de bleu et de rouge) sont particulièrement en vogue. La porcelaine devient presque une discipline annexe de la peinture tant les décors se font minutieux et reproduisent silhouettes féminines, fleurs, papillons, autant de thèmes chers aux peintres.

Les Ming sont marqués par un développement exponentiel de la production éditoriale, tous domaines confondus. Cela s'explique non seulement par une amélioration des techniques d'imprimerie, mais aussi par l'augmentation du nombre d'étudiants préparant les concours mandarinaux et l'accroissement d'un lectorat avide de lectures divertissantes. Dans le domaine littéraire, bien que tous les genres aient été pratiqués sous les Ming, la dynastie est surtout célèbre pour ses pièces de théâtre, ses récits et ses romans en langue vulgaire, c'est-à-dire rédigés non pas en chinois classique, mais dans un idiome proche de la langue parlée.

Le théâtre a en Chine des origines religieuses : il s'agissait d'interpréter certains récits aux vertus propitiatoires selon un calendrier liturgique défini. Graduellement, le genre est devenu un spectacle de divertissement à part entière, parlé et chanté, qui s'est considérablement développé sous les Yuan, aux XIIe et XIIIe siècles. Les grands dramaturges des Yuan sont Guan Hanqing et Ma Zhiyuan ; le chef-d'œuvre de cette époque est *Le Pavillon de l'Ouest* (*Xixiang ji*)[3] de Wang Shifu. Le théâtre Ming profite du déploiement sans précédent de l'imprimerie ; les livrets se vendent à un lectorat important. Deux genres dominent : le *zaju* 雜劇/杂剧 (« spectacles variés »), qui rassemble les théâtres locaux, et le *chuanqi* 傳奇/传奇 (« transmettre l'étrange »), un théâtre davantage littéraire. La pièce la plus illustre, véritable *Roméo et Juliette* à la chinoise, est *Le Pavillon aux pivoines* (*Mudan ting*)[4] (1598) de Tang Xianzu, une œuvre fleuve qui raconte l'histoire d'une passion amoureuse au-delà de la mort. Ces pièces

étaient si longues qu'elles étaient souvent jouées sous forme d'extraits et que les dramaturges prenaient soin, à intervalle régulier, de récapituler l'intrigue afin que le lecteur/spectateur s'y retrouve.

Dans le domaine de la prose, les contes et nouvelles, dont l'origine remonte sans doute aux aide-mémoire utilisés par des conteurs professionnels, font la fortune des libraires-éditeurs, qui impriment à bon marché des recueils souvent illustrés. Deux auteurs, ou plutôt anthologistes, sont à retenir. Le premier, Feng Menglong, publia de 1620 à 1625, trois recueils aux titres évocateurs, *Propos éclairants pour édifier le monde*, *Propos pénétrants pour avertir le monde* et *Propos éternels pour éveiller le monde*. Les cent vingt contes de ces *Trois Propos* (*sanyan*), comme on les appelle en chinois, sont très variés et touchent autant au genre policier, à l'histoire d'amour qu'aux *mirabilia*. Malgré leurs titres, ces recueils ressortissent à la littérature de divertissement, tout comme les anthologies de Ling Mengchu réunies sous un titre on ne peut plus accrocheur : *Frapper la table d'étonnement en s'écriant « extraordinaire ! »*. Le succès des contes de Feng Menglong et de Ling Mengchu fut tel qu'un florilège de quarante récits tirés de leurs recueils fut publié dans les années 1640 sous le titre *Spectacles curieux d'aujourd'hui et d'autrefois*[5].

C'est sous les Ming que furent composés quatre romans-fleuve que la tradition a appelés les « Quatre Livres extraordinaires » (*si da qishu* 四大奇書/四大奇书), tant est grande leur renommée encore aujourd'hui. Tous les Chinois, quelle que soit leur classe sociale, les connaissent et les ont lus. Deux furent publiés au XIVe siècle : *Les Trois Royaumes* (*Sanguo yanyi*) de Luo Guanzhong, qui appartient au genre historique, et *Au bord de l'eau* (*Shuihu zhuan*), un roman de cape et d'épée. Deux autres sont plus tardifs. Il s'agit de *La Pérégrination vers l'Ouest* (*Xiyou ji*), de Wu Cheng'en, qui est un récit fantastique sous forme de quête religieuse, et *Fleur en Fiole d'or* (*Jin Ping Mei*). Ce dernier est un roman de mœurs (avec de nombreux passages érotiques, ce qui a fait son succès) qui se déroule dans une famille

de la bourgeoisie. Il annonce le chef-d'œuvre des Qing, *Le Rêve dans le pavillon rouge* (*Honglou meng*), de Cao Xueqin, qui quant à lui se concentre sur une famille de la haute aristocratie[6].

Les Ming virent l'arrivée de plusieurs missionnaires occidentaux, comme Matteo Ricci (1552-1610), qui fut l'un des premiers jésuites à pénétrer en Chine à cette époque. Il y passera près de trente ans. C'est également sous les Ming que les Portugais s'installent à Macao en 1557, faisant de ce lieu une base arrière des missions catholiques et un comptoir commercial important.

CHAPITRE VIII

L'empire sino-mandchou des Qing (1644-1911)

En 1644, Pékin, capitale du vaste empire des Ming, tombe aux mains d'une population non chinoise venue du nord-est, les Mandchous, qui y installent leur dynastie, les Qing. Celle-ci est amenée à durer plus de deux siècles et demi et sera le dernier régime impérial que connaîtra la Chine. Le XVIIIe siècle constitue l'apogée de cette période, non seulement en termes politiques, mais également du point de vue économique et culturel. L'empreinte laissée par les Mandchous sur la Chine est encore bien visible de nos jours, ne serait-ce que dans les frontières de la République populaire actuelle ou la Cité interdite que l'on peut visiter à Pékin.

I. – De la conquête à l'apogée

À la fin du XVIe siècle et au début du XVIIe, le nord-est de la Chine (ce que l'on appelle communément la Mandchourie) est peuplé de groupes ethniques divers, souvent proches par la langue et le mode de vie. Le futur clan impérial des Qing, les Aisin Gioro ainsi que leurs voisins immédiats ne sont pas des pasteurs nomades, comme les Mongols ; l'économie de la

région qu’ils occupent (approximativement le bassin du fleuve Liao, dans l’actuelle province du Liaoning) repose essentiellement sur l’agriculture et la chasse, et, dans une mesure moindre, sur le commerce avec les voisins chinois de la dynastie des Ming et les Coréens.

L’essor du pouvoir politique qui allait conquérir la Chine des Ming est dû à l’œuvre de trois chefs du clan des Aisin Gioro, Nurhaci, Huang Taiji et Dorgon, qui fut de fédérer, de centraliser et, dans une certaine mesure, de siniser divers peuples et clans dont ils prirent progressivement la tête. En 1636, Huang Taiji change le nom dynastique de son pouvoir, les Jin postérieurs, en Qing, et adopte le nom de Mandchou (*manzhou* 滿洲/满洲) pour désigner son peuple, les Jürchen 女真 – celui-là même qui avait fondé la dynastie des Jin aux XIIe-XIIIe siècles. Il se déclare Fils du Ciel. En cela, il revendique le trône de la Chine des Ming occupé par l’empereur d’alors, Chongzhen. La guerre contre les Ming franchit dès lors une nouvelle étape et l’occasion tant attendue par les Qing se présente en 1644. Les Ming traversent en effet une crise sans précédent : en 1644, un chef insurgé chinois, Li Zicheng, profite de la faiblesse de la cour pour occuper la capitale et s’y déclarer empereur. Chongzhen, ne voyant aucune issue, met fin à ses jours. C’est alors que le général Wu Sangui, voulant venger l’affront commis par l’usurpateur, appelle les Mandchous à l’aide, espérant ainsi déloger Li Zicheng et restaurer les Ming. Les Qing aident certes Wu Sangui à mettre Li Zicheng en fuite, mais une fois dans la capitale, ils s’en emparent et installent le jeune Fulin sur le trône impérial, qui règne alors sous le nom d’ère de Shunzhi. C’est le premier empereur mandchou qui règne sur la Chine.

Si la date retenue habituellement par l’historiographie pour marquer le passage des Ming aux Qing est la conquête de Pékin en 1644, il faut cependant se garder de penser que l’installation des Mandchous en Chine s’opère rapidement. En effet, durant les trente ou quarante ans qui suivent, les Mandchous doivent faire face à trois obstacles de taille qui auraient pu

détruire leur pouvoir s'ils ne les avaient pas surmontés. Ce sont d'abord les révoltes de loyalistes Ming désireux de restaurer leur dynastie ; ensuite, une organisation pirate menée dans le Sud par le clan Zheng, et notamment Zheng Chenggong (connu aussi sous le nom de Koxinga) ; enfin, une série de révoltes provoquées par trois feudataires chinois durant les années 1673-1681, dont Wu Sangui.

C'est dans les années 1680, une fois toutes ces crises surmontées, que l'empire est définitivement stabilisé. La phase de conquête étant passée, s'ouvre alors avec Kangxi, le fils de Shunzhi, une phase de conciliation entre les conquérants et leurs sujets chinois.

Kangxi, qui exerce le pouvoir personnellement à partir de 1669, modifie la politique de ses aînés, qui avait été très dure pour les Chinois, à qui, par exemple, il fut imposé de porter la natte, se conformant ainsi à un usage proprement mandchou. Son objectif est de rallier à sa dynastie les lettrés-fonctionnaires chinois ou du moins de diminuer leur ressentiment. Pour ce faire, il sinise considérablement son gouvernement et organise en 1679 un examen spécial pour recruter les lettrés les plus prestigieux de l'empire. Il lance divers travaux académiques, promeut l'orthodoxie néoconfucéenne et voyage à six reprises dans le sud du pays afin de manifester ostensiblement son intérêt pour cette région, traditionnelle pépinière de lettrés et première victime des politiques fiscales du début des Qing. Durant son règne, il se déplace des dizaines de fois dans son empire, notamment dans les capitales de provinces situées à l'ouest. Afin de montrer qu'il est le Fils du Ciel authentique, digne successeur des précédents empereurs chinois, il se rend également dans la ville natale de Confucius au Shandong et célèbre en outre près du mont Taishan, un haut lieu sacré, des sacrifices aux montagnes, ce qu'aucun empereur Ming n'avait fait. En ne considérant plus le territoire pris aux Ming comme une nation à soumettre et en s'adaptant autant que possible aux usages politiques chinois, Kangxi jette les fondements d'un empire Qing véritablement sino-mandchou.

Par son long et brillant règne, Kangxi laisse l'image d'un empereur éclairé, protecteur des arts et des lettres, et réconciliateur des Mandchous et des Chinois. Ce fut en Chine l'équivalent d'un Louis XIV, qui était d'ailleurs son contemporain.

Le règne de son fils, Yongzheng, bien que court – il ne dure qu'une douzaine d'années – est quant à lui marqué par une politique de remise en ordre. En effet, sur le plan intérieur, ce souverain est un monarque capable et très actif. Il renforce l'autorité centrale, fait de son mieux pour faire respecter les lois dans l'empire, réforme les finances – ce qui accroît sensiblement les revenus de l'État –, l'administration et s'attaque au vaste problème de la corruption des fonctionnaires. Pour ce faire, il crée une sorte de prime destinée à « cultiver la probité » (*yanglian* 養廉/养廉), une expression qui est le nom même de ce complément de salaire. Yongzheng s'illustre également par sa volonté de moraliser le pays en y propageant des valeurs confucéennes favorables à la pérennité de la dynastie. Ces réformes politiques sont dans l'ensemble couronnées de succès ; Yongzheng peut transmettre ainsi à son fils et successeur Qianlong un empire riche, prospère et bien tenu.

À son avènement, cela fait quelque quatre-vingt-dix ans que les Qing sont établis en Chine. Aussi, dans le domaine institutionnel, Qianlong ne se livre-t-il à aucune réforme substantielle, contrairement à ce qu'avait fait son père Yongzheng. En revanche, pour faire face à un certain déclin de l'identité mandchoue – en particulier la langue –, il fait son possible pour remettre à l'honneur la culture de ses ancêtres et s'arrange dans le domaine politique pour que les hauts fonctionnaires mandchous jouissent toujours de la primauté sur leurs homologues chinois. De manière générale, Qianlong, bien que passionné par la culture chinoise, a une attitude bien plus favorable aux Mandchous que ses deux prédécesseurs.

Le règne de Qianlong est marqué en premier lieu par un grand nombre de campagnes militaires dont certaines étendent considérablement le

territoire contrôlé par l’empire, notamment en Asie centrale : le monarque soumet définitivement les Dzoungares (un peuple mongol, 1755-1757), pacifie les musulmans du Turkestan (1757-1759), mate des rébellions au Tibet (1747-1749, 1771-1776, 1790-1792) et à Taïwan (1787-1788), fait la guerre en Birmanie (1766-1770) et au nord du Viêt Nam (1786-1789). La plus grande de ses victoires est sans conteste la résolution définitive du problème dzoungare – ce peuple est quasiment exterminé –, ce qui permet l’intégration de la vallée de l’Ili et du Turkestan oriental à l’empire, régions qui deviennent le Xinjiang 新疆, littéralement les « nouveaux territoires ».

Qianlong est également tout au long de son règne un grand protecteur des arts et des lettres : il comprend que la culture est un enjeu politique de taille et veut montrer à ses sujets, et en particulier aux lettrés chinois, qu’il est un défenseur et un préservateur du savoir. Il fait réécrire l’histoire officielle de la conquête, hissant au rang de héros nationaux les résistants morts pour les Ming, afin de mieux valoriser la loyauté à la dynastie régnante. Fervent collectionneur, il réunit une vaste collection d’antiquités, en particulier des bronzes, des sceaux et des peintures. Il est lui-même bon calligraphe et s’adonne autant que possible à la poésie. Il s’entoure, à la cour, de savants et d’artistes occidentaux, notamment les peintres jésuites Jean-Denis Attiret (1702-1768) et Giuseppe Castiglione (1688-1766), ce dernier ayant déjà été au service de son père et de son grand-père. Castiglione réalise non seulement de nombreux portraits du souverain, mais conçoit également les palais occidentaux du Jardin de la clarté parfaite (Yuanming yuan 圓明園/圆明园), un vaste palais d’Été commencé sous Kangxi.

En 1795, Qianlong fête ses soixante années de règne. Afin de manifester sa piété filiale, l’une des vertus cardinales du confucianisme, il décide de ne pas gouverner plus longtemps que son grand-père Kangxi et abdique au profit de son quinzième fils, qui exerce le pouvoir à partir de

1796. Qianlong, désormais revêtu du titre d'« empereur retiré », vit encore pendant trois ans, et meurt en 1799 à l'âge de 89 ans.

Le XVIIIe siècle est l'un des âges d'or que connut la Chine dans le domaine intellectuel, peut-être même le dernier de la période impériale. Cet apogée culturel fut possible non seulement en raison d'une conjonction économique et sociale particulièrement propice, mais aussi parce que les souverains mandchous favorisèrent activement l'essor des arts et des lettres. L'époque est marquée par deux phénomènes décisifs : les travaux académiques officiels et les procès littéraires, deux phénomènes concomitants et apparemment contradictoires qui s'expliquent parce que le pouvoir impérial cherche alors autant à enrayer toute forme de contestation et de critique de la part des lettrés chinois qu'à se poser comme un défenseur, un continuateur et un préservateur de la culture chinoise. Il s'agit également de se rallier les lettrés en leur confiant des tâches valorisantes, c'est-à-dire des travaux où ils pourraient manifester toute l'étendue de leur érudition, comme la réalisation de la *Collection complète en quatre magasins* (*Siku quanshu*) qui rassemble trois mille sept cents ouvrages copiés à la main en huit exemplaires.

La Chine est, au XVIIIe siècle, riche, puissante et prospère, cela en grande partie grâce à l'intelligence politique des souverains mandchous et aux mesures qu'ils appliquent. Loin d'avoir détruit la culture chinoise, ils l'ont au contraire fait briller de mille feux.

II. – L'intrusion étrangère et l'effondrement

Si le XVIIIe siècle est celui de la gloire, le XIXe est celui du déclin, des crises et des diverses déprédations provoquées par les puissances occidentales. Sur le plan intérieur, après la mort de Qianlong, l'empire n'a

plus les moyens de faire face à sa population, qui a pratiquement doublé entre 1750 et 1800, alors que le nombre de fonctionnaires reste le même. Les finances publiques sont au plus mal, car les caisses de l’État ont été vidées tout au long de la seconde moitié du règne de Qianlong. Les souverains qui suivent ne parviennent pas à redresser la barre, car, outre les problèmes économiques, ils doivent faire face à une corruption généralisée ainsi qu’à divers soulèvements : révolte des Taiping (1850-1864), révolte des Nian (1853-1868), révolte des Turbans rouges (1854). Vingt années d’insurrection se soldent par la mort de dizaines de millions de personnes.

Au XVIIIe siècle, les souverains Qing, et particulièrement Qianlong, refusent d’ouvrir grand les portes de leur empire au commerce occidental, ce qui déplaît aux puissances européennes, qui développent alors leurs réseaux commerciaux en Asie. Les Qing ne leur ouvrent que le seul port de Canton au milieu du siècle et le commerce avec l’Occident se passe au travers d’un système appelé le Cohong 公行 (le « syndicat » ou la « guilde »), qui limite les échanges à un nombre réduit de gros négociants.

C’est dans ce contexte qu’arrive en Chine, à la toute fin du XVIIIe siècle, l’ambassade Macartney (1793-1794), envoyée à la cour de Qianlong par le roi Georges III d’Angleterre (r. 1760-1820). L’objectif principal est de développer les échanges commerciaux en faisant ouvrir davantage de ports et en implantant une présence diplomatique à Pékin. Ses demandes ne sont pas satisfaites. Cette mission très décevante pour l’Angleterre est le point de départ en Europe d’une sinophobie qui ne cesse de s’accentuer tout au long du XIXe siècle[1].

Au début du siècle, les Anglais importent le thé chinois et introduisent en Chine de grandes quantités d’opium qu’ils font produire à bas coût en Inde. L’opium est en théorie interdit, mais les autorités chinoises ne réagissent que dans les années 1830. Un commissaire spécialement envoyé à Canton, Lin Zexu, devient l’homme fort de la lutte anti-opium et, lors d’un geste symbolique, fait détruire par le feu en 1839 d’importants stocks

d'opium. Cet acte est le *casus belli* qui déclenche la première guerre de l'opium (1839-1842) opposant les Qing à l'Angleterre, laquelle en sort victorieuse. Les conditions imposées par cette dernière dans le cadre du traité de Nankin (29 août 1842) forcent l'ouverture de la Chine : cinq ports (aussi appelés concessions) sont ouverts au commerce (Canton, Xiamen, Fuzhou, Ningbo, Shanghai), les étrangers qui y sont installés jouissent du privilège d'extraterritorialité ; l'île de Hong Kong devient britannique. Les dispositions du traité, qui sont étendues aux autres puissances occidentales les années suivantes, ne suffisent pas à apaiser l'appétit des puissances étrangères. Le territoire chinois est en effet encore interdit aux étrangers. La seconde guerre de l'opium (1856-1860), déclenchée par l'Angleterre et la France, est encore plus défavorable aux Qing : onze nouveaux ports sont ouverts, les puissances occidentales installent des légations dans la capitale Pékin et l'opium est légalisé. Kowloon, péninsule située en face de Hong Kong, est concédée aux Anglais. Cette guerre se termine par la destruction et le pillage du palais d'Été (Yuanming yuan), ce qui devait rester, dans la mémoire collective chinoise, une grande humiliation. Le système des « traités inégaux » des guerres de l'opium, comme ils sont appelés dans l'historiographie chinoise, dominera quant à lui les relations entre la Chine et les puissances étrangères pendant près d'un siècle.

Face à la puissance militaire des États étrangers, le pouvoir mandchou tente de se réformer, d'abord par une politique d'« autorenforcement » (aussi appelée « gestion à la mode occidentale », *yangwu* 洋務/洋务) appliquée par de grands administrateurs comme Li Hongzhang. Mais celle-ci est limitée à l'échelle locale et au domaine industriel (armement, sidérurgie). La guerre franco-chinoise de 1884-1885, qui arrache l'Indochine à la sphère d'influence chinoise, enterre définitivement ces réformes insuffisantes. La Cour est alors sous la coupe de l'impératrice douairière Cixi (Tseu-hi), épouse de l'empereur Xianfeng et mère de

Tongzhi, qui préside aux destinées de l'empire de 1861 jusqu'à sa mort en 1908.

La guerre de 1894-1895 contre le Japon dépèce un peu plus la Chine : à l'issue du traité de Shimonoseki (1895), Taïwan devient japonaise (elle le restera jusqu'en 1945) et les Qing doivent en outre payer une indemnité considérable. L'idée que des réformes radicales sont nécessaires s'impose. L'empereur Guangxu tente alors de s'affranchir de l'impératrice douairière Cixi et lance en 1898 une série de réformes ambitieuses (monarchie constitutionnelle, éducation inspirée de modèles occidentaux) dont l'architecte est Kang Youwei, un lettré réformiste. Le jeune souverain s'entoure également d'intellectuels comme Liang Qichao ou Tan Sitong, acquis à la modernité occidentale. Finalement, au bout d'à peine trois mois (on parlera des « Cent Jours »), les conservateurs de la Cour, Cixi en tête, ont raison de ce vent de réforme. Les instigateurs sont décapités (comme Tan Sitong) ou s'enfuient au Japon, comme Kang Youwei et Liang Qichao. Guangxu est retenu captif au (nouveau) palais d'Été (le Jardin de l'harmonie préservée, *yiheyuan* 頤和園 / 颐和园), pendant que Cixi gouverne.

En 1900 éclate la révolte des Boxeurs (*yihetuan* 義和團 / 义和团, « milice de justice et de concorde »), une insurrection anti-étrangère liée à une société secrète appelée le Lotus blanc. Soutenus par la Cour, qui voit d'un bon œil ce mouvement anti-occidental, les Boxeurs assiègent la capitale. Ils sont dispersés par une armée internationale sous commandement allemand. L'issue de cette crise est encore une fois très défavorable aux Qing, qui doivent accepter les très dures conditions du « Protocole des Boxeurs » en 1901 : une indemnité astronomique qui devra être payée en affectant les revenus des douanes chinoises à des banques occidentales.

La Cour lance alors une série de réformes (les « Nouvelles politiques ») qui représentent un tournant politique majeur : la voie vers une monarchie

constitutionnelle est engagée dès 1906. Le système de recrutement des fonctionnaires par les concours mandarinaux est abandonné (1905). Le modèle éducatif est clairement occidental : en 1905, plus de neuf mille Chinois poursuivent des études au Japon, tourné vers l'Occident depuis les réformes de Meiji commencées en 1868. Un nouveau Code pénal, inspiré des législations occidentales, est promulgué en 1910.

Malgré ce vent réformiste à la Cour, un mouvement antimonarchiste et antimandchou se diffuse. Sun Yat-sen fonde en 1905 une association politique révolutionnaire à laquelle il donne le nom de Ligue jurée (Tongmenghui 同盟會/同盟会), ancêtre direct du Guomindang 國民黨/国民党 (parti nationaliste). Sa doctrine politique se fonde sur ce qu'il a appelé les trois principes du peuple (aussi appelés triple démisme : *sanmin zhuyi* 三民主義/三民主义) : indépendance du peuple, souveraineté du peuple et bien-être du peuple. La Ligue jurée organise entre 1905 et 1911 quelques soulèvements locaux qui se révélèrent des échecs, mais en octobre 1911, une révolte militaire éclate à Wuchang (au Hubei) et déclenche un vaste mouvement de sécession qui touche peu à peu la plupart des provinces. L'assemblée des délégués provinciaux élit le 29 décembre Sun Yat-sen président de la République de Chine qui est proclamée le 1er janvier 1912. Les Qing cessent alors de gouverner la Chine et le jeune empereur d'alors, Puyi, abdique le 12 février.

Le système impérial laisse alors la place à une république moderne, mais encore fragile, qui ne parviendra pas à se maintenir quatre décennies sur le continent. En 1949, Mao Zedong proclame en effet à Pékin la naissance de la République populaire de Chine ; la République de Chine se réfugie à Taïwan, où elle demeure encore de nos jours.

III. – Les Qing : un vaste empire multiethnique

C’est sous les Qing, et plus particulièrement au XVIIIe siècle, que le territoire contrôlé par l’Empire chinois (sino-mandchou dans le cas présent) atteint son extension maximale : en 1759, l’empire, peut-être le plus vaste au monde après l’Empire russe, s’étend sur 13 millions de kilomètres carrés, environ quatre millions de plus que l’actuelle République populaire de Chine (9,736 millions de kilomètres carrés). Il englobe alors la Mongolie, l’île de Taïwan et des territoires qui appartiennent de nos jours à la Russie. En outre, son ère d’influence ne se limite pas à ce vaste ensemble, de nombreux pays d’Asie (Viêt Nam, Siam, Birmanie, Népal, Philippines, Corée) reconnaissent en effet sa suzeraineté et en sont plus ou moins dépendants. L’Empire Qing est alors le géant de l’Asie et, jusqu’aux guerres de l’opium, au milieu du XIXe siècle, il ne souffre d’aucun ennemi digne de rivaliser avec lui.

L’empire que les empereurs mandchous contrôlent depuis Pékin – sa population s’élève au XVIIIe siècle à environ 800 000 personnes et atteint 1 million si on ajoute les faubourgs – se partage en cinq grands ensembles gagnés graduellement, à des époques et dans des circonstances différentes :

(1) L’ensemble le plus vaste de l’empire, qui représente environ la moitié de sa superficie, est la Chine des dix-huit provinces, cœur de la civilisation chinoise proprement dite, appelée également la Chine propre. Il s’agit de l’ancien territoire des Ming que les Mandchous gagnent progressivement à partir de la conquête de 1644.

(2) La Mongolie qui comprend, sous les Qing, le territoire couvert par l’actuelle Mongolie ainsi que celui de la Mongolie intérieure (Neimenggu, province de la République populaire de Chine), ce qui représente près de 3 millions de kilomètres carrés.

(3) La Mandchourie, région d’origine des souverains Qing. Elle correspond au nord-est de la Chine actuelle et couvre les provinces actuelles du Liaoning, du Jilin et du Heilongjiang. Les Mandchous interdisent dès 1668 aux Chinois provenant des autres parties de l’empire de venir s’y

installer, afin de garder vierge leur territoire d’origine, mais l’interdiction n’empêche pas l’immigration.

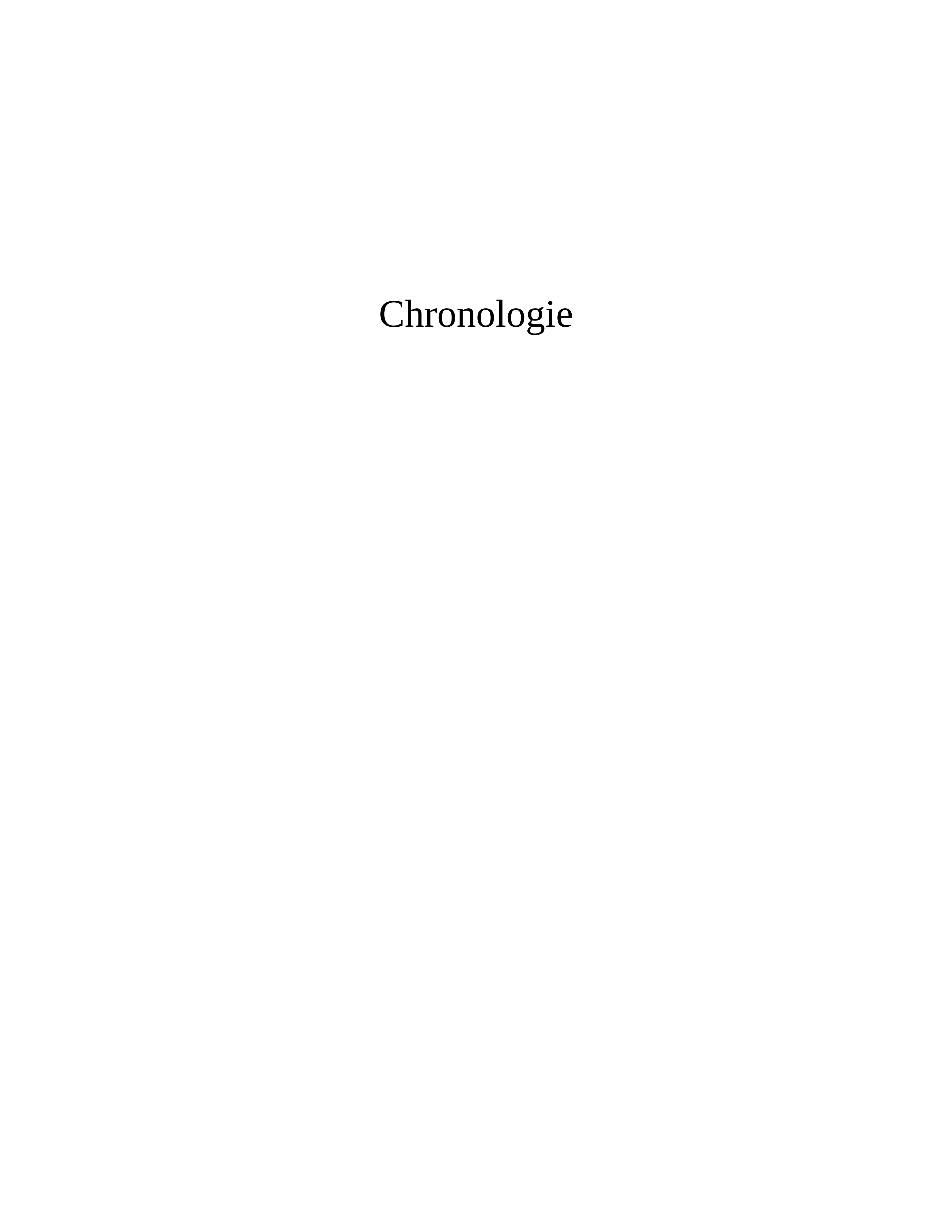
(4) Le Turkestan oriental (le Xinjiang) est la dernière région conquise par les Qing. Elle est formellement intégrée à l’Empire Qing dans les années 1750-1760, à la suite des campagnes contre les Dzoungares.

(5) Le Tibet constitue un cas un peu à part, c’est une sorte de protectorat. Le contrôle temporel du Tibet varie en effet au cours du XVIIIe siècle ; les Mandchous tantôt s’immiscent dans les affaires tibétaines (par le biais des ambans, représentants impériaux), tantôt laissent les dalaï-lamas ou les dirigeants laïques ou monastiques gérer eux-mêmes les affaires intérieures et extérieures.

Cet empire, qui est en définitive un agrégat de territoires et de populations variés, est un espace immense qui nécessite une administration particulièrement efficace pour être gouverné de manière satisfaisante. Les monarques mandchous ne modifient guère la pyramide du pouvoir qui prévaut sous les Ming ; au contraire, ils calquent leur administration sur celle de leurs prédécesseurs, en y ajoutant un certain nombre de traits propres à leur culture, comme le système militaire des bannières, héritage de leur passé semi-nomade. Si seulement vingt mille fonctionnaires impériaux représentent l’empereur aux quatre coins d’un pays peuplé de deux ou trois cents millions d’habitants, c’est en réalité un personnel bien plus important en nombre qui assure le fonctionnement de cet édifice. Sur le plan ethnique, cependant, une grande différence distingue les administrations des Qing de celle des Ming : afin d’éviter toute tentative de renversement, tous les hauts postes sont doublés et sont occupés par un Chinois et un Mandchou, ce dernier ayant la prééminence.

La particularité du monarque des Qing est qu’il n’est pas qu’un empereur à la mode chinoise : il est le souverain d’un État pluriethnique peuplé également, entre autres, de Mongols, de Tibétains et de musulmans. L’empereur Qing revêt ainsi plusieurs identités dont il joue en fonction de la

population à laquelle il s'adresse : s'il est le Fils du Ciel pour les Chinois, il est aussi un Grand Khan pour les Mongols – se proclamant l'héritier de Gengis Khan – et un Cakravartin (roi-bouddhiste) pour les Tibétains. Il est en outre le plus souvent polyglotte, maîtrisant au minimum le chinois et le mandchou. Pour contrôler son immense empire, le souverain s'appuie à la cour sur ses ministres, et dans les provinces sur les fonctionnaires, répartis en neuf rangs et recrutés soit par la voie de recommandations, soit par concours (les examens mandarinaux), comme sous les Ming.



Chronologie

1re moitié du IIe millénaire av. J.-C.	**Xia**, dynastie légendaire
Env. 1900-1600 av. J.-C.	Période de la culture d'Erlitou : (dynastie des Xia ?)
Vers 1600-1050 av. J.-C.	**Dynastie des Shang**
Vers 1050-256 av. J.-C.	**Dynastie des Zhou**
1050-771 av. J.-C.	Zhou de l'Ouest
771-256 av. J.-C.	Zhou de l'Est
722-481 av. J.-C.	Printemps et Automnes
480-256 av. J.-C.	Royaumes combattants
256 av. J.-C.	Conquête du domaine royal des Zhou par le Qin
246 av. J.-C.	Avènement de Ying Zheng, roi de Qin, futur Premier empereur
221 av. J.-C.	Annexion du Qi ; unification du territoire chinois. Le roi Ying Zheng de Qin se proclame Fils du Ciel et Premier empereur. Unification des lois, des poids et des mesures, de l'écriture. Le pays est divisé en trente-six commanderies. Début du système impérial.
221-206 av. J.-C.	**Dynastie des Qin**
219-210 av. J.-C.	Tournées d'inspection du Premier empereur dans les régions de l'Est. Il y fait ériger des stèles commémorant ses victoires.
213 av. J.-C.	Autodafé de tous les ouvrages non orthodoxes, sur le conseil de Li Si, Premier ministre du Premier empereur.
212 av. J.-C.	Exécution de plus de quatre cent soixante lettrés par le Premier empereur
210 av. J.-C.	Mort du Premier empereur. Son fils cadet Huhai lui succède sous le nom de Second empereur des Qin. L'empereur est inhumé dans la nécropole du mont Li avec une armée en terre cuite.

206 av. J.-C.	Xiang Yu et Liu Bang, deux insurgés, se proclament respectivement roi de Chu (à l’est) et roi de Han (à l’ouest).
206 av. J.-C.-220 apr. J.-C.	**Dynastie des Han**
206 av. J.-C.-9 apr. J.-C.	Han antérieurs ou Han de l’Ouest
141-87 av. J.-C.	Règne de l’empereur Wu
2	Premier recensement connu : l’empire compte 57 millions d’habitants
9-25	Dynastie des Xin (Wang Mang)
25-220	Han postérieurs ou Han de l’Est
157	Recensement : 56 millions d’habitants
175	Toute puissance des eunuques à la cour
184	Insurrection des Turbans jaunes
189	Massacre des eunuques. Sac de Luoyang par les troupes de Dong Zhuo.
190	Début de la puissance de Cao
208	Bataille de la Falaise rouge entre Cao Cao et une coalition formée par Liu Bei (chef de l’ouest) et Sun Quan (chef du Sud)
220-266/280	Trois Royaumes : **Wei** (220-266) ; **Shu** (221-263) ; **Wu** (222-280)
266-420	**Dynastie des Jin**
266-317	Jin de l’Ouest
280	Le royaume de Wu est annexé par les Jin, qui réunifie la Chine.
311	Sac de Luoyang par le Xiongnu Liu Cong
316	Prise de Luoyang par les troupes du Xiongnu Liu Yao
318-420	Jin de l’Est

304-439	Période des Seize royaumes des Cinq barbares
383	Bataille de la rivière Fei
386-534	**Dynastie des Wei du Nord**
398	Tuoba Gui se proclame empereur des Wei du Nord.
402-404	Insurrection de Huan Xuan, défait par Liu Yu, fondateur des Song
420-589	Dynasties du Sud et du Nord
420-479	**Dynastie des (Liu) Song**
439	Les Wei du Nord sont maîtres de la Chine du Nord
479-502	**Dynastie des Qi du Sud**
493-494	Les Wei du Nord déplacent leur capitale de Pingcheng (Datong) à Luoyang.
À partir de 495	Grands édits de sinisation par l'empereur Yuan Hong chez les Wei du Nord
502-557	**Dynastie des Liang (Sud)**
502-549	Règne de l'empereur Wu des Liang, zélateur du bouddhisme
523-524	Révolte des Six garnisons chez les Wei du Nord
534	Éclatement des Wei du Nord en Wei de l'Est (534-550) et Wei de l'Ouest (534-557)
557-589	**Dynastie des Chen**, annexé par les Sui en 589
550	Les Wei de l'Est donnent naissance à la **dynastie des Qi du Nord**.
557-581	Les Wei de l'Ouest donnent naissance à la **dynastie des Zhou du Nord**.
573-574	Proscription du bouddhisme chez les Zhou du Nord
577	Annexion des Qi du Nord par les Zhou du Nord
581-618	**Dynastie des Sui**

589	Conquête des Chen par les Sui. Le territoire chinois est réunifié.
618-907	**Dynastie des Tang**
626-649	Règne de Taizong des Tang
690-705	Dynastie Zhou, de l'impératrice Wu Zetian
712-756	Règne de Xuanzong
755-757	Rébellion d'An Lushan
845	Grande proscription du bouddhisme
874-884	Rébellion de Huang Chao
902-909	L'empire des Tang se disloque.
907-960	Période des Cinq Dynasties et des Dix Royaumes
907-1125	Dynastie des Liao, dynastie khitan
960-1279	**Dynastie des Song**
960-1127	Song du Nord
979	Les Song unifient la Chine sous leur autorité.
1004	Paix de Shanyuan, les Song doivent verser un lourd tribut aux Khitans.
1038	Les Tangut fondent l'empire des Xi-Xia (Xia occidentaux).
1068	Application des réformes de Wang Anshi
1115-1234	**Dynastie des Jin**, dynastie jürchen
1127	Les Jin prennent Kaifeng, l'empereur Huizong et sa cour sont faits prisonniers, les Song se replient au Sud.
1127-1279	Song du Sud
1206	Temüjin est élu Grand Khan des Mongols, il prend pour nom de règne Gengis Khan.
1215	Prise de Pékin par les Mongols
1227	Les Xi-Xia sont annexés par les Mongols.

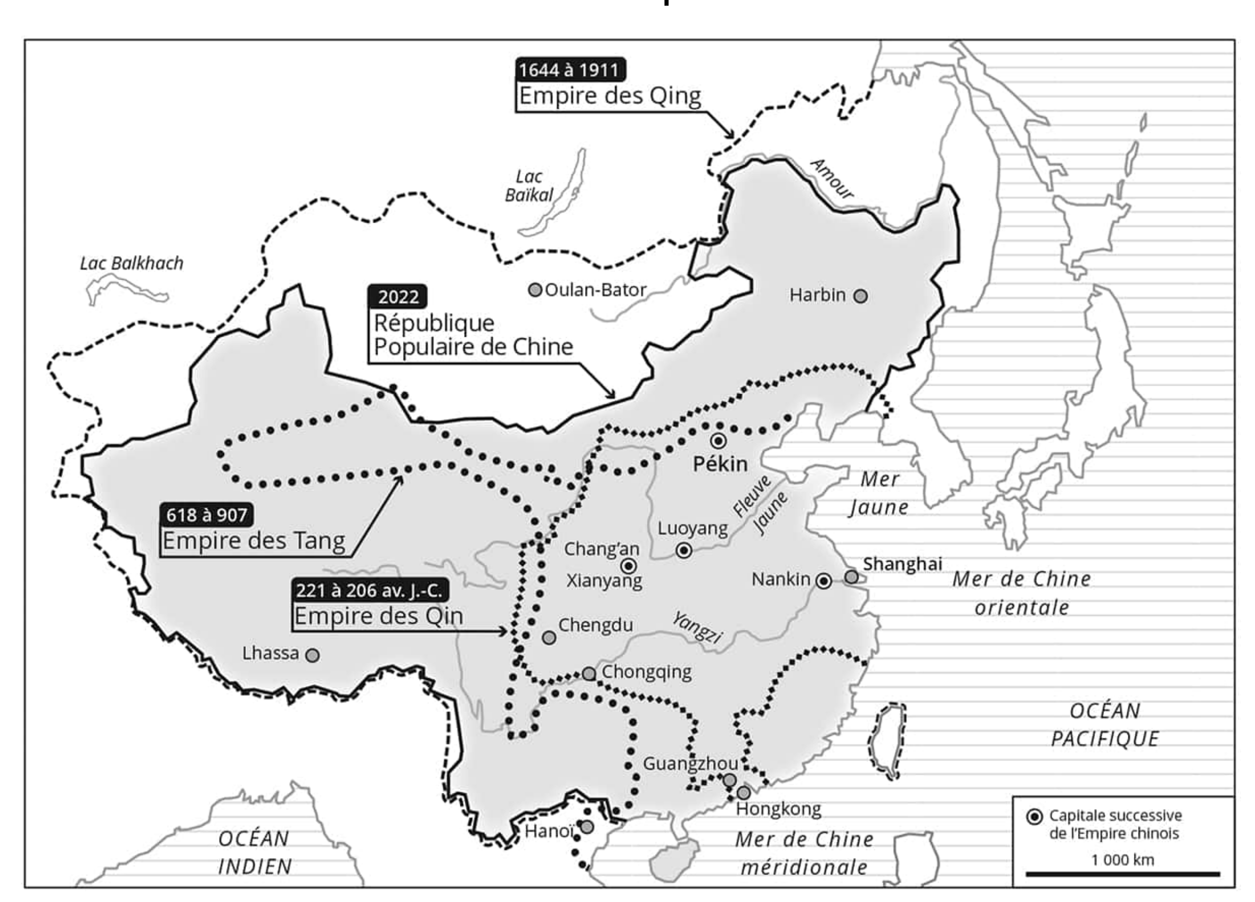
1234	Les Jin sont annexés par les Mongols.
1260	Kubilaï installe sa capitale à Pékin (Khanbalik).
1271	Kubilaï fonde la dynastie des Yuan.
1271-1295	Voyage de Marco Polo en Chine
1276	Prise de Hangzhou par les Mongols
1279	Répression du dernier foyer de résistance Song à Canton
1279-1368	**Dynastie des Yuan**, dynastie mongole
1294	Mort de Kubilaï
1368-1644	**Dynastie des Ming**
1368-1398	Règne de Hongwu (Zhu Yuanzhang), fondateur des Ming
1393	Recensement : 60 millions d’habitants
1403-1424	Règne de Yongle
1403-1435	Construction des grandes murailles
1405-1433	Sept expéditions maritimes de Zheng He
1406	Début de la construction de la Cité interdite de Pékin
1411-1415	Remise en état du Grand Canal
1421	Décision du transfert de la capitale de Nankin à Pékin
1557	Les Portugais s’emparent de Macao.
1573-1620	Règne de Wanli. Il autorise les missions étrangères en Chine.
1582	Arrivée du Jésuite Matteo Ricci en Chine
1610	Mort de Matteo Ricci. Il y a alors trois cents églises catholiques en Chine.
1610-1742	Querelle des rites chinois
1615-1627	Conflit entre les eunuques et le parti du Donglin
1624	Les Hollandais s’installent à Taïwan.

1628	Mort de l'eunuque Wei Zhongxian
1628-1644	Règne de Chongzhen
1636	Fondation des Qing par les Mandchous
1644-1911	**Dynastie des Qing**, dynastie mandchoue
1644	Li Zicheng occupe Pékin. Suicide de Chongzhen. Prise de Pékin par les Mandchous. Début du règne de l'empereur Shunzhi des Qing.
1645	Li Zicheng est défait. Prise de Yangzhou et de Nankin par les Mandchous. Le port de la natte est imposé par les Mandchous à tous les Chinois adultes de sexe masculin sous peine de mort.
Vers 1650	Zheng Chenggong (Koxinga) et ses pirates ravagent les côtes sud-est de la Chine.
1650	Recensement : 123 millions d'habitants.
1662-1722	Règne de Kangxi
1723-1735	Règne de Yongzheng
1736-1795	Règne de Qianlong
1787	Recensement : 300 millions d'habitants
1793-1794	Ambassade britannique de Lord Macartney
1799	Mort de Qianlong
1820-1825	Les importations d'opium deviennent préjudiciables à la balance commerciale chinoise.
1839	Lin Zexu, gouverneur des deux Guang, fait brûler des caisses d'opium à Canton.
1839-1841	1re guerre de l'opium
1842	Traité de Nankin : le territoire de Hong Kong est cédé à la Grande-Bretagne ; les ports de Canton, Shanghai, Xiamen (Amoy), Fuzhou et Ningbo sont ouverts aux importations d'opium.
1850	Recensement : 430 millions d'habitants.

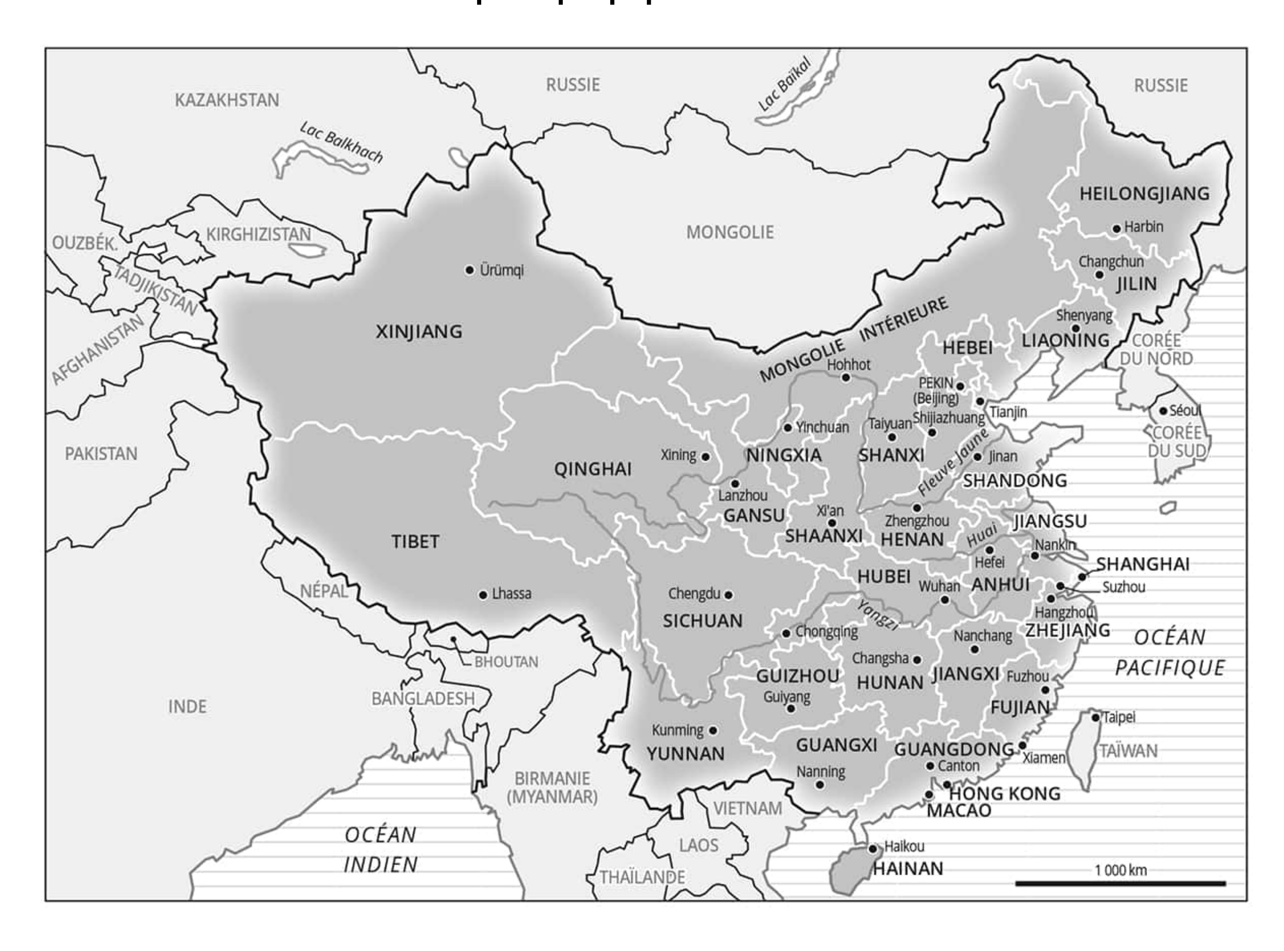
1850-1861	Révolte des Taiping, menée par le chef de la secte, Hong Xiuquan
1856-1860	Seconde guerre de l'opium
1858	Traité de Tianjin
1860	Expédition militaire des alliés occidentaux à Pékin. Exil de la cour mandchoue à Jehol (Chengde). Pillage et incendie du Yuanming yuan (palais d'Été).
1860-1885	Mouvement réformateur « Yangwu » (gestion à la mode occidentale)
1861-1908	Mainmise sur l'État de l'impératrice Cixi
1884-1885	Guerre franco-chinoise à la suite de l'intervention française au Tonkin
1894-1895	Guerre sino-japonaise, remportée par le Japon. Traité de Shimonoseki : Taïwan et les îles Penghu sont cédés au Japon. Ces îles ne seront restituées à la Chine qu'en 1945.
1898	Réforme des Cent Jours
1900	Révolte des Boxeurs
1904-1905	Guerre russo-japonaise. Le Japon sort vainqueur.
1905	Sun Yat-sen crée au Japon le Tongmenghui (Ligue jurée), ancêtre du Guomindang (Parti nationaliste).
1908	Mort de l'empereur Guangxu et de l'impératrice douairière Cixi
Octobre 1911	Insurrection républicaine à Wuchang ; elle provoque l'effondrement des Qing.
1er janvier 1912	Proclamation à Nankin de la **République de Chine** par Sun Yat-sen, suivie le 12 février de l'abdication de l'empereur Xuantong (Puyi). Fin de la dynastie des Qing et du système impérial.

Cartes

Évolution des empires chinois



La République populaire de Chine[1]



Lexique

Classiques (*jing* 經/经). – Désigne le plus souvent les ouvrages canoniques du confucianisme, fondement de l'éducation et de l'idéologie de l'État pendant toute la période impériale. Leur nombre a varié de cinq, dans l'Antiquité, à treize, sous les Song.

Confucianisme. – Désignation, en Occident, de la doctrine des lettrés (*rujiao* 儒教), qui remonte à l'Antiquité. En chinois, le terme ne renvoie pas au nom de Confucius.

Dynastie (*chao* 朝). – Succession des souverains d'une même famille. Le nom d'une dynastie n'est pas lié, en Chine, au patronyme de la famille régnante (à l'unique exception des Chen, qui régnèrent de 557 à 589). Il s'agit du nom de l'État (*guohao* 國號/国号) choisi lorsque l'empereur fondateur monte sur le trône et institue officiellement sa dynastie. Ce nom peut être un terroir (par exemple Han), le nom d'une principauté de l'Antiquité (Qin, Wei, Jin) ou un terme choisi pour son sens : Xin signifie « la Nouvelle », Yuan « la Primordiale », Ming « la Lumineuse », Qing « la Claire ». Cependant, une dynastie voit toujours le même clan occuper le trône impérial, même si, à de nombreuses reprises dans l'histoire de la Chine, le pouvoir effectif fut dans la main de « maires du palais » (comme des ministres ou des eunuques), voire des impératrices.

Empereur (*huangdi* 皇帝). – Souverain suprême en Chine. Les empereurs chinois sont désignés par plusieurs noms. Ils possèdent, comme tout un chacun en Chine, un nom de famille et un prénom personnel (par exemple, Li Shimin 李世民, deuxième empereur des Tang). L'usage est, même encore à l'heure actuelle, de faire précéder systématiquement le prénom par le nom, ainsi dans Xi Jinping 習近平/习近平 (actuel président de la République populaire de Chine), Xi 習 est le nom de famille, Jinping 近平 le prénom. Les empereurs sont aussi parfois désignés sous leur nom de temple (*miaohao* 廟號/庙号), c'est-à-dire le nom qui est utilisé sur la tablette funéraire qui les représente dans le Temple des ancêtres impériaux (par exemple, Taizong 太宗 des Tang = Li Shimin). Ils possèdent également un nom posthume (*shihao* 謚號/谥号), choisi après leur mort par la cour et censé manifester leur(s) vertu(s) principale(s) (par exemple, empereur Wu des Han 漢武帝/汉武帝). Pour les deux dernières dynasties (Ming et Qing), il est d'usage de désigner les souverains par le nom d'ère qu'ils choisirent en montant sur le trône. (cf. Ère)

Empire. – La Chine devient un empire en 221 av. J.-C. lorsque le Premier empereur annexe tous les royaumes et unifie le territoire. Abolissant le système de type féodal qui caractérisait la royauté, il crée alors un nouveau système politique fondé sur des circonscriptions administratives dirigées en théorie de manière centralisée. C'est ce système politique que les langues occidentales désignent par le terme d'empire (en référence à l'Empire romain), en opposition à la période royale précédente. En chinois, on parle du régime des fiefs (*fengjian zhi* 封建制) et du système des commanderies et districts (*junxian zhi* 郡縣制/郡县制).

Ère (nom d') (*nianhao* 年號/年号). – Instrument de datation à l'intérieur d'un règne. Le souverain pouvait décréter une nouvelle ère, à laquelle était donné un nom, quand il le souhaitait. En général, il s'agissait de

marquer un événement important (victoire, jubilé d'un règne). Une date était désignée de la manière suivante : 3e jour du 5e mois de la 8e année de l'ère Taikang de la dynastie des Jin. Les souverains des dynasties Ming et Qing n'eurent qu'une seule ère durant leur règne (à l'exception de Yingzong des Ming), qu'ils choisirent lors de leur accession au trône. Les empereurs japonais ont adopté cette tradition.

Eunuque. – Homme castré exerçant une charge au Palais impérial, et notamment dans la partie réservée au souverain et à sa famille, le gynécée, où vivaient ses nombreuses épouses. À certaines périodes (Han de l'Est, fin des Tang, fin des Ming), les eunuques sont devenus très puissants politiquement, contrôlant de fait la dynastie.

***Juan* 卷**. – Signifie à l'origine « rouleau » et est employé comme un instrument de mesure bibliographique indiquant la longueur d'un texte (le nombre de sections ou chapitres qu'il comporte) ou la taille d'un ensemble de textes. Dire qu'un texte comporte cent *juan* ne signifie pas nécessairement qu'il remplit cent rouleaux, car les rouleaux de papier étaient de longueur variable et pouvaient comporter plusieurs *juan*.

Khan. – Souverain d'un khanat, désignation d'un royaume dans le monde nomade turco-mongol.

Kuriltai. – Chez les peuples nomades turco-mongols, assemblée politique et militaire à l'occasion de laquelle, entre autres, est élu le nouveau souverain à la mort d'un khan.

Mandarin. – Terme qui fut employé pour désigner les lettrés-fonctionnaires de la Chine. Son origine n'est pas claire ; il serait peut-être lié au verbe *mandar* (ordonner) du portugais. Très connoté négativement, il n'est plus utilisé de nos jours par les spécialistes de la Chine. On lui préfère le terme plus neutre de fonctionnaire. Actuellement, le terme mandarin désigne la langue officielle de la

République populaire de Chine, appelée « langue commune » (*putonghua* 普通話) en chinois.

Néoconfucianisme. – Désignation, en Occident, de la philosophie établie sous les Song par différents penseurs, dont Zhu Xi est le plus connu et le plus influent. En chinois, cette école de pensée est appelée *lixue* 理學, « étude de l'ordre naturel », ou *daoxue* 道學, « étude du Dao ».

Taoïsme. – École philosophique antique fondée sur le *Livre de la voie et de sa vertu* (*Daodejing*), attribué à Laozi (Lao-tseu), et sur le *Zhuangzi* (*Tchouang-tseu*), puis religion, à partir des IIe-IIIe siècle de notre ère.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages d'initiation

Anne CHENG, *Histoire de la pensée chinoise*, Paris, Seuil, « Points », 1997.

Jacques GERNET, *Le Monde chinois*, Paris, Armand Colin, 1999 ; rééd. Pocket, 2006, 3 vol.

Vincent GOOSSAERT, *Dans les temples de la Chine*, Paris, Albin Michel, 2000.

Jacques PIMPANEAU, *Chine : Histoire de la littérature*, Arles, Picquier, « Picquier poche », 2016.

La « Bibliothèque chinoise » des Belles Lettres propose des traductions bilingues de textes chinois classiques introduites et annotées par les meilleurs spécialistes, sur le modèle des « Budé » grecs et latins. La collection s'enrichit chaque année de nouveaux titres.

Ouvrages généraux

Damien CHAUSSENDE (dir.), *Histoire générale de la Chine*, Paris, Les Belles Lettres, t. II : Michèle PIRAZZOLI-T'SERSTEVENS, Marianne BUJARD, *Les Dynasties Qin et Han (221 av. J.-C.-220 apr. J.-C.)*, 2017 ; t. III : Pablo A. BLITSTEIN, *Le Haut Moyen Âge (220-617)*, à paraître en 2023 ; t. V : Christian LAMOUROUX, *La Dynastie des Song (960-1279)*, 2022 ; t. IX : Xavier PAULÈS, *La République de Chine (1912-1949)*, 2019 ; t. X : Gilles GUIHEUX, *La République populaire de Chine (1949 à nos jours)*, 2018. [Cinq autres volumes en préparation.]

Anne-Marie BLONDEAU, Katia BUFFETRILLE (dir.), *Le Tibet est-il chinois ?*, Paris, Albin Michel, « Science des religions », 2002.

Ninette BOOTHROYD, Muriel DETRIE, *Le Voyage en Chine. Anthologie des voyageurs occidentaux du Moyen Âge à la chute de l'Empire chinois*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1992.

Kenneth K. S. CH'EN, *Histoire du bouddhisme en Chine*, trad. D. Kych, Paris, Les Belles Lettres, 2015.

Dictionnaire de la civilisation chinoise, Paris, Albin Michel, « Encyclopædia Universalis », 1998.

Danielle et Vadim ELISSEEFF, *La Civilisation de la Chine classique*, Paris, Arthaud, « Les grandes civilisations », 1979.

John King FAIRBANK, Merle GOLDMAN, *Histoire de la Chine. Des origines à nos jours*, trad. S. Duran, Paris, Tallandier, 2010.

René GROUSSET, *L'Empire des steppes. Attila, Gengis-Khan, Tamerlan*, Paris, Payot, « Bibliothèque historique », 1965 ; rééd. 1996.

Édith et François-Bernard HUYGHE, *La Route de la soie ou Les Empires du mirage*, Paris, Payot & Rivages, « Petite Bibliothèque Payot : voyageurs », 2006.

John LAGERWEY (dir.), *Religion et société en Chine ancienne et médiévale*, Paris, Cerf, « Patrimoines – Orient », 2009.

Henri MASPERO, Étienne BALAZS, *Histoire et institutions de la Chine ancienne (des origines au XIIe siècle apr. J.-C.)*, Paris, Puf, « Annales du musée Guimet », 1967.

Rémi MATHIEU (dir.), *Anthologie de la poésie chinoise*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2015.

Isabelle ROBINET, *Histoire du taoïsme (des origines au XIVe siècle)*, Paris, Cerf, « Patrimoines », 1991.

Antiquité, Qin, Han

Damien CHAUSSENDE, *La Véritable Histoire du Premier Empereur de Chine*, Paris, Les Belles Lettres, « La Véritable Histoire de… », 2010.

Corinne DEBAINE-FRANCFORT, *La Redécouverte de la Chine ancienne*, Paris, Gallimard, « Découvertes Gallimard – Archéologie », 1998.

Lothar von FALKENHAUSEN, Alain THOTE (dir.), *Les Soldats de l'éternité. L'armée de Xi'an*, Paris, Pinacothèque de Paris, 2008.

Étienne DE LA VAISSIÈRE, « Huns et Xiongnu », *Central Asiatic Journal*, vol. 49, n° 1, 2005, p. 3-26.

Yuri PINES, *L'Invention de la Chine éternelle. Comment les maîtres-penseurs des Royaumes combattants ont construit l'empire le plus*

long de l'histoire (Vᵉ-IIIᵉ siècles av. J.-C.), trad. D. Chaussende, Paris, Les Belles Lettres, « Histoire », 2013.

Jean-Noël ROBERT, *De Rome à la Chine. Sur les routes de la soie au temps des Césars*, Paris, Les Belles Lettres, 1993.

Maurice SARTRE, *Le Bateau de Palmyre. Quand les mondes anciens se rencontraient (VIᵉ siècle av. J.-C.-VIᵉ siècle apr. J.-C.)*, Paris, Tallandier, 2021.

François THIERRY, *La Ruine du Qin. Ascension, triomphe et mort du Premier empereur de Chine*, Paris, Vuibert, 2013.

Alain THOTE (dir.), *Chine, l'énigme de l'homme de bronze : archéologie du Sichuan (XIIᵉ-IIIᵉ siècle av. J.-C.)*, Paris et Suilly-la-Tour, Paris-Musées et Findakly, 2003.

Haut Moyen Âge

Pablo A. BLITSTEIN, *Les Fleurs du royaume. Savoirs lettrés et pouvoir impérial en Chine (Vᵉ-VIe siècles)*, Paris, Les Belles Lettres, « L'âne d'or », 2015.

Damien CHAUSSENDE, *Des Trois Royaumes aux Jin. Légitimation du pouvoir impérial en Chine au IIIᵉ siècle*, Paris, Les Belles Lettres, « Histoire », 2010.

François MARTIN, Damien CHAUSSENDE (dir.), *Dictionnaire biographique du Haut Moyen Âge chinois. Culture, politique et religion de la fin des Han à la veille des Tang, IIIᵉ-VIe siècles*, Paris, Les Belles Lettres, 2020.

Des Tang aux Mongols

Jean-Pierre DRÈGE, *Marco Polo et la Route de la soie*, Paris, Gallimard, « Découvertes Gallimard », 1989.

Charles-Patrick FITZGERALD, *Tang Taizong. L'Apogée de l'Empire chinois*, trad. G. Lepage, Paris, Payot, « Biographies Payot », 2008.

Jacques GERNET, *La Vie quotidienne en Chine à la veille de l'invasion mongole (1250-1276)*, Arles, Picquier, « Picquier poche », 2007.

Georgette JAEGER, *Les Lettrés chinois. Poètes T'ang et leur milieu*, Neuchâtel, La Baconnière, 1977.

Ivan P. KAMENAROVIĆ, *Itinéraire d'un lettré chinois. L'arc et le pinceau*, Paris, Les Belles Lettres, « Realia », 2008.

Pierre MARSONE, *La Steppe et l'Empire. La formation de la dynastie Khitan (Liao, IVe-Xe siècle)*, Paris, Les Belles Lettres, « Histoire », 2011.

Jean-Paul ROUX, *Histoire de l'Empire mongol*, Paris, Fayard, 1993.

Ming-qing

Gilles BAUD-BERTHIER, Michel CARTIER, Didier GAUTHIER *et alii*, *La Vie des Chinois au temps des Ming*, Paris, Larousse, « L'histoire au quotidien », 2003.

Timothy BROOK, *Sous l'œil des dragons. La Chine des dynasties Yuan et Ming*, trad. O. Demange, Paris, Payot, « Histoire Payot », 2012.

Damien CHAUSSENDE, *La Chine au XVIIIe siècle*, Paris, Les Belles Lettres, « Guide Belles lettres des civilisations », 2013.

Charles COMMEAUX, *De K'ang Hi à K'ien Long : L'âge d'or des Ts'ing (1662-1796)*, Paris, Les Belles Lettres, 1957.

Charles COMMEAUX, *La Vie quotidienne en Chine sous les Mandchous*, Paris, Hachette, « La Vie quotidienne », 1970.

Pierre DE LA ROBERTIE, *Il y a un siècle, la Chine (la Chine de 1880 à 1920)*, iconogr. Le Corre Christian, Rennes, Éditions Ouest-France, « Il y a un siècle », 2007.

Susan NAQUIN, Evelyn S. RAWSKI, *Chinese Society in the eighteenth century*, New Haven, Yale University Press, 1987.

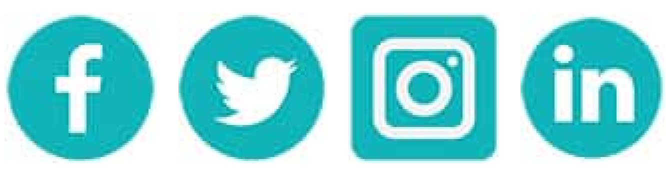
Xavier PAULÈS, *La Chine, des guerres de l'opium à nos jours*, La Documentation française, « Documentation photographique », 2013.

Isabelle VISSIÈRE, Jean-Louis VISSIÈRE (dir.), *Lettres édifiantes et curieuses des jésuites de Chine : 1702-1776*, Paris, Desjonquères, « Collection XVIIIe siècle », 2002.

TABLE DES MATIÈRES



www.quesaisje.com






1. Nous avons pris le parti de donner, dans le corps du texte, les caractères chinois dans les deux systèmes actuellement employés dans le monde chinois : en premier les graphies complexes ; en second, lorsque cela se justifie, les graphies simplifiées.

1. Le terme *geming* 革命, « changement de mandat », a servi en chinois moderne à traduire l'idée de révolution.

2. *Les Entretiens de Confucius*, XVI, 2, trad. A. Cheng, Paris, Seuil, « Points sagesse », 1981, p. 129.

3. *Les Mémoires historiques de Se-Ma Ts'ien* (= Sima Qian), trad. J. Pimpaneau, Paris, Éditions You Feng, 2015, vol. VII, p. 212-213, biographie de Shang Yang.

4. *Printemps et Automnes de Lü Buwei*, trad. I. P. Kamenarović Paris, Cerf, 1998, p. 206.

5. *Les Entretiens de Confucius*, *op. cit.*, II, 1, p. 33.

6. *Ibid.*, II, 3, p. 33.

7. *Le Lao-tseu suivi des Quatre Canons de l'empereur Jaune*, trad. J. Levi Paris, Albin Michel, 2009, p. 72.

8. La formation de ce consensus est l'objet du livre de Y. Pines, *L'Invention de la Chine éternelle. Comment les maîtres-penseurs des Royaumes combattants ont construit l'empire le plus long de l'histoire (Ve-IIIe siècle av. J.-C.)*, Paris, Les Belles Lettres, 2013.

1. Deux belles traductions existent en français : celle de J.-P. Diény (Paris, Les Belles Lettres, « Bibliothèque chinoise », 2010), et celle de R. Mathieu (dans l'*Anthologie de la poésie chinoise* qu'il dirige, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2015).

2. *La Dispute sur le sel et le fer*, trad. J. Levi, Paris, Les Belles Lettres, 2010, p. 14.

3. Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, trad. S. Schmitt, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2013, p. 603.

1. Dans ses *Histoires*, le Grec Théophylacte Simoccatta (VII[e] siècle) mentionne, aux confins de l'Inde, une ville nommée « Taugast » ; il s'agit en fait des Tabgatch… Son récit fait très certainement référence à la conquête des Chen par les Sui. Cf. G. Cœdès, *Textes d'auteurs grecs et latins relatifs à l'Extrême-Orient*, Hindelsheim et New York, Georg Olms Verlag, 1977, p. 138-141.

2. Sima Guang 司馬光, *Zizhi tongjian* 資治通鑒, Pékin, Zhonghua shuju, *juan* 157, p. 4882, trad. É. Balazs, in « Études sur la société et l'économie de la Chine médiévale. I : Le traité économique du "Souei-Chou" », *T'oung Pao*, 42 (3/4), 1953, p. 257.

3. X. Yang, *Mémoire sur les monastères bouddhiques de Luoyang*, trad. J.-M. Lourme, Paris, Les Belles Lettres, 2014, p. 3.

1. Wu Jing 吳兢, *Zhenguan zhengyao jijiao* 貞觀政要集校, chap. 3, éd. Xie Baocheng 謝保成, Pékin, Zhonghua shuju, 2009, p. 63.

2. H. Maspéro, É. Balazs, *Histoire et institutions de la Chine ancienne*, Paris, Puf, 1967, p. 172.

3. Trad. N. Chapuis in Du Fu, *La guerre civile (755-759) : Œuvre poétique II*, Paris, Les Belles Lettres, 2018, p. 268.

4. *Ombres de Chine*, trad. A. Markowicz Paris, Inculte, 2015, p. 366-367.

---

1. J. Gernet, *La Vie quotidienne en Chine à la veille de l'invasion mongole (1250-1276)*, Paris, Picquier, 2007, p. 80-81.

2. *Cent Poèmes lyriques des Tang et des Song*, trad. Xu Yuanzhong, Pékin, Éditions en langues étrangères, 1987, p. 106.

3. Cité et traduit par J.-P. Drège in « La lecture et l'écriture en Chine et la xylographie », *Études chinoises*, vol. 10, n° 1-2, 1991, p. 103.

1. Marco Polo, *La Description du monde*, XCVI, éd. et trad. P.-Y. Badel, Paris, Le Livre de Poche, « Lettres gothiques », 1998, p. 241.

1. En chinois *zijincheng* 紫禁城, la « Cité pourpre interdite ». La couleur pourpre était réservée à l'empereur et à ses possessions. Elle était symboliquement associée à l'étoile Polaire. La capitale était ainsi le centre du monde tout comme l'empereur était l'axe autour duquel gravitaient les sujets.

2. Trad. C. Chevaleyre, in « Derrière les murs de la Cité interdite », *L'Histoire*, n° 431, janvier 2017, p. 53.

3. Traduit en français par R. Lanselle dans une édition bilingue illustrée de la « Bibliothèque chinoise » (Paris, Les Belles Lettres, 2015).

4. Traduit en français par A. Lévy aux Éditions Musica Falsa – Festival d'automne à Paris, 1998.

5. Traduit en français par R. Lanselle dans la « Bibliothèque de la Pléiade », (Paris, Gallimard, 1996).

6. Tous ces romans ont été traduits en français chez Gallimard, à l'exception des *Trois Royaumes* publié chez Flammarion.

1. Le récit de cette ambassade est l'objet du livre très documenté d'Alain Peyrefitte, *L'Empire immobile ou le choc des mondes* (1989). Grâce à la collaboration de plusieurs sinologues, il a notamment fait paraître la traduction des documents officiels chinois relatifs à cette ambassade dans *Un choc de cultures 1. La vision des Chinois* (1991). A suivi un volume de documents anglais *Un choc de cultures 2. Le regard des Anglais* (1998).

1. L’île de Taiwan est, dans les faits, un État autonome (celui de la République de Chine), mais est considérée par le gouvernement de la République populaire de Chine comme l’une de ses provinces.